

# LE MAUVAIS AMOUR

par

T. TRILBY



PRIX :

1<sup>fr</sup>-50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"  
7, Rue Lemaignan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Les Publications de la Société Anonyme  
du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

**LISETTE**, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Prix de l'abonnement d'un an : 10 francs. Etranger : 16 francs.

**La Véritable Mode Française de Paris**

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. Etranger : 18 francs.

**LA MODE SIMPLE**

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 4 francs.

**GUIGNOL**, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.15.  
Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr. Etranger : un an, 18 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON  
sont données par

**Les Albums des Patrons Français Echo**

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F<sup>co</sup> 3.25.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

Aux quatre Albums :	FRANCE et COLONIES.	12 fr. »
—	ETRANGER.	15 fr. »
Aux deux Albums :	FRANCE et COLONIES.	6 fr. 50
—	ETRANGER.	7 fr. 75

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV').

## La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

## La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir .. .. l'imagination. .. ..

## La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de .. .. qualité littéraire. .. ..

## La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

## DANS LA MÊME COLLECTION :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRETE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIERY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Epave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KERANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORIUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIERY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRETE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRETE.
35. **Trop Jolie**, par Louis d'ARVERS.
36. **La Petiote**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIERY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.
41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille**, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Aigues**, par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarrée**, par A. VERTIOL.
45. **Intègre**, par Pierre Le ROHU.
46. **Victimes**, par Jean THIERY.
47. **Pardonnez**, par Jacques GRANDCHAMP.
48. **Le Chevalier clairvoyant**, par Jeanne de COULOMB.
49. **Maryla**, par Isabelle SANDY.

1 volume, partout : **1 fr. 50** ; franco . . . **1 fr. 75**

Six volumes au choix, franco . . . . . **9 fr. 90**

La collection "STELLA" se vend également en séries, dans un joli emballage cartonné.

Première série : n° 1, 2, 3, 4 et 5	Cinquième série : n° 21, 22, 23, 24 et 25
Deuxième série : n° 6, 7, 8, 9 et 10	Sixième série : n° 26, 27, 28, 29 et 30
Troisième série : n° 11, 12, 13, 14 et 15	Septième série : n° 31, 32, 33, 34 et 35
Quatrième série : n° 16, 17, 18, 19 et 20	Huitième série : n° 36, 37, 38, 39 et 40
	Neuvième série : n° 41, 42, 43, 44 et 45.

Chaque série de 5 volumes : **8 fr. franco**. — Etranger : **10 francs**.

Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, Paris (XIV').

C92571

T. TRILBY

---

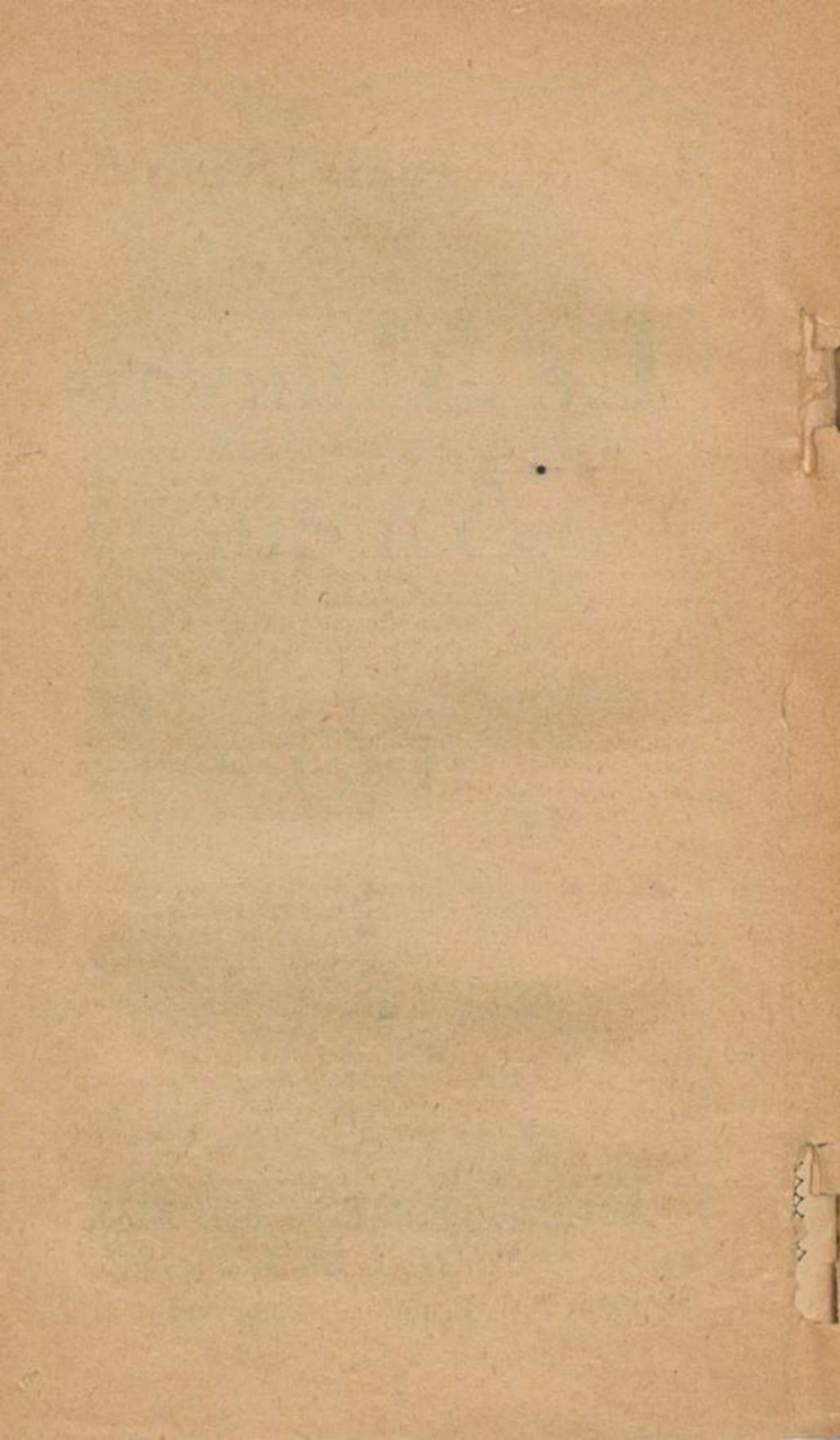
# Le Mauvais Amour



Éditions du "Petit Echo de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# Le Mauvais Amour

---

## I

Le premier jour d'une nouvelle année, Paris se réveilla tout blanc ; il faisait froid depuis une semaine et, sur le sol glacé, les légers flocons s'amoncelaient, formant une couche épaisse. Les voitures à chevaux ne circulaient pas, et les autos, peu nombreux, marchaient prudemment. Paris désert, Paris silencieux, semblait maussade.

Dans une des avenues qui aboutissent à l'Etoile, devant une maison de très belle apparence, un concierge regardait la neige tomber ; c'était bien du travail en perspective, mais malgré cela son visage restait souriant. Le 1<sup>er</sup> janvier, les concierges sont toujours de bonne humeur, et celui-là, lettres à la main, attendait qu'il fût neuf heures pour monter le courrier à ses locataires.

Après avoir refermé la porte cochère, afin d'empêcher la neige de pénétrer sous la voûte, le concierge prit l'ascenseur.

Au premier étage, il sonna et, avec un sourire obséquieux, il confia les lettres à un domestique en lui faisant remarquer qu'une missive rose et parfumée, adressée à Mlle Colette Darny, portait l'indication soulignée : « Très urgent ».

Neuf heures ! Mlle Colette était à peine réveillée ; pourtant le domestique s'empressa (le 1<sup>er</sup> janvier tous les domestiques s'empressent) de remettre la lettre à la femme de chambre. Celle-ci la posa sur le plateau à déjeuner qu'un coup de sonnette impérieux réclamait, et comme Mlle Colette n'aimait pas à attendre, la femme de chambre se dépêcha.

Dans une pièce presque sombre la domestique pénétra ; elle posa le plateau sur une table, puis ouvrit volets et fenêtres. Alors, dans le lit qu'encadraient des rideaux de mousseline garnis de dentelles blanches, une forme s'agita et une voix dolente, endormie, dit en bâillant :

— Il neige...

— Oui, mademoiselle, depuis plusieurs heures, il fait très froid.

Colette Darny se blottit sous ses couvertures et, ne laissant dépasser que ses cheveux châains aux reflets roux et ses yeux clairs, elle commanda :

— Allumez-moi du feu, je me lèverai tard, puis vous irez prévenir Monsieur et Madame que je suis réveillée.

La femme de chambre s'empessa d'obéir et, tout en mettant de l'ordre dans la pièce, fit remarquer à Mademoiselle que sur le plateau il y avait une lettre urgente.

Avec une hâte frileuse Colette sortit un bras de son lit et regarda l'enveloppe ; reconnaissant l'écriture, vite elle la décacheta.

« Ma chérie,

« Le lac est enfin pris, on a patiné hier. Plaque les visites de famille et viens me retrouver devant l'île, à dix heures et demie ; on étonnera la foule par nos grâces. Ne manque pas, je t'embrasse.

« LOUTE. »

D'un mouvement brusque et joyeux, Colette rejeta ses couvertures et bondit hors de son lit :

— Vite, dit-elle à la femme de chambre, préparez mes affaires, mon bonnet de fourrure, mes bottines lacées, je vais patiner ; puis, réfléchissant une seconde, elle ajouta : mais avant tout, allez vite chercher Madame.

Colette s'enveloppa dans un peignoir et s'approcha de la fenêtre. La neige avait cessé de tomber, mais devant elle tout était blanc, aucun balayeur dans l'avenue, et sur les branches des arbres les flocons cachaient le bois noir ; le ciel était gris, mais derrière les nuages on devinait le soleil proche.

Le Bois, poudré à frimas, serait joli et sur le lac Colette et Loute patineraient dans un décor de rêve. Pour un amusement si rare à Paris, on pouvait bien « plaquer » les visites de famille, visites du 1<sup>er</sup> janvier toujours ennuyeuses.

Certainement M. Darny le voudrait ; Colette savait bien que, du moment qu'il s'agissait de son plaisir, ses parents ne lui refusaient jamais rien et, tranquille, elle commença sa toilette.

Elle était en train de se coiffer lorsque sa mère entra dans sa chambre.

— Maman, s'écria-t-elle, tu vas être gentille et

m'accorder tout de suite ce que je vais te demander.

Mme Darny sourit et, indulgente, répondit :

— D'abord, dis-moi bonjour. Ma petite fille, c'est aujourd'hui le 1<sup>er</sup> janvier et tu n'as pas l'air de t'en souvenir.

Colette embrassa tendrement sa mère, et, très vite, lui expliqua ce qu'elle voulait. Loute avait écrit qu'on patinait au Bois, Loute l'attendait à dix heures et demie.

Mme Darny parla des visites de famille ; grand-père, les tantes !

Colette irait cet après-midi, à Paris on patine si rarement ! Mme Darny fit encore quelques objections, mais Colette se mit à rire, comprenant que la permission était accordée.

— Voyons, maman, dis oui tout de suite, ne te fais pas prier, c'est si fatigant !

— Ton père ?

— Permettra du moment que cela m'amuse !

Mme Darny ne discuta plus. Colette était une fille unique, gâtée et choyée. Ses parents l'aimaient d'un amour aveugle, ne savaient guère lui résister ; pour que leur fille s'amusât et fût contente, ils étaient prêts à tout.

Mme Darny trouvait bien que ce n'était guère gentil de ne pas aller embrasser, ce matin du nouvel an, les vieux parents ; mais pour absoudre Colette, elle pensait que sa fille avait dix-neuf ans et que les obligations traditionnelles n'étaient pas amusantes. Et il fut convenu que l'auto conduirait Colette au lac, que maman et papa iraient faire les visites ennuyeuses et que vers midi ils reviendraient chercher leur fille.

Une avalanche de baisers tomba sur les joues de Mme Darny. Colette, cheveux sur le dos, sauta comme une gamine.

— Maman, tu souhaiteras à tous nos parents la bonne année, tu les embrasseras pour moi, tu leur diras que je les aime, mais que ce matin il faisait trop beau pour s'enfermer, tu leur montreras la neige, les arbres et cet amour de soleil qui essaye de dissiper les nuages. Ils comprendront, tu verras ; n'aie pas de regrets, ta fille est contente, ta fille va s'amuser !

Souriante, Mme Darny s'en alla, après avoir recommandé à Colette de ne pas partir sans passer chez son père.

Aidée par la femme de chambre, Colette fut bientôt prête, et à dix heures, après avoir em-

brassé maman et papa, l'auto l'emmenait vers le lac.

Les rues étaient déjà nettoyées; le sel, jeté par les balayeurs, commençait à faire fondre la neige, mais dès que la voiture atteignit le Bois, Colette fut éblouie. Les trottoirs, la chaussée, les arbres, étaient recouverts de flocons, quelques voitures passaient doucement, roulant sur l'épais tapis sans l'abîmer.

Colette regarda sa montre, elle était en avance; vite, elle donna au chauffeur l'ordre de la conduire dans une allée où personne ne serait passé.

Discuter un ordre de Mademoiselle, c'était chose inutile. Tout en maugréant, le mécanicien obéit et, dans un chemin de traverse, sur un tapis immaculé, il s'engagea. Colette avait baissé la glace de la portière et, penchée vers ce bois blanc, elle regardait émerveillée. Le soleil avait enfin percé les nuages; brillant, il faisait étinceler la neige, égayait ce paysage d'hiver et le parait d'une beauté précieuse mais éphémère.

Devant une clairière, tout entourée d'arbustes, l'auto s'arrêta, et Colette crut voir un miraculeux verger, si fleuri, que les pétales des fleurs tombées des branches cachaient entièrement le sol.

Le rendez-vous, Loute qui l'attendait, la jeune fille n'y pensait plus. Devant ce coin merveilleux, elle oubliait tout. De ce paysage se dégageait une poésie intense; le monde, si près pourtant, semblait très loin.

Colette songeait à des choses étranges : petits enfants vêtus de blanc ayant sur les lèvres de clairs sourires et dans les yeux des regards très purs, premières communiantes, ce n'était pourtant pas la saison, mariées passant au bras de l'époux... Colette rêvait...

La corne d'un auto troubla le silence impressionnant, la jeune fille tressaillit; Loute, le patinage, que faisait-elle là? Se moquant d'elle-même, de ce rêve de quelques secondes, elle donna l'ordre de la conduire bien vite au lac.

Il y avait déjà beaucoup de monde. En vraie Parisienne, Colette se débrouilla et à dix heures et demie, patins aux pieds, elle filait sur le lac, cherchant son amie. Tout de suite, elle aperçut un bonnet roux sous lequel deux petits yeux noirs pétillaient de malice.

— Colette!

— Loute!

— Tu as plaqué les visites?

— Comme tu vois. Et, regardant tout autour d'elle, Colette ajouta : Je ne suis pas la seule.

— Certes, cela m'étonne, mais enfin, je constate avec plaisir que l'humanité est moins bête que je ne le pensais. Perdre cette matinée de neige, de lumière, c'est preuve de sottise. Tant pis pour les absents !

Les deux jeunes filles se prirent les mains, et commencèrent à patiner. Heureuses de détendre leurs jeunes muscles, de respirer l'air pur, elles furent silencieuses pendant assez longtemps, puis, peu à peu, elles parlèrent.

D'abord, des réflexions sur les passants. Celui-là patinait bien... celle-là était ridicule... et la débutante mûre que ce vieux monsieur soutenait. A cet âge-là on devrait se tenir tranquille ; s'ils tombaient, ils seraient grotesques. Philémon et Baucis. Louis XIV et Mme de Maintenon ! Et, pour des choses qui n'en valaient guère la peine, les deux amies riaient. C'était bon de rire par ce beau temps, et comme de jeunes oiseaux qui chantent sans savoir pourquoi, simplement pour essayer leur voix et se griser de leur propre chanson, les jeunes filles riaient à perdre haleine.

Puis Loute ralentit l'allure vertigineuse qui les étourdissait un peu, et sérieuse, tout à coup, s'écria :

— Colette, il faut que je te parle.

— De quoi, chérie ?

— De choses graves.

— Vraiment, tu n'en as pas l'air, et puis tu sais, les choses graves m'ennuient toujours. Il fait beau, regarde le soleil qui donne à la neige des reflets roses, regarde les gens qui passent, regarde tout ce que tu voudras, mais ne pense à rien. Sois heureuse, sois gaie, suis-moi.

Colette lâcha les mains de Loute et fila sur la glace unie ; elle passa sous le petit pont qui relie les deux îles, admira les guirlandes de lierre qui tombaient lourdes de neige, et se retourna pour voir si son amie la poursuivait.

Tranquillement, sans se presser, Loute venait ; son visage était sérieux, ses petits yeux ne riaient plus et Colette comprit qu'il lui faudrait entendre les choses graves que son amie voulait lui dire.

Alors, comme elle était entourée de patineurs, elle fit un demi-cercle très élégant pour se rapprocher de Loute ; elle évita un couple imprudent, un traîneau encombré d'enfants ; puis, tout doucement, ralentit son allure et, résignée, reprit les mains de son amie.

— Eh bien, dis-les tes choses graves, puisque tu ne veux plus rire.

Un peu vexée, Loute répondit :

— Tu as raison de vouloir les connaître, il s'agit de ta personne, ma chérie.

Colette devint curieuse. Sa personne, c'était en effet une chose très intéressante.

— Voyons, Loute, raconte, ne te fais pas prier, de quoi s'agit-il ?

— D'un mariage, tout simplement !

Mariage ! Colette entrevit : bague de fiancée, cadeaux, robe blanche, messe en musique, fêtes et plaisirs.

— Ah ! dit-elle un peu surprise, qui donc veut me marier ?

— Mme Dausmond, tu sais, cette vieille dame que nous trouvons un peu folle, elle a toujours des candidats au mariage. Le tien est un veuf.

— Le mien, tu vas vite, Loute, et puis un veuf, ça ne me dit rien.

— Oh ! mais, c'est un veuf épatant : fondé de pouvoirs, prochainement agent de change, trente ans, une fortune superbe, auto, château, chasse, tout y est !

Colette réfléchit. Trente ans, c'était bien ; une fortune superbe, mieux encore ! Elle avait été élevée dans le luxe, ne savait rien faire par elle-même et la médiocrité lui faisait peur. Auto, château, chasse, complétaient le parti.

Oui, mais veuf, ce mot classait un homme ; Colette serait ennuyée de dire à ses amies qu'elle épousait un veuf. Pourtant, elle questionna :

— Tu connais ce monsieur ?

— Non, mais je suis très renseignée, j'ai lu les lettres échangées, maman laisse tout traîner.

— Eh bien ! ton veuf ?

— Non, ce n'est pas le mien.

Colette s'impatienta.

— Le veuf, enfin, a-t-il été marié longtemps ?

— Non, deux ans, il a une petite fille, très gentille, paraît-il.

Une petite fille ! Colette ne pensait pas à cela. Ce mariage la ferait belle-mère. Il faudrait s'occuper de cette petite... avoir dès le début des gouvernantes, des institutrices, et supporter tous les ennuis que ces femmes amènent avec elles. Et cela pour l'enfant d'une autre ! Non, non, à dix-neuf ans, on ne fait pas de ces bêtises-là. Mme Dausmond pouvait garder son veuf, ce superbe parti, elle n'en voulait pas.

— Un veuf avec enfant ne me dit rien ! s'écria-t-elle. Je refuse ; c'est inutile de m'en parler plus longtemps.

Les yeux de Loute pétillèrent, elle reprit en riant :

— Tu ne refuseras pas, et ce mariage se fera. Cent mille francs de rente, joli garçon, tu oublieras, dès que tu l'auras vu, que c'est un veuf, et tu l'épouseras sans penser à la mioche.

— Non, non, je te dis que non.

— Eh bien, nous verrons, fit Loute conciliante, mais je te préviens que, vu les excellents renseignements, tes parents sont ravis, et la première entrevue est très proche. Si cela t'intéresse, je te dirai le jour et l'heure.

En entendant ces mots, le fin visage de Colette changea, ses sourcils se froncèrent, une expression dure vieillit sa jeune physionomie. Furieuse de n'avoir pas été consultée, elle s'écria :

— Oui, renseigne-moi, et, pour apprendre à mes parents à ne pas faire les choses en cachette, je serai désagréable avec leur prétendant.

Loute regarda son amie, et elle s'étonna de la voir aussi fâchée.

— Mais, ma chère, on ne prévient jamais les jeunes filles de ces choses-là.

Colette redressa la tête et affirma :

— Autrefois peut-être, mais aujourd'hui...

— C'est tout pareil, nous croyons « rouler » nos parents et ce sont eux qui nous roulent. Ils nous aiment, ils nous gâtent, avouons-le, ridiculement; nos fantaisies, nos caprices sont pour eux des ordres, ils nous obéissent presque, et nous laissent faire tout ce que nous voulons. Mais, dès qu'il s'agit mariage, ils reprennent leurs droits et nous servent, sans que nous nous en doutions, le mari de leur choix. Première qualité, il est riche, un beau mariage fait toujours plaisir aux parents. Santé, idées, famille, relations, tout ça vient après; ce sont les accessoires inévitables, accessoires plus ou moins beaux, comme dans les cotillons.

« Va, Colette, ne te fâche pas, cela n'en vaut guère la peine; les mariages d'amour, le coup de foudre, vois-tu, ce sont des choses qui ne sont pas pour les jeunes filles de notre monde. Nos toilettes, nos allures bizarres, notre luxe surtout effraient les jeunes gens. Ceux que nous connaissons, ceux qui nous plaisent, rient, s'amuse avec nous, mais nous approchant de très près, ils ne nous épousent pas, nous leur coûterions trop cher! Non, nous ne pouvons nous marier que par relations, présentations, toutes choses bien pesées, arrêtées d'avance. Tu as une grosse dot, lui est un beau parti, c'est le mariage

raisonnable, celui qui comporte le moins d'aléa, celui qui te permettra de continuer la vie que nous aimons. Crois mon expérience. J'ai vingt-trois ans, Colette, et n'ayant pas encore rencontré le mari riche qui m'assurera le luxe auquel je suis habituée, j'ai préféré attendre. Mais, ne fais pas comme moi, saisis l'occasion, elle peut ne pas revenir.

Les deux amies glissaient très lentement sur le grand lac uni, l'heure s'avavançait, les patineurs se dispersaient, Colette n'avait plus envie de rire.

— Mais, fit-elle, pourquoi Mme Dausmond n'a-t-elle pas pensé à toi ? Ce veuf aurait parfaitement pu te plaire ?

— Oui, fit Loute nerveusement, mais tu oublies, ma chère, que nous ne nous ressemblons guère, je suis laide, tu es jolie.

Colette protesta.

— Laide, ce n'est pas vrai.

— Merci de me le dire, mais je me connais, les miroirs sont là et je ne suis pas aveugle. J'ai une figure amusante, c'est tout. Toi, tu as une beauté qui plaît, et Mme Dausmond le sait. Tu n'auras qu'à paraître et son veuf, qui veut une jolie femme, sera conquis.

— Rien ne le prouve, fit Colette, et puis je suis très difficile... J'ai le droit de vouloir que mon futur mari soit...

Loute l'interrompit en riant :

— Tu es une gamine qui ne sait pas du tout ce qu'elle veut. Aujourd'hui, tu as les idées d'une amie vue hier, demain tu auras celles d'un conférencier qui t'emballera. Ecoute-moi, samedi prochain, au bal des Ballot, vers onze heures, Mme Dausmond amènera son candidat ; par hasard vous vous rencontrerez. Sois jolie, cela ne t'est pas difficile, sois aimable, ne parle pas trop, et dans deux mois tu seras Madame.

Colette ne répondit pas. Elle avait écouté son amie avec grande attention ; les vingt-trois ans de Loute, son intelligence remarquable l'influençaient. Les yeux fixés sur l'horizon blanc, elle revoyait le merveilleux verger aperçu tout à l'heure et pensait à ses rêves si peu précis.

Au printemps prochain elle pourrait être mariée, avec un monsieur qu'elle ne connaissait pas encore, et cette idée l'effrayait un peu. Dans sa vie si remplie de choses amusantes et inutiles, aucune pensée grave ne s'était encore glissée. Depuis son enfance, ses parents n'avaient eu qu'un but, son bonheur, et

ils avaient écarté toute peine de son chemin. Colette ignorait la souffrance, la douleur. Colette, toute charmante qu'elle fût, était une égoïste affectueuse qui pensait toujours à elle avant de penser aux autres. Elle ne savait pas que c'était mal, son père et sa mère ne le lui avaient jamais appris; dans la maison paternelle son bon plaisir faisait loi. Sérieuse, à côté de son amie, elle oubliait le merveilleux verger, les rêves qu'à dix-neuf ans un cœur peut faire et elle pensait aux avantages que ce mariage projeté lui apporterait.

L'enfant, la petite fille, c'était le point noir; mais elle ne s'en embarrasserait pas. Une gouvernante âgée, sérieuse, c'est facile à trouver, et à dix-neuf ans on ne peut être une belle-mère!

Etonnée de ce silence qui se prolongeait, Loute interrogea son amie :

— Tu penses au veuf?

— Oui.

— Et peut-on connaître ta décision?

— J'irai chez les Ballot et j'examinerai le candidat.

— Et, ajouta Loute en riant un peu nerveusement, dans deux mois tu seras Madame. Cent mille francs de rente, auto, château, chasse, c'est un parti qu'on ne refuse pas!

Cette précision agaça Colette.

— Rien n'est fait, s'écria-t-elle, tu conclus sans savoir.

— Mais, petite fille, rappelle-toi donc qu'il y a six ans que j'ai fait mes débuts dans le monde; j'en connais toutes ses farces et celle du mariage très particulièrement.

Enervée, Colette frissonna.

— J'ai froid, ne causons plus, partons. Il doit être très tard, mes parents ne vont pas tarder.

— Patinons, fit Loute, mais avant, remercie ta vieille amie qui t'a révélé des secrets d'Etat.

— Merci, merci, mais je ne veux plus y penser.

Et, légères, enlacées, les deux jeunes filles prirent leur élan. Sur le lac désert elles firent des courbes savantes : souples toutes deux, leurs jeunes corps se pliaient, obéissant à leurs fantaisies; peu à peu, confiantes en leur adresse, elles augmentèrent la vitesse de leur course et, toutes roses, haletantes, s'arrêtèrent devant M. et Mme Darny qui marchaient autour du lac, tout en cherchant Colette.

— Les folles, les imprudentes! s'écrièrent les parents; mais leurs sourires et leurs yeux aimants

faisaient comprendre qu'ils étaient heureux du plaisir que les jeunes filles avaient pris.

— Vous êtes-vous bien amusées ? demanda M. Darny.

— Follement !

— Et nous avons été sages, répondit Loute, nous avons patiné ensemble toutes les deux, aucun flirt, pas le moindre danseur sur le lac.

— C'est le 1<sup>er</sup> janvier, fit M. Darny.

— Oui, la corvée des cartes, des fleurs et des bouquets. Une vilaine journée pour tout le monde ; nous, nous l'avons bien commencée.

Sur cette affirmation de Loute, patins enlevés, les deux jeunes filles remontèrent dans l'auto. Avenue des Champs-Élysées, Loute descendit, puis la famille Darny s'en alla déjeuner chez une vieille tante, qui habitait place Mazarine.

## II

Dans le petit salon, proche de la chambre de sa mère, Colette lisait tranquillement. Il était neuf heures, c'était le soir du bal Ballot. Très agitée, Mme Darny allait et venait de sa chambre au salon, recommandant à chaque instant à sa fille de ne pas se mettre en retard.

Un moment, énervée par l'attitude de Colette, Mme Darny s'écria :

— Voyons, ma chérie, quitte ton livre et va commencer ta toilette.

Sans lever les yeux, ayant sur les lèvres un sourire malicieux, la jeune fille répondit :

— Il est neuf heures, maman, et nous avons pris l'habitude de n'arriver au bal qu'à minuit. C'est beaucoup plus agréable, nous évitons ainsi la grande cohue. Pourquoi, ce soir, veux-tu faire autrement ? Mme Darny se troubla et, d'un air qu'elle voulait indifférent, mais qui était plein d'anxiété, expliqua :

— Nous connaissons beaucoup les Ballot... arriver en retard ne serait pas poli... et puis ton père me disait justement ce matin que si nous voulions partir de bonne heure il nous accompagnerait...

Colette se mit à rire.

— Papa nous accompagne ! cela est extraordinaire... Mais il va s'ennuyer... pourquoi lui imposer

cette corvée ? Partons tard, il ne viendra pas.

Cette fois Mme Darny s'impatienta.

— Colette, tu es insupportable, tout est arrangé, ton père est content de venir, ne le contrarie pas.

La jeune fille posa son livre et, se levant d'un bond, alla embrasser sa mère.

— Ma petite maman, je ferai ce que tu voudras... je vais m'habiller ; dans dix minutes je serai prête, et nous partirons.

Ce n'était pas encore ce que Mme Darny désirait.

— Dix minutes pour t'habiller, mais tu es folle ! Regarde-toi, tu es très mal coiffée... il faut recommencer, tes cheveux ne sont pas bien ainsi... ce soir, tu n'es pas du tout à ton avantage.

Inquiète, la jeune fille s'approcha de la glace qui était au-dessus de la cheminée, et ses grands yeux clairs examinèrent son visage. Après quelques minutes d'attention, se trouvant jolie, elle sourit à son image.

— Suis-je mal coiffée, je ne sais ; mais, pour te faire plaisir, maman, je vais recommencer. — Après un silence, tout en regardant Mme Darny, taquine, elle ajouta : — La question robe doit t'être indifférente, j'ai envie de mettre ma toilette blanche.

— Mais non, j'ai fait préparer ta robe neuve.

— Pour ce bal-là ! Voyons, c'est bien inutile.

Mme Darny s'énerma.

— Ce soir, Colette, tu as pris le parti de me contrarier... Je ne sais pas ce que tu as, mais tu me parais bien nerveuse.

La jeune fille rit doucement.

— Ne renverse pas les rôles, ma petite maman, c'est toi qui es très nerveuse. Tu as l'air d'une débutante qui va pour la première fois affronter le public, — et en s'en allant Colette ajouta : — Débutes-tu ce soir dans un rôle que j'ignore ?

Cette dernière phrase inquiéta Mme Darny ; la jeune fille se douterait-elle de quelque chose ? Mais non, Mme Dausmond et la mère de Loute connaissaient seules les projets de mariage.

Dans sa chambre, Colette n'était plus indifférente ; devant un miroir à trois glaces qui lui permettait de se voir de tous les côtés, elle essaya plusieurs coiffures et s'arrêta à l'une d'elles qui dégageait complètement son front. Cela fait, elle poudra d'une poudre invisible son visage, puis elle se fit habiller.

La robe neuve était préparée. Colette la mit avec un sourire en pensant à l'anxiété de sa mère, et, pendant que la femme de chambre l'agrafait, elle se

rappela les recommandations de Loute : « Sois jolie, cela ne t'est pas difficile. »

Et elle était jolie, cette robe rose s'adaptait à son corps presque trop bien ; cette coiffure, une trouvaille, complétait sa toilette. Elle soupira. Elle était triste et gaie, elle ne savait au juste... Elle plaisait au veuf, c'était certain... et dans deux mois, comme disait Loute, elle serait « Madame ».

Madame ! Ce mot l'étonnait. Elle porterait des fourrures somptueuses, des bijoux superbes, elle recevrait, donnerait des diners, des fêtes, ce serait très amusant !

Madame ! Ce titre imposait des devoirs nouveaux, mais personne ne le lui avait jamais dit. De sa première communion il lui était resté une piété douce et accommodante. Elle allait chaque dimanche à la messe de onze heures pour retrouver des amies et prier Dieu ; mais elle priait sans élan, lisant sa messe en petite fille bien sage qui a des distractions. Elle communiait aux grandes-fêtes de l'année, suivait des retraites mondaines, prêchées par des prédicateurs célèbres, dont elle admirait le talent. Les devoirs que le mariage impose, les pensées sérieuses que toute jeune fille devrait avoir au moment de fonder un foyer, elle les ignorait, et, malgré son intelligence, n'envisageait un changement de vie que comme une nouvelle fête.

Après un dernier regard à sa glace, Colette alla rejoindre sa mère, qui, après l'avoir examinée avec soin, ne trouva aucune critique à faire. M. Darny, lui aussi, admira, mais sa fille prit un malin plaisir à le taquiner.

— Pourquoi ce soir sortait-il ? croyait-il donc beaucoup s'amuser chez les Ballot ? sûrement il n'y aurait pas de table de bridge, que ferait-il toute la soirée ?

Mme Darny répondit pour son mari ; très vite, avec volubilité, elle expliqua à Colette que les Ballot étaient de vieux amis, que partout on remarquait que M. Darny ne se dérangeait jamais... que cela finissait par être ridicule d'arriver toujours avec un mensonge aux lèvres pour excuser un homme bien portant... Enfin... enfin... c'était elle qui avait voulu que M. Darny les accompagnât.

Colette écouta ce beau discours avec un sourire moqueur, puis, posant sur ses épaules le manteau que la femme de chambre lui apportait, elle s'écria :

— Eh bien ! partons, il est déjà tard, et il faut que nous soyons arrivés avant onze heures.

Cette simple phrase immobilisa Mme Darny.

— Pourquoi onze heures ? demanda-t-elle, tu n'as, je suppose, aucun rendez-vous ?

— Moi, aucun... fit Colette malicieusement, mais d'autres peuvent en avoir, et, après un silence pendant lequel Mme Darny regarda son mari, elle ajouta : — je sais que Loute en a plusieurs. Deux flirts et un ami d'enfance doivent se disputer son premier tango. Je voudrais voir cette dispute.

Rieuse, elle s'en alla, suivie de ses parents qui commençaient à se demander si Colette ne soupçonnait pas la vérité.

Dans l'auto qui les emmenait très vite, Colette fut silencieuse ; elle pensait à la présentation et se promettait d'observer le candidat sans aucune indulgence. Après tout, elle n'avait que dix-neuf ans, et d'autres partis aussi beaux pouvaient se rencontrer. Veuf, et une petite fille : deux points noirs!...

Boulevard Saint-Germain, dans un vieil hôtel que les Ballot, des industriels ayant fait fortune, avaient acheté, l'auto s'arrêta et la famille Darny descendit.

Sous une haute voûte fleurie et brillamment éclairée, les invités attendaient leur tour pour passer au vestiaire ; à gauche, les messieurs, à droite, un petit boudoir orné de glaces permettait aux dames de se regarder une dernière fois.

Mme Darny ne leva pas les yeux vers le miroir, mais elle observa Colette avec soin.

— Tu as une petite mèche au-dessus de l'oreille qui ne fait pas bien... tu me sembles pâle, n'as-tu pas trop de poudre ?

— Mais non, maman, fit la jeune fille avec impatience... je t'assure que je suis très bien ainsi... Ce soir, tu m'examines comme si tu allais me présenter à un jury très difficile. Ma petite maman, il n'y a pas de jury à ce bal, et ta fille ne concourt pour aucun prix.

Mme Darny ne répondit pas et suivit Colette.

Après avoir monté un escalier que de merveilleuses tapisseries d'Aubusson décoraient, la famille Darny arriva aux salons de réception. A l'entrée, M. et Mme Ballot recevaient très aimablement. M. Ballot montra le fumoir où il y avait déjà plusieurs tables de bridge ; Mme Darny s'installa près d'une amie et Colette fut enlevée par Loute et emmenée par elle dans le coin des jeunes filles.

On l'y reçut avec des exclamations admiratives :

— Comme tu as une jolie robe !

— Ta coiffure est originale, mais seyante.

— Cela te change.

— Tu sais, ce soir on va s'amuser, il est défendu d'être sérieuse, une seconde.

Colette remercia des compliments, sourit et accepta de ne pas être sérieuse.

Massé dans le fond du grand salon, caché par des plantes vertes, l'orchestre jouait une musique lente et ennuyeuse; gravement, avec des visages sévères, des couples allaient et venaient, se courbaient, se déhanchaient sans aucune grâce.

— Loute, l'aînée de toutes les jeunes filles qui étaient là, s'écria :

— Mes petites amies, il faut nous décider à danser ces danses grotesques, Mme Ballot le désire; seulement il est bien convenu qu'aucune de nous ne raillera sa voisine.. et que toutes nous admirerons ces distractions funèbres. Pourtant, je fais une restriction, Colette et moi nous ne danserons pas tout de suite.

— Pourquoi cela ? demanda une gamine qui paraissait avoir à peine seize ans.

— Parce que, petite enfant, répondit Loute très gravement, nos beaux princes charmants ne sont pas encore arrivés.

— Vos princes charmants, répéta la fillette qui se souvenait encore des contes de fées.

— Mais oui, petite fille, nous appelons ainsi nos flirts qui ont appris avec nous toutes ces danses sauvages qui font fureur dans les salons. Nous ne dansons qu'avec eux.

— Mais moi, je danse avec tout le monde.

— Oui, parce que vous avez seize ans !

Les jeunes filles qui entouraient Colette et Loute furent invitées, et dans le petit coin si gai, si animé quelques minutes auparavant, les deux amies restèrent seules.

— Il est tout près de onze heures, dit Loute vivement, surveille l'entrée et tu verras arriver la merveille des merveilles, ton futur maître.

— Mon maître, répéta Colette en fronçant les sourcils, je n'aime pas cette expression.

— Bah, tu ne sais pas ce que c'est, ni moi non plus. Depuis bien des années nos parents ne font que ce que nous voulons. As-tu jamais été contrariée, t'a-t-on jamais fait obéir ? Aie donc le courage d'avouer que ce sont tes caprices qui dirigent la famille Darny.

Colette haussa les épaules.

— Je suis insupportable avec mes vérités..

reprit Loute. Mais ne parlons pas du passé... Ma chérie, si tu veux ce soir t'amuser, regarde ta mère. Elle non plus ne quitte pas la porte des yeux. Je ne sais ce que la dame qui est à côté d'elle peut lui raconter, mais je crois que toute conversation l'ennuie profondément. Ah! elle regarde la grande pendule qui est sur la cheminée, onze heures sonnent, notre veuf est en retard, un mauvais point pour lui.

— Loute, tu es agaçante, et pour te fuir j'ai envie d'aller danser.

— Quel beau mensonge! Et ta coiffure sensationnelle qui ne doit pas être très solide, et ta robe de mousseline, si fraîche! Non, n'abime rien, tout est bien ainsi, je me tais, puisque tu le veux.

Les petits yeux malicieux de Loute fixèrent Colette. Enervée, celle-ci se détourna un peu et feignit d'observer les danseurs qui passaient devant elles. Mais Loute ne la laissa pas tranquille.

— Ah! ta mère s'agite, elle se lève, se rassied, est émue, je devine l'ennemi proche; en effet, voilà Mme Dausmond et le beau Jacques Ternot.

— Colette ne daigna pas jeter un regard vers les arrivants. Loute l'agaçait et elle ne voulait pas montrer à son amie sa première impression. Elle continua à regarder les danseurs, mais Loute la renseigna.

— Ah! la comédie commence. Au bras de Jacques Ternot, Mme Dausmond fait le tour du salon; par hasard, quel merveilleux hasard! Mme Dausmond rencontre ta mère, où donc se cache la mienne? Présentation, salutations, comme par miracle, ton père paraît. Coup d'œil échangé, les deux hommes ont l'air de se plaire et se serrent la main. Ils causent de quoi, grand Dieu!

« Mme Dausmond prend son face-à-main, elle te cherche parmi les danseuses. Désillusion! dans notre petit coin, nous sommes presque invisibles... Ah! elle reprend le bras du beau Jacques, le tour du salon recommence, il faut bien te trouver. La musique est lente et voluptueuse, petite Colette, ils approchent et, avec sa bonne grâce habituelle, ton amie Loute va te servir de repoussoir.

Ennuyée, Colette se leva, mais elle ne put échapper à la présentation annoncée. Devant elle, madame Dausmond, montrant des fausses dents admirables, souriait. A côté d'elle, Jacques Ternot devisageait les deux jeunes filles.

— Ma petite Colette, fit Mme Dausmond, permettez-moi de vous présenter un de mes bons amis,

M. Jacques Ternot ; il ne connaît presque personne ici et j'ai pensé que vous seriez assez gentille pour causer un peu avec lui.

Colette s'inclina et, intimidée, ne trouva pas un mot à répondre ; Loute, que Mme Dausmond avait complètement oubliée, s'écria :

— Tenez, monsieur, prenez ma place, on est bien dans ce petit coin pour débiter des bêtises ; les choses sérieuses, dans un bal, vous savez, n'ont pas cours.

Et sans que Mme Dausmond l'en eût priée, Loute prit le bras de la vieille dame et l'entraîna loin des jeunes gens.

Jacques Ternot eut une légère hésitation, mais supposant que Colette était prévenue, il s'assit sur la chaise de Loute tout en demandant :

— Vous m'autorisez, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, dit Colette décidée à observer le candidat.

Il y eut un court silence. Colette ne savait comment commencer la conversation ; les phrases banales sur la fête, la décoration fleurie des salles, lui semblaient ridicules. Tous les deux étaient là pour s'examiner, parler de leurs goûts, de leurs idées, de leurs pensées ; mais Colette devinait qu'elle allait jouer une comédie où elle ne livrerait rien de sa personnalité. Elle était trop jeune pour comprendre que l'homme, qui se trouvait près d'elle, prétendait, lui aussi, cacher les plis secrets de son cœur. Il avait vingt-neuf ans, il se croyait très perspicace, et ne voulait épouser qu'une jeune fille pouvant ramener à son foyer désert le bonheur qui l'avait fui. La toute petite, qui était sans maman, avait besoin de bras maternels, et avant une femme il cherchait une mère pour son enfant. Mais déjà Jacques Ternot était séduit, la beauté de Colette, Loute avait raison, était une de celles qui troublaient. Les yeux clairs, frangés de grands cils, se tournèrent vers lui et lorsque, avec un sourire, Colette dit :

— De quoi pourrais-je bien parler pour vous distraire, monsieur ?...

Jacques Ternot était conquis.

— De tout ce que vous voudrez, répondit-il.

Et c'était lui qui se troublait, lui qui venait avec l'idée d'interroger, de scruter le cœur de la jeune fille.

— Danser, reprit Colette, je devine que vous n'aimez pas danser.

— C'est-à-dire, répondit-il, que je ne sais pas, et que je n'approuve guère toutes ces danses.

Avec un sourire et de la candeur plein les yeux, Colette fit son premier mensonge.

— Moi non plus, seulement, ajouta-t-elle avec un soupir, nous, les jeunes filles du monde, sommes forcées de les danser.

Elle était presque sincère, elle voulait plaire et elle oubliait avec quelle passion elle avait travaillé tous ces pas difficiles.

Si Loute avait été là, elle eût raillé; Colette était bien heureuse de l'absence de son amie.

— En effet, reprit Jacques Ternot, les jeunes filles sont obligées de suivre la mode; mais, ajouta-t-il avec un regard admiratif pour la toilette de Colette, il y en a heureusement quelques-unes qui ont assez de goût pour la modifier.

Colette sourit, ce compliment lui plaisait. Une femme est toujours contente qu'on remarque sa robe. Elle voulut remercier, ne sut que dire, et se rappelant une recommandation de Loute: « Ne parle pas trop », elle se contenta de sourire; elle savait que son sourire était charmant.

Jacques Ternot fut de cet avis et, rapprochant un peu sa chaise, brusquement il entama la conversation.

— Vous êtes très liée avec Mme Dausmond je crois, mademoiselle?

— Oui, je la connais depuis longtemps, c'est une parente de la mère de Loute.

Loute, Jacques Ternot ignorait; Colette expliqua:

— Loute, c'est une amie de toujours, nous avons été élevées ensemble, nous ne nous quittons jamais. Elle était près de moi, tout à l'heure, lorsque vous êtes venu.

— Je ne l'ai pas vue.

Colette sourit encore; décidément, ce candidat savait faire comprendre, très délicatement, ce qu'il pensait. Il n'avait pas vu Loute parce que Colette éclipsait son amie. Pauvre Loute!

Désirant continuer la conversation, elle demanda:

— Vous êtes un grand ami de Mme Dausmond?

— Oui, répondit-il presque timidement, elle est la marraine de ma petite fille.

La petite fille! c'est le point noir; mais Loute avait raison, Jacques Ternot semblait charmant. Il fallait accepter « le point noir ».

Grave, avec dans ses yeux clairs un peu de tendresse, sans se rendre compte qu'elle continuait à jouer la comédie, Colette demanda:

— Comment s'appelle votre petite fille, et quel âge a-t-elle?

— Simone, elle va avoir six ans. Elle est blonde, toute menue et déjà bonne.

Cette réponse fut faite avec une voix qui priait, une voix qui implorait pour la toute petite; il ne fallait pas que cette enfant fût un obstacle. Colette le comprit, et bien vite répondit :

— J'aime tous les bébés, mais je préfère les fillettes; à six ans, elles sont déjà très mignonnes.

— Oui, et j'espère que lorsque vous connaîtrez Simone vous l'aimerez. Voudrez-vous me permettre, mademoiselle, de vous la présenter?

Cette question demandait une réponse qui serait presque un engagement. La musique s'était tue, quelques jeunes filles allaient venir reprendre leur place; Colette se leva et, en songeant à tous les avantages que ce mariage lui apporterait, en regardant ce jeune homme qui avait belle allure sous l'habit noir, elle répondit :

— Oui, je ferai avec plaisir la connaissance de votre petite Simone.

Jacques Ternot lui offrit son bras et tous deux traversèrent le salon. La salle à manger, où était installé le buffet, ne les retint pas; ils allèrent vers la serre.

Là, sous de grands palmiers, dans des rocking-chair, quelques jeunes filles se reposaient; près d'elles des jeunes gens étaient assis. Ils causaient à voix basse, et Colette et Jacques eurent l'impression que leur venue les dérangeait.

Sur le seuil de la serre, ils regardaient, cherchant des chaises libres, désirant continuer leur conversation, et comprenant que cet endroit tranquille était propice aux confidences.

Tout à coup, devant eux, se dressa Loute. D'où venait-elle, de quel coin sortait-elle, mystère!

Rieuse, les yeux pétillants de malice, elle apostropha les jeunes gens :

— Beau couple, sur le seuil de ce palais, que cherchez-vous?

Méfiante, craignant les railleries de son amie, Colette s'écria :

— Loute, je t'en prie!

Mais Loute continua :

— Des fleurs, des fruits, un cœur?... ou simplement une bonne place, près du muguet qui embaume...

« J'ai là, m'appartenant, deux fauteuils; un flirt inepte les garde; je vais vous les offrir avec grand plaisir.

Très femme du monde, Colette présenta :

— Mademoiselle Simarois, une petite cousine de Mme Dausmond; monsieur Jacques Ternot.

Et comme le jeune homme s'inclinait, Loute s'écria :

— Je vous connais, monsieur, sans vous connaître... depuis longtemps Mme Dausmond nous parle de vous; vos goûts, vos qualités, voire même vos défauts... je sais tout.

— J'espère qu'elle n'a pas été trop indulgente!

— Terriblement! mais nous avons l'habitude de ses exagérations. Venez par ici, je vais vous installer.

Et, les précédant dans une petite allée bordée de cyclamens et de primevères, elle s'arrêta devant un tout jeune homme qui, assis dans un fauteuil, attendait philosophiquement.

— Mon cher, lui dit-elle, nous allons donner cette excellente place à deux personnes qui désirent causer sérieusement; nous, nous avons essayé de nous distraire, mais nous n'y sommes guère arrivés. Allons danser, boire du champagne, voilà notre affaire. Je suis trop vieille et vous trop jeune pour pouvoir comprendre le charme de ce petit coin. Colette, le muguet embaume; monsieur Ternot, vous entendrez à peine la musique et de loin elle est charmante. Mes enfants, ajouta-t-elle avec un sourire moqueur, je vous permets de vous raconter de jolis secrets.

Et, riant d'un rire qui sonna faux, Loute s'en alla avec son flirt « inepte ».

Elle dansa, voulant oublier que là-bas, près du muguet qui embaumait, Colette examinait le candidat de Mme Dausmond; sans aucun doute, ce candidat lui plaisait... Allons, c'était certain, encore une amie qui se marierait... Loute serait l'inévitable demoiselle d'honneur. Elle devrait sourire, quêter pour les pauvres, dire avec tout le monde que la mariée était ravissante et qu'elle se réjouissait de son bonheur.

Elle connaissait les phases de la cérémonie : fiançailles; elle serait la confidente, l'amie à qui on peut tout dire, celle qu'on emmène choisir le trousseau de la mariée, les meubles du jeune ménage... Colette étalerait devant elle ses joies, ne lui cacherait rien de son nouveau bonheur, et elle, fille laide, devrait sourire et se réjouir avec son amie. Il fallait danser pour oublier les jours qui l'attendaient, il fallait rire.

Après la danse, le champagne; coupe en main, entourée de quelques jeunes gens, elle se moqua de tous et de toutes.

Dans un coin du grand salon, Mme Dausmond, Mme Darny et la mère de Loute, causaient, et comme ce trio de mamans avaient vu Colette et Jacques se diriger vers la serre, déjà ouvertement, elles parlaient de l'avenir et Mme Darny, radieuse, trouvait naturels tous les compliments qu'on lui faisait. Sa fille était jolie, intelligente, elle n'avait pas un défaut ; mère volontairement aveugle, mère qui ne savait qu'aimer et gâter, Mme Darny approuvait qu'on louât Colette, et l'admiration exagérée de Mme Dausmond ne la surprenait pas.

Ce mariage serait un beau mariage, mais Colette ne devait pas en faire un autre, aucune jeune fille ne pouvant lui être comparée !

Elle seule possédait toutes les qualités, elle seule avait toutes les grâces, elle seule pouvait prétendre aux plus hautes alliances. Prince, duc, milliardaire, rien n'eût étonné Mme Darny.

Et pendant ce temps-là, dans la serre, Colette continuait à jouer la comédie ; elle dissimulait ses goûts et ses idées, se souvenant tout le temps de la recommandation de Loute : « Ne parle pas trop », et, souriante elle écoutait Jacques Ternot. Lui, cachait aussi ses propres pensées, de sa petite fille il n'était plus question. Déjà il soupçonnait que Simone pourrait être un obstacle et il voulait pour femme cette jolie Colette qui serait à sa place dans son salon d'homme riche et qu'il était capable, il le comprenait, d'aimer comme un fou. A tout prix il voulait séduire et, pour cela, la nature humaine est ainsi faite, il dissimulait sa personnalité, mentait sans s'en apercevoir. Ses yeux imploraient, tout son être se donnait à cette jeune fille qui ne devinait pas que l'amour venait au-devant d'elle. Inconsciemment égoïste, Colette se réjouissait que ce candidat fût riche et bien de sa personne, et elle était heureuse de lui plaire. Sa coquetterie s'était vite aperçue de ce que son cœur ne soupçonnait même pas.

### III

Les fiançailles de Colette Darny et de Jacques Ternot furent courtes ; deux mois pendant lesquels, fêtes et réceptions se succédant, les fiancés n'eurent guère le loisir de se connaître. Ils se voyaient chaque jour, mais ne causaient jamais intimement,

il y avait toujours près d'eux des amis, des parents qui empêchaient toute conversation sérieuse. Et puis cause-t-on jamais sérieusement dans un dîner, dans une soirée ou à quelque concert où l'on est obligé d'écouter et d'applaudir.

Très épris, Jacques Ternot combla sa fiancée : bijoux splendides, vieilles dentelles, fourrures de prix ; la corbeille était une merveille. Colette reçut ces cadeaux avec un sourire satisfait.

Trouvant cela naturel, Mme Darny disait à sa fille qu'un mari doit avant tout vous gâter et vous aimer ; des devoirs de la femme elle n'en parlait jamais. Et Colette pensait que le mariage ne serait qu'une suite à sa vie de jeune fille, et que toujours, autour d'elle, il y aurait des êtres empressés à lui plaire, prêts à satisfaire tous ses caprices. Mariée, elle continuerait à s'amuser.

Le point noir, la petite fille, jusqu'à présent ne l'avait guère embarrassée. Elle l'avait vue une fois, le jour de ses fiançailles.

Simone était un frêle petit être, blonde, avec de grands yeux noirs, elle paraissait très raisonnable. Elle avait regardé longuement Colette, puis comme son papa lui disait tout bas d'être gentille, elle s'était approchée de la jeune fille pour l'embrasser. Mais Colette n'avait pas compris le geste et machinalement, tout en caressant les cheveux de l'enfant, elle avait dit :

— Elle a de jolies boucles, j'aime cette couleur ; puis, pensant à autre chose, elle avait demandé à Jacques Ternot si, ce soir-là, il irait à l'Opéra.

Et Simone, toute raide dans sa belle robe de broderie blanche que son Anglaise lui avait bien recommandé de ne pas chiffonner, se sentit dans ce salon des Darny si malheureuse, si seule (son papa s'occupait de la belle demoiselle et Miss n'était pas là) que, sans bouger du grand fauteuil où M. Ternot l'avait assise, elle se mit à pleurer.

Chagrin silencieux d'une enfant qui n'avait pas de maman et qui savait bien que ses larmes n'attendraient personne.

Ses petites mains croisées sur sa robe blanche, bien sage, elle resta là et ce fut Mme Darny qui s'aperçut la première que la fillette pleurait. Alors, pour que Colette ne vit pas de larmes le jour de ses fiançailles, pour que la moindre chose ne l'attristât pas, elle emporta Simone et la consola loin des fiancés. Elle y réussit assez vite. Gentille et souriante, la fillette assista au déjeuner, et, ni son père

ni Colette ne soupçonnèrent que l'enfant avait eu du chagrin.

Depuis, Colette n'avait pas revu Simone. Très prise par les courses inévitables qui précèdent un mariage, la jeune fiancée n'avait pas le temps de s'occuper d'une enfant.

Pour voir Loute, dont elle ne pouvait se passer, elle emmenait son amie dans les magasins et la consultait pour bien des choses. Et Loute choisissait le satin broché qui devait tendre les murs de la chambre de la jeune femme, et Loute, aimant le style Louis XVI, les vieux meubles et les tapis d'Orient, imposait ses goûts aux fiancés.

— Vous êtes incapables, leur disait-elle, de voir clair, de voir juste; sur vos yeux l'amour a mis un voile qui ne se déchirera que dans quelques mois. Si je n'étais pas là, les marchands, qui abusent toujours d'une situation de ce genre, vous fourraient n'importe quelle horreur que vous trouveriez merveilleuse. Mais quel terrible réveil vous auriez en l'apercevant chez vous! Heureusement que Loute, l'amie à tout faire, est là, et comme hélas! rien ne l'aveugle, elle regarde pour vous, les amoureux!

Et les fiancés riaient, et ils ne choisissaient rien sans Loute...

Les deux mois passèrent vite, la veille du mariage arriva. Mariée civilement le matin, Colette avait déclaré à son fiancé que, voulant être belle pour la cérémonie du lendemain, elle se reposerait tout l'après-midi. Prévenues depuis longtemps, Loute et quelques amies devaient venir goûter et enterrer la vie de jeune fille de Colette.

Vers quatre heures, Loute en tête, la bande arriva.

La bande se composait des intimes de Colette. Jeanne et Marie de Lionard : l'aînée, bachelière depuis un an, la cadette, violoniste de talent; Marguerite Rambaud, grande jeune fille poussée trop vite et qu'une santé délicate forçait à faire de longs séjours en Suisse; Suzette, l'enfant gâtée et terrible à qui ses amies permettaient tout.

Indulgente, le cœur bien gros en pensant au lendemain, Mme Darny abandonna le petit salon aux amies de sa fille, et les domestiques reçurent l'ordre d'y servir le succulent goûter que Colette avait commandé.

Mme Darny partie, les jeunes filles s'installèrent autour de la nouvelle « Madame » et les conversations commencèrent.

— Eh bien, comment cela s'est-il passé ce matin ? fut leur première question.

— Très simplement, répondit Colette, cette cérémonie est presque ridicule. Le maire a bafouillé son discours, la salle n'est pas belle, et la statue de la République, pleine de poussière, nullement imposante. J'ai dit oui sans aucune émotion. Jacques m'a imité, et voilà.

— Et, fit Suzette, c'était fini... fini... Mon Dieu, comme le mariage est une chose grotesque. Après deux petits « oui », M. Ternot avait le droit d'emmener notre amie au bout du monde. Était-il ému, Colette, ce beau mari ?

— Je ne crois pas.

— Mes enfants, s'écria Loute, ne vous y fiez pas ! Je suis certaine que Jacques Ternot doit savoir très bien dissimuler ses impressions ; depuis plusieurs semaines je l'ai vu fréquemment et je pense le connaître un peu.

Intéressée, Colette demanda :

— Et que crois-tu avoir découvert ?

Loute se fit prier.

— Je ne sais si je dois... après tout, je puis me tromper... je ne suis pas une voyante extra-lucide.

Ensemble, toutes les jeunes filles s'écrièrent :

— Loute, soyez gentille... Loute, expliquez-vous.

Loute se cala dans son fauteuil et, les yeux brillants, elle parla.

— Eh bien, mes petites filles, en ce moment, avant toute autre chose, Jacques Ternot est un amoureux... Ceci, vous allez me répondre, vous le savez aussi bien que moi et la chose ne vous étonne guère ; Colette est la plus jolie de nous toutes, et sa belle dot rendait tout amour facile.

« Pour Jacques Ternot, la question pécuniaire si importante, n'existait pas ; donc il est, je le répète, pour le moment rien qu'un amoureux. Mais, derrière cet amoureux qui ne sait dire actuellement que des mensonges, se cache l'homme avec ses défauts et ses qualités, et c'est celui-là que je crois avoir deviné.

Elle s'arrêta un moment et regarda son jeune auditoire...

Tous les visages étaient tournés vers elle, même la nouvelle mariée semblait anxieuse ; contente de cette attention, elle continua :

— Eh bien, cet homme doit avoir de grandes qualités. Il est intelligent, je l'ai deviné bon, et je le crois loyal...

— Loyal, s'écria Suzette, loyal, vous êtes comme M. le maire, Loute, vous bafouillez!... Tout à l'heure, vous prétendiez qu'il ne savait dire que des mensonges.

— Petite gamine, reprit Loute, comprenez donc que l'amour l'y force. Il veut que Colette l'aime, il veut être aimé. Alors il se pare de toutes les vertus conventionnelles. Il est empressé, il est aimable, il est gai, il est charmant, et il cache ce qu'il croit être des défauts. Il est un père très tendre, il dissimule sa tendresse; seulement, lorsqu'il parle de son enfant, sa voix change et, lorsqu'il la regarde, il a sur le visage une expression de douceur infinie...

— Exagération, fit Jeanne de Lionard, la bachelière, mais la phrase est jolie!

— Parle-nous d'autre chose, dit Colette avec un peu d'impatience, l'enfant c'est un thème que l'on connaît.

— Eh bien, ton mari, reprit Loute, ma belle amie, sera jaloux.

— Bien amusant!

— Pronostic délicieux!

— Je te souhaite de l'agrément!

Toutes ces interruptions firent sourire Loute; elle allait y répondre, lorsque Colette, un peu inquiète, l'interrogea.

— Crois-tu vraiment ce que tu dis? un mari jaloux, c'est insupportable!

— Oui et non, il y a deux thèses, mais sois tranquille, je ne vais pas les soutenir. Je me suis aperçue, la semaine dernière, à l'Opéra, que Jacques Ternot ne serait pas un mari patient... Tu étais, ce soir-là, particulièrement jolie, décolletée audacieusement, tu attirais tous les regards... Un fiancé vaniteux ou imbécile en eût été ravi, mais Jacques Ternot trouva, j'en suis sûre, que certains regards dépassaient la mesure du savoir-vivre. D'un geste très tendre, mais qui était un geste de maître, il prit la dentelle qui était sur le dossier de ta chaise, et en couvrit tes épaules nues. Tes yeux l'interrogèrent. Alors, avec un sourire il expliqua : « J'ai peur que vous ayez froid, Colette, la salle est très mal chauffée. » On étouffait, mais tu sentis qu'il ne fallait rien dire. Ose donc nier que tu as compris immédiatement que ta robe lui paraissait trop décolletée.

Colette ne chercha pas à se défendre.

— Mais c'est maman qui a choisi cette toilette, je n'y suis pour rien.

— Maman, s'écria Suzette, l'enfant terrible, c'est gentil de t'entendre invoquer ce nom comme excuse. Mais combien y a-t-il d'années que cette pauvre maman ne fait que ce que tu veux. Colette, toute petite, tes parents t'adoraient à mains jointes ; tu étais la fille unique ; jamais de réprimandes, ni d'observations ! Autour de toi un concert de louanges. Tout ce que tu faisais était bien... Ah ! ce que je t'ai enviée, tu ne peux le savoir !... Moi, je suis la sixième fille, alors mes parents n'ont plus aucune patience pour ce dernier rejeton qui a, paraît-il, ramassé tous les défauts de la famille.

— Pauvre victime ! fit Loute.

— Non, je ne suis pas une victime, j'ai pris la vie du bon côté, j'accepte les observations avec un sourire, tout m'amuse.

— Vous avez de la chance, fit Marguerite Rambaud, moi aussi je voudrais que tout m'amuse... mais ma santé m'empêche d'être gaie.

— Ne soyons pas tristes aujourd'hui, s'écria Marie de Lionard. Marguerite, vous avez très bonne mine et je vous crois guérie. C'est vous que nous marierons après Colette.

— Mais non, reprit Suzette, ce sera Loute, notre doyenne !

Le mot était cruel, la gamine l'avait dit sans réfléchir, Loute le releva en femme d'esprit.

— Oui, je suis votre doyenne, mais une doyenne qui restera pour compte, mes amies. Je suis très difficile à caser.

— Pourquoi ? interrogea Suzette.

— Trois raisons : mon visage, mon intelligence (je suis modeste), mes prétentions.

— Développe, fit Colette, c'est assez incompréhensible.

— Mon visage, ne m'obligez pas à vous répéter que je suis laide.

Les jeunes filles protestèrent et Suzette s'écria :

— Eh bien ! moi, Loute, j'aime votre laideur ; si j'étais un homme, je serais très capable de me toquer de vous. Voyons, la bachelière, rappelez-nous Mme de Meterlinck et dites à Loute que cette laide fit des passions.

— Merci, petite Suzette, mais malheureusement vous n'êtes pas un homme et je ne suis pas Mme de Meterlinck. La seconde raison, je vous l'ai dit sans aucune modestie, c'est mon intelligence. Que voulez-vous, je me rends compte que je ne suis pas bête, et je me sens incapable d'épouser quelqu'un qui le

sera. Avoir devant soi, matin et soir, un mari qu'on juge un sot, c'est une épreuve qui peut être longue et qui doit être bien pénible. Mes prétentions ! Je veux épouser un homme ayant de la fortune, car je ne saurais me passer du luxe dans lequel je vis. Un homme distingué, intelligent et riche, c'est un oiseau rare qu'on ne rencontre pas souvent.

Lentement, Marguerite Rambaud dit de sa voix calme :

— Jacques Ternot possède toutes ces qualités ?

— Oui, fit Loute en riant nerveusement, mais Jacques Ternot voulait une jolie femme, et il a bien choisi.

En disant ces mots elle se leva, et comme on apportait le goûter, la conversation cessa pendant quelques instants.

Autour d'une table ronde les jeunes filles s'installèrent et firent honneur aux nombreux gâteaux et sandwiches, puis, quand leur faim fut apaisée, un domestique apporta du champagne et le servit. Dès qu'il fut parti, Suzette saisit une coupe pleine de vin mousseux et, montant sur un pouf, annonça qu'elle allait porter un toast à la nouvelle mariée.

— Collette, dit-elle, tu vis avec nous tes dernières heures de jeune fille ; demain tu ne seras plus des nôtres, puisque tu entres dans la phalange sacrée des nobles épouses... Sois une bonne femme si tu veux, cela m'est indifférent, mais reste toujours notre amie. Que les nouveaux plaisirs... que tes importants devoirs de maîtresse de maison ne te fassent pas oublier tes compagnes. Elles n'ont rien de neuf à aimer, aussi elles seront tristes si tu les abandonnes. Jure, sur l'autel de l'amitié, que tu nous verras toujours avec plaisir et buvons à ton bonheur.

Coupe vidée, Suzette sauta de son pouf.

— Maintenant, ajouta-t-elle, terminons la fête. Marie a apporté son violon, elle va nous jouer quelques danses langoureuses, moi je l'accompagnerai, et les autres tourneront.

L'idée parut excellente ; en quelques minutes la table à thé fut enlevée, le tapis de Smyrne roulé, chaises et fauteuils rangés contre le mur, et Marie de Lionard, violon en main, commença à jouer.

Pour surprendre ses amies, elle débuta par l'aria de Bach, sévère, d'une beauté presque religieuse ; la musique immobilisa toutes ces jambes de vingt ans... Mais ce n'était pas l'affaire de Suzette, et Loute, elle-même, trouvait qu'aujourd'hui toute chose grave était importune. On enterrait, c'est vrai,

la vie de jeune fille de Colette, mais il fallait l'enterrer gaiement ; et bien que ces deux mots allassent très mal ensemble, Loute voulait rire... rire...

Suzette attaqua avec un entrain endiablé un schimmy, danse bizarre qui consiste à se secouer autant que possible. Colette et Loute firent un couple. Marguerite Rambaud et Jeanne de Lionard en firent un autre, et, en riant, comme des folles, les jeunes filles se secouèrent en mesure. Quelques pas extraordinaires furent essayés, et Suzette dansa une gigue qui lui valut les bravos de ses amies. Décoiffée, rouge, haletante, elle terminait par un saut excentrique, lorsque la porte du petit salon s'ouvrit doucement, et, très intimidée, s'arrêtant sur le seuil, Simone Ternoit parut.

Sauf Loute, personne ne connaissait la future belle-fille de Colette ; aussi, l'apparition de cette enfant les surprit, et excitée, prête à railler, Suzette s'écria :

— Tiens, une mioche, qu'est-ce qu'elle vient faire ?

Mais par un simple mot, Loute la fit taire.

— C'est Simone Ternoit.

— Simone Ternoit. Ce nom suffit à changer l'atmosphère du salon, les rires s'arrêtèrent et, curieuses, toutes les jeunes filles regardèrent cette petite qui n'osait avancer.

Colette se décida à aller au-devant d'elle, sans grâce ; Simone était un trouble-fête, elle la prit par la main.

— Petite fille, lui dit-elle en lui donnant un baiser très sec, je ne t'attendais pas aujourd'hui.

Troublée, Simone n'osait répondre, et ses grands yeux regardaient ces visages qui l'entouraient. Mais Simone était raisonnable, elle avait promis à son papa d'être gentille et elle voulait tenir sa promesse.

A toutes les jeunes filles elle tendit sa petite main et dit : « Bonjour, mademoiselle » ; puis, cela fait, elle se réfugia près de Colette. Et comme la mariée de demain lui demandait la raison de sa visite, elle essaya de l'expliquer :

— Papa m'a raconté que, maintenant, j'avais une maman... ça me faisait plaisir d'être pareille aux autres petites filles... alors... alors... papa m'a permis de venir vous voir... et il m'a dit aussi que je pouvais vous appeler maman... Vous voulez bien, mademoiselle ?

Suzette ne laissa pas le temps à Colette de répondre, elle se précipita sur Simone et l'embrassa plusieurs fois.

— Ce qu'elle est gentille et raisonnable, un amour cette mioche ; et vous avez quel âge, petite fille ?

— Six ans.

— Six ans, fit Loute, et elle sait déjà parler comme une femme, et elle vous raconte des choses charmantes. Allons, Colette, embrasse ce bijou et dis-lui que tu es contente d'être sa maman.

Colette embrassa, mais avec indifférence.

— Avez-vous goûté, petite fille ? demanda Marguerite Rambaud.

— Oui, mademoiselle, merci.

— Voulez-vous danser ? interrogea Marie de Lionard.

— Je ne sais pas.

Les jeunes filles se regardèrent, se demandant ce qu'on allait faire de cette enfant. Colette l'assit sur un fauteuil, comprenant que maintenant c'était fini de rire et de s'amuser.

Il fallait être sérieuse et s'occuper de la petite fille, et elle lui en voulait un peu d'avoir troublé la fête, sa dernière fête chez ses parents.

Gentille, sachant encore ce qui plaisait aux bébés, Suzette parla poupées avec Simone.

— Avez-vous beaucoup d'enfants ? lui demanda-t-elle très sérieusement.

Et la petite fille, de son ton raisonnable, répondit :

— Quatre, mademoiselle, trois garçons et une fille.

— Vous préférez les garçons ?

— Oui, je voudrais un petit frère.

— Pourquoi ?

— On ne s'amuse pas bien toute seule.

— Vous n'avez pas d'amies ?

— Si, mais elles ne sont pas toujours là... j'aimerais mieux un petit frère.

— En effet, reprit Loute en riant, eh bien, il se peut que l'an prochain Noël vous en apporte un ; il faut le lui demander.

Les yeux sombres de Simone fixèrent la jeune fille qui parlait ainsi, ces yeux d'enfant étaient étrangement graves, presque tristes. Elevée par des gouvernantes, cette fillette n'avait jamais eu près d'elle de vraie tendresse ; son père l'aimait beaucoup, mais veuf à vingt-quatre ans sa jeunesse n'avait pas su ce qu'il fallait à une toute petite. N'ayant plus de parents, il avait confié à des domestiques, souvent peu consciencieux, son enfant. Près de Simone les gouvernantes s'étaient succédé, et, toute jeune, la fillette avait compris qu'il ne fallait s'attacher à

aucune. En dehors de son père et de ses poupées elle n'aimait personne, et c'est pour cela qu'elle souhaitait si vivement la présence d'un petit frère. Cette demoiselle lui disait que Noël pouvait lui en apporter un. C'était un beau cadeau, si beau, qu'elle n'y croyait pas.

— Alors, fit-elle d'une voix qui tremblait, c'est vrai, le petit Jésus vous envoie des frères ?...

Et Loute, devinant l'anxiété de l'enfant et ne voulant pas lui mentir, répondit :

— Il faut beaucoup prier.

Croisant ses mains, Simone avoua tout bas :

— Dans ma prière, quand je suis couchée et que Miss n'est plus là, tous les soirs je demande au Bon Dieu une maman et un petit frère.

En entendant ces paroles, les jeunes filles furent émues ; mal élevées, gâtées outrageusement par des parents trop faibles, malgré leur apparence frivole, leur égoïsme, leur personnalité encombrante, elles étaient bonnes et susceptibles d'éprouver une émotion vraie. Toutes comprenaient que l'enfant qui parlait ainsi, à un âge où d'habitude on ne sait que rire, avait dû, malgré tout le luxe qui l'entourait, être parfois très malheureuse. Et, se rappelant leur enfance si choyée, elles éprouvaient pour cette petite plus que de la sympathie.

Colette quitta sa chaise et, se mettant à genoux près du grand fauteuil où la fillette était assise, elle lui dit tendrement :

— Simone, aujourd'hui le Bon Dieu t'a envoyé une maman.

L'enfant ne répondit pas, elle regarda Colette et doucement, gravement comme elle faisait toute chose, glissa du fauteuil où on l'avait assise, et lorsqu'elle fut debout, tout contre Colette qui était restée à genoux, elle mit ses petits bras autour du cou de la jeune fille, et se serrant très fort contre elle, murmura timidement :

— Ma maman... ma maman à moi...

Dans les yeux des jeunes filles il y eut quelques larmes. Loute, énervée, se détourna ; Marguerite Rambaud, de sa main longue et fine, caressa doucement les boucles blondes ; Jeanne, la bachelière, pensa que l'amour maternel était le plus bel amour ; Marie, la musicienne, songea à quelque romance très tendre, jouée le matin même. Suzette haussa les épaules et, blagueuse, s'écria :

— Mes enfants, je crois, ma parole, que cette gamine m'a émue. Elle a une façon de vous regarder,

de parler qui vous chavire l'âme. Colette, tu vas être une belle-mère ridicule. Les amies !... ce sera un passé dont demain tu ne te souviendras plus.

Demain évoquait pour Colette une fête mondaine.

Demain, c'était la parade, la robe blanche, l'église pleine d'amies, les compliments, les jalousies... demain ce serait peut-être le plus beau jour de sa vie.

Elle se releva, rieuse, oublia la petite fille, l'émotion qui venait de la transformer, et répondit :

— Vilaine, as-tu fini de me railler ! Elle est très gentille, Simone ; puis, bien vite, elle ajouta : Vous savez, les demoiselles d'honneur, ne soyez pas en retard. A cause de Monseigneur qui vient me marier, je veux faire mon entrée à une heure, nous n'attendrons pas les retardataires.

Et elles continuèrent à parler de la cérémonie de demain, du voyage que Colette allait faire, des cadeaux que le jeune ménage avait reçus, des fêtes que Colette donnerait dans l'hôtel qu'elle allait habiter boulevard Lannes.

Dès leur retour, Colette le voulait, on pendrait la crémaillère, et il fallait la pendre d'une façon originale, comme jusqu'ici personne ne l'avait fait. Concert bizarre, fête travestie, dîner paysan, soirée nègre, qu'importe ! il fallait rendre inoubliable cette première fête. Toutes les amies de Colette donnèrent leurs idées, elles discutèrent, avec passion, heureuses en pensant au plaisir en perspective.

Et pendant qu'elles bavardaient ainsi, ne songeant plus guère à la petite qui tout à l'heure les avait émues, assise aux pieds de Colette tranquille et heureuse, Simone répétait de temps en temps, tout bas : « Ma maman, ma maman à moi. » Et la jolie tête blonde cherchait à se nicher dans un pli de la jupe, et les grands yeux sombres s'éclairaient et le petit visage resplendissait.

#### IV

Dans la chambre de Colette, depuis le matin, les fournisseurs se succédaient : lingère, manucure, coiffeur et couturière.

Dans un coin, parfaitement inutile, tant elle était émue, Mme Darny restait assise ; elle ne voyait plus juste et se rendait compte que ses yeux, qui à

chaque instant s'emplissaient de larmes, étaient incapables d'apercevoir si la toilette de la mariée avait un défaut.

Debout, devant une grande glace, Colette, très calme, observait avec soin toutes les transformations qu'on faisait subir à sa charmante personne.

La lingère reçut des compliments, la manucure des observations, et le coiffeur apprit qu'on n'avait besoin de lui que pour le voile.

Maintenant la couturière, première de grande maison, une princesse qui se dérangeait très rarement, passait la robe, un nuage de tulle blanc, Colette n'avait pas voulu d'étoffes lourdes et riches. Le satin imposant, la moire antique, le cachemire de soie, bon pour les vieilles mariées; mais à dix-neuf ans, il fallait que tout fût jeune, frais, léger. Et, malgré Mme Darny et la couturière, le tulle avait été choisi, imposé et aujourd'hui on pouvait féliciter la jeune fille de son goût si parfait. Cette robe, d'une simplicité voulue, s'harmonisait avec la beauté de Colette; le tulle blanc, rendait plus éclatant le teint de la jeune fille, faisant paraître plus claires les larges prunelles, et leur donnait une expression pure et candide qui ne leur était pas habituelle.

Pendant que mademoiselle la première attachait la robe, Colette se détaillait avec une attention scrupuleuse.

Là, un point faisait mal... le tout petit bouquet de fleur d'oranger, beaucoup trop apparent. Ces fleurs étaient raides, vilaines, ridicules!... La femme de chambre reçut l'ordre de découdre le bouquet. Mme Darny protesta; pour elle, une mariée sans fleur d'oranger n'était plus une mariée. Sa fille la traita d'aieule, se moqua de ses idées arriérées, et lui déclara qu'elle ne l'écouterait pas.

Suffisante, ridicule, Mademoiselle la première fut de l'avis de Colette, et comme elle supposait que sa jeune cliente ne voudrait pas de ce bouquet, une horreur! elle avait apporté un lys et du myrte.

Colette prit le myrte, le lys était encore un symbole qui ne lui plaisait pas.

Un dernier point à la jupe, le fichu Marie-Antoinette qu'elle croisa un peu plus haut pour faire plaisir à Mme Darny, et Mademoiselle la Première déclara qu'elle n'avait jamais habillé plus belle mariée.

Le coiffeur fut appelé pour poser le voile, Colette lui indiqua ce qu'elle voulait, le tulle devait l'entourer devant et derrière.

Lorsque ce fut fini, les fournisseurs se dépêchèrent de s'en aller, voulant avoir des places à l'église, et sachant d'avance que ce serait difficile; le mariage Darny étant un événement mondain.

Dans la chambre de la jeune fille, si bruyante toute la matinée, Mme Darny et Colette se trouvèrent quelques instants seules; la mariée, contente d'être belle, souriait à son image et ne devinait guère, que, tout près d'elle, il y avait une femme malheureuse, qui cherchait à dissimuler son chagrin. Très élégante, dans une robe de dentelle noire, Mme Darny essayait depuis ce matin de se persuader qu'elle était heureuse et que ce mariage comblait tous ses vœux. Mais cette toilette blanche, le sac de voyage dissimulé dans un coin, lui rappelaient que le voyage était proche et que tout à l'heure son enfant ne lui appartiendrait plus. Elle eût voulu prendre sa fille dans ses bras, comme lorsqu'elle était petite; elle eût voulu lui murmurer d'abord des tendresses, puis des conseils. Aujourd'hui, au moment de la séparation, elle avait peur, il lui semblait que Colette était encore une toute petite fille, qui ne savait guère que rire et s'amuser. Et voilà que déjà elle avait des devoirs à remplir...

Mme Darny se leva et, tout émue, se rapprocha de sa fille. Elle ne savait que dire, et pourtant elle devait parler, faire entrevoir à Colette que la vie n'était pas une éternelle fête.

— Ma chérie, commença-t-elle.

La belle mariée se retourna, et examina sa mère... Elle ne remarqua pas les yeux pleins de larmes, les pauvres lèvres qui tremblaient, elle n'entendit pas qu'il y avait un sanglot dans la voix.

— Avance un peu, maman, viens en pleine lumière que je voie si ta toilette est bien... Ne bouge pas, tu es superbe, mais tu n'as pas l'air contente?

— Je suis triste, avoua Mme Darny.

Triste, Colette ne voulait pas. La charmante égoïste désirait qu'autour d'elle, tout le monde fût gai, quand elle était gaie. Avec un peu d'impatience, elle répondit :

— Ma petite maman, tu n'es pas raisonnable; si tu fais aujourd'hui pareil visage, je ne saurai pas être heureuse. Est-ce cela que tu veux?

Ce reproche bouleversa la pauvre mère. Colette avait raison, il ne fallait pas l'attrister. Immédiatement le visage de Mme Darny changea. elle se redressa, essaya de sourire :

— Tu as raison, ma chérie, il faut être gaie et je le

suis. Mais, Colette, ajouta-elle avec crainte, tu es certaine d'être heureuse... tu aimes beaucoup ton mari, tu l'aimeras toujours ?

Colette ne comprit pas l'anxiété de sa mère, elle se mit à rire.

— Ma petite maman, pour me poser cette question il est trop tard ; depuis hier, je suis civilement Madame et tout à l'heure la bénédiction de Monseigneur me permettra de porter mon nouveau nom : Madame Jacques Ternot ! Mon Dieu ! que cela me semble drôle. J'ai si peu l'air d'une dame !

La porte de la chambre de Colette s'ouvrit. M. Darny, sachant sa fille prête, venait la chercher pour la conduire aux salons où déjà beaucoup de monde l'attendait. En voyant Colette si belle dans sa toilette blanche, il se redressa plein d'orgueil, ce fut son premier sentiment. Un second, moins joli, se glissa dans son cœur. Il en voulut à cet homme qui allait lui prendre sa fille et qui l'emmènerait pour toujours loin de son foyer.

Calme, se dominant, il offrit le bras à Colette, et celle-ci, coquette, lui demanda :

— Me trouves-tu belle ?

— Tu le sais bien, et je crois qu'aujourd'hui l'avis de ton papa t'importe peu.

— Méchant ! Tu es aussi de mauvais humeur, vous n'êtes pas gentils tous les deux.

M. et Mme Darny se regardèrent et ils eurent honte de n'avoir pas su cacher leur chagrin. Attrister Colette en un pareil jour, c'était vilain ! Ils se jugèrent très égoïstes.

Lorsque Colette entra dans le salon, ce fut un concert de louanges : parents, amis, déclarèrent que la jeune fille n'avait jamais été aussi jolie. Jacques Ternot s'approcha, prit la main de Colette et la porta à ses lèvres en murmurant un compliment que seule la mariée entendit.

Simone, qui était parmi les demoiselles d'honneur, s'approcha avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle, et, levant vers la mariée son visage joyeux, d'une voix pleine de bonheur elle s'écria :

— Bonjour, ma maman, — puis croisant ses petites mains, elle ajouta :

— Oh ! que vous êtes belle !

Colette sourit, cet hommage naïf l'amusait ; mais, ne pensant qu'à elle, elle ne s'aperçut pas que la fillette attendait un baiser.

— Va, Simone, lui dit-elle, n'approche pas, tu chiffonnerais ma robe.

Les grands yeux sombres s'assombrirent davantage, mais, raisonnable, la petite fille s'en alla rejoindre le groupe des demoiselles d'honneur.

Puis ce fut le départ, le salon si animé peu à peu devint désert, et Colette et son père restèrent seuls quelques instants. Elle ne pensait qu'à l'entrée qu'elle allait faire dans l'église pleine d'amis, et sans cesse elle consultait la glace qui était au-dessus de la cheminée. M. Darny regardait sa fille et ne pouvait s'empêcher de songer que dans quelques heures elle serait partie.

L'un derrière l'autre ils descendirent l'escalier. Colette sourit au concierge, aux domestiques de la maison qui la regardèrent passer, puis elle monta dans l'auto, et son père s'assit près d'elle.

Il faisait très beau, le trajet fut court. Colette remarqua le soleil et le ciel bleu.

Devant l'église un monde fou faisait la haie de chaque côté du tapis, Colette descendit; un petit trotin, que Mademoiselle la Première avait posé là, se précipita. En quelques secondes elle tira la jupe, arrangea la traîne, drapa le voile, et Colette, sentant qu'elle ne prêtait pas à la critique, monta lentement les marches de l'église.

Un autel fleuri et étincelant de lumières, des têtes qui se penchaient curieusement; c'est tout ce que Colette vit. Elle marchait sans penser, étreinte par une émotion nouvelle. La musique religieuse emplissait de mystère cette église et lui enlevait son caractère de réunion mondaine.

Colette s'agenouilla avec le grand désir de prier; près d'elle, debout, les bras croisés, Jacques Ternot semblait se recueillir.

Monseigneur, évêque *in partibus*, fit un discours charmant; Colette avait toutes les qualités: bonne et tendre fille, elle serait une épouse dévouée. Orphelin de bonne heure, Jacques n'avait jamais connu les douceurs de la vie familiale, les parents de sa femme deviendraient les siens. Et Monseigneur parla, en dernier, de la petite fille qui aujourd'hui retrouvait une maman.

Il maria lui-même les jeunes gens et Colette s'engagea pour la vie en souriant.

La messe commença, les voix d'enfants chantaient « Alleluia ».

Pendant le discours de Monseigneur, les invités s'étaient tu, mais maintenant les langues marchaient, il fallait bien critiquer. Certains trouvaient Colette charmante, d'autres déclaraient la jeune fille moins

bien que d'habitude... La robe, une trouvaille... mais il fallait être Colette pour se permettre cette simplicité... Simplicité! Lorsqu'on porte au cou un collier de perles qui représente une petite fortune, est-on jamais simple?... Qui avait donné ce collier?... Le mari?... Un bijou de famille?... Ah! alors la première femme l'avait déjà porté... La première femme, c'était un souvenir désagréable.

Après tout, on avait beau dire, ce n'est jamais très plaisant d'épouser un veuf... et puis, il y avait Simone... Belle-mère, en se mariant, ce n'est pas amusant...

Et sous toutes ces conversations la jalousie perçait. Les jeunes filles et surtout leurs mères enviaient le beau parti qu'était Jacques Ternot, et en voulaient un peu à cette Colette qui n'avait eu qu'à paraître pour plaire à ce monsieur si difficile et que tout le monde voulait marier.

La messe achevée, les invités se précipitèrent à la sacristie : bousculades honteuses, chaises empilées les unes sur les autres, tous voulaient passer en premier, et n'hésitaient pas à pousser violemment ceux qui les précédaient.

Souriante, Colette serrait les mains qui se tendaient vers elle et essayait de répondre gracieusement aux compliments qu'on lui faisait.

Elle était aimable, charmante, mais lorsqu'une relation « provinciale » cherchait à l'embrasser, elle avait une manière de se reculer qui faisait comprendre qu'elle ne permettait pas une pareille familiarité. Colette soignait sa beauté et les baisers font rougir les peaux fines.

La sortie de l'église fut un triomphe pour la jeune femme; elle et son mari faisaient un si beau couple que les critiques s'arrêtaient et que les plus malveillants ne pouvaient s'empêcher d'admirer.

Ces mariés étaient jeunes, beaux, riches, et un avenir merveilleux semblait leur être réservé.

Dans l'auto qui les ramenait à la maison, les nouveaux époux ne parlèrent guère, ils étaient intimidés. Jacques demanda à sa femme si elle ne se sentait pas fatiguée, le défilé avait été très long. Colette répondit qu'il y avait un monde fou.

Quand ils arrivèrent dans l'appartement fleuri et où pendant leur absence on avait dressé un buffet, il y avait déjà du monde et Colette fut enlevée à son mari, entourée par ses amies.

Pendant une heure les salons ne désemplirent pas, et la nouvelle mariée dut causer avec tous...

Puis, presque ensemble, les invités s'en allèrent, et il ne resta plus que les personnes du cortège et les demoiselles d'honneur.

Alors Loute déclara qu'elle avait grand'faim et que Mme Ternot dissimulait depuis longtemps d'indiscrets bâillements.

Madame Ternot ! Colette se mit à rire tant ce nouveau nom lui semblait drôle.

En quelques instants, dans la salle à manger, on dressa une table ronde et les jeunes époux et les demoiselles d'honneur s'installèrent ; dans la galerie, les parents en firent autant. Sans Loute, ce déjeuner eût été triste, mais la verve de la jeune fille l'anima. C'était bon pour les parents d'être silencieux et solennels, eux devaient leur donner l'exemple et rappeler à tous que ce jour-là était un jour de joie. Et elle railla la pompe de l'église catholique et le discours de Monseigneur. Elle l'avait écouté d'un bout à l'autre, c'était un beau morceau d'éloquence, mais heureusement pour elle Colette ne possédait pas toutes les qualités énumérées par le prélat...

— Une femme parfaite, s'écria-t-elle, Jacques Ternot, je supprime monsieur, avouez que vous n'en voudriez pas, rien n'est plus ennuyeux ! Je suis certaine que vous espérez que Colette possède un tas de petits défauts et vous vous réjouissez de les découvrir.

Jacques Ternot ne protesta pas, mais il regarda sa femme avec des yeux qui disaient tout son amour.

Puis Loute se moqua de certaines toilettes, personne ne fut épargné, et elle raconta que sa quête faite à des gens riches et élégants n'avait pas été fructueuse. Quelques pièces blanches et le reste de vilains sous. Vraiment, maintenant, on ne savait plus donner...

Elle taquina les jeunes époux. L'heure du départ approchait où allaient-ils cacher leur bonheur ?... Jacques était un mystérieux, et ne voulait rien dire, mais elle avait tout deviné, et elle savait quel train les emporterait ce soir. Elle espérait que ce voyage ne serait pas long ; à Paris M. et Mme Ternot laissaient des amis qui seraient très malheureux. Les jeunes époux devaient promettre que dans un mois ils seraient là.

Départ. Ce mot-là faisait sourire Colette, elle aimait voyager et elle devinait que le voyageur qui partait avec elle serait un compagnon délicieux. Pendant leurs courtes fiançailles, il avait été un fiancé très épris, ne discutant jamais, voulant ce que

Colette voulait, et la jeune femme supposait que toute la vie ce serait ainsi.

Autour de la table, assise entre un monsieur qu'elle ne connaissait pas et Loute, Simone avait déjeuné en petite fille bien sage; sans les comprendre, elle avait écouté les railleries de Loute et, pour être polie, avait souri quand tous les autres riaient. Mais maintenant la conversation devenait pour elle intéressante, Loute parlait de départ, qui donc allait partir? Elle devenait attentive, elle voulait savoir.

Les grands yeux fixaient Colette. Son papa s'absentait quelquefois, mais il le lui disait longtemps d'avance, et puis maintenant que sa maman était là, il ne pouvait plus s'en aller.

Sa maman! Celle-là ne s'en irait jamais, Simone savait bien que les mamans ne quittent pas leur petite fille. Elle, quand elle s'en allait à la campagne ou au bord de la mer, emmenait toujours ses enfants et pourtant elle avait trois garçons insupportables, madame, et seulement une fille!

Mais, maintenant, en parlant à Colette, Loute disait qu'il se faisait tard et que le train n'attendait jamais les amoureux.

Alors, pendant que Loute continuait à railler, la petite main de Simone s'appuya sur celle du monsieur qui était près d'elle et qu'elle ne connaissait pas.

Croyant que l'enfant désirait quelque chose, empressé, ce garçon d'honneur, ami d'enfance de Colette, se pencha vers la petite.

— Que voulez-vous?

Tout bas, s'efforçant d'être compréhensible, Simone inquiète demanda :

— Monsieur, qui donc s'en va tout à l'heure?

Lui ne réfléchit pas que peut-être l'enfant ne savait rien et, insouciant, répondit très vite :

— Mais votre papa et sa femme; puis une boutade de Loute le fit rire, et il ne pensa plus à la fillette.

Simone ne montra pas son chagrin, seulement elle devint très pâle, et ses mains sous la table se crispèrent. Ses paupières trop lourdes cachèrent ses yeux sombres, et elle pencha la tête pour ne plus voir personne. C'était fini, elle n'aurait donc jamais de maman, puisque celle qu'on lui avait donnée hier partait, la laissant là.

Dans sa chambre, Colette enlevait sa robe blanche. Mme Darny et Loute l'aidaient. Sur le lit l.

blouse de linon, la robe de voyage étaient préparées et, fermé, le sac attendait à côté.

Les mains tremblantes, Mme Darny dévêta sa fille; elle avait renvoyé la femme de chambre, ne voulant personne près de Colette; elle supportait Loute parce que Colette la désirait... Et puis cette Loute empêchait toute émotion, sa voix de gavroche résonnait dans la chambre, le moindre mot dit par cette voix avait une allure plaisante; tant que Loute serait là, Mme Darny était sûre de ne pas pleurer!

— Allons, quitte ta parure virginale, enfile ta robe faite pour la poussière, et ne te regarde pas ainsi, en blanc ou en gris, tu seras toujours jolie!

— Loute, tu es ridicule!

— Je sais, c'est le refrain. Depuis que nous sommes amies, il y a très longtemps de cela, tu m'as servi tous les jours des compliments de la sorte, et comme je suis très bonne fille, je ne m'en froisse jamais. Mme Darny, avouez que, malgré votre aveuglement, vous vous êtes quelquefois aperçue que j'étais une amie parfaite.

— Mon aveuglement? répéta Mme Darny surprise.

— Dame, je ne trouve pas d'autre mot. Vos yeux depuis de longues années n'ont jamais su voir une autre personne que votre fille, elle seule avait toutes les qualités et, lorsque nous étions ensemble, il fallait que je m'unisse au concert de louanges que vous chantiez près d'elle.

— Vous êtes folle, balbutia Mme Darny un peu honteuse de comprendre que Loute disait la vérité.

— Folle! Folle! Me voilà classée, cataloguée; mais comme sur terre chacun est un peu fou, cela ne m'attriste pas. Madame Darny, permettez-moi de vous dire, très respectueusement, que je connais votre folie. Colette, quelle sera la tienne? Cela m'inquiète un peu pour ton mari. Tu es le papillon qui quitte la fleur où il est né, tu t'en vas vers l'inconnu. Je suis vraiment poétique, une âme de poète rôde par ici.

Colette daigna sourire.

— Loute, tu es insupportable, tais-toi et passe-moi mon chapeau et mes épingles.

Loute obéit. Imitant une femme de chambre bien stylée, silencieuse elle passa chapeau, épingles; ses mains adroites mirent la voilette, puis, prenant le sac, elle le tendit à la jeune femme.

— Voilà, madame, êtes-vous contente ainsi?

Colette ne répondit pas. Au moment de quitter sa

chambre de jeune fille, elle était un peu émue; elle avait vécu là des années heureuses, jamais le moindre chagrin ne l'avait effleurée. Cette émotion fut courte, Colette allait vers une nouvelle vie qui serait aussi bonne que celle qu'elle quittait.

Elle se tourna vers sa mère et lui sourit affectueusement.

— Maman, voyons, ne sois pas triste, nous ne partons pas pour bien longtemps.

Ce « nous », que Colette disait si naturellement, fit souffrir Mme Darny; ce « nous » annonçait la nouvelle vie de Colette; ce « nous » mettait entre l'enfant et les parents une barrière.

Madame Darny regarda sa fille, et grosses et lourdes des larmes jaillirent de ses yeux. Elle se rapprocha de Colette; tendres, caressantes, ses mains arrangèrent le chapeau, la voilette, la chemisette de la jeune femme. Elle était pourtant impeccable, mais la mère retardait ainsi le départ; dans cette chambre, Colette était encore sa petite fille; dans le salon elle ne serait plus que Mme Ternot, que son mari allait emmener.

Colette ne partageait pas ce chagrin, elle répétait : « Maman ! voyons, maman » et, désespérée, regardait son amie, lui demandant secours.

Blagueuse, tout de même un peu émue, Loute s'écria.

— Allons, madame Jacques Ternot, l'auto en bas gronde, le train chauffe, il faut suivre votre mari, Monseigneur l'a dit et Sa Grandeur doit être écoutée.

Comme réponse aux paroles de Loute, la porte de la chambre s'ouvrit et M. Darny parut...

En homme qui a du chagrin et qui veut brusquer les choses il agit.

Vite, il entraîna sa fille, l'embrassa entre deux portes. Dans la galerie, Jacques attendait en costume de voyage. Après avoir serré énergiquement la main de son gendre, M. Darny ouvrit lui-même la porte du palier et fit signe aux jeunes époux de s'en aller. Colette eut un sourire, sa main envoya un baiser... puis, ce fut fini.

Très pâle, mais parfaitement maître de lui-même, M. Darny rentra dans le salon où quelques personnes de la famille causaient encore et, sans le moindre trouble apparent, il se mêla à la conversation.

Lorsque les derniers invités furent partis, il poussa un soupir de soulagement; après les avoir reconduits.

il retourna dans le salon plein de gerbes blanches qui commençaient déjà à se faner et donna l'ordre d'enlever tous ces bouquets. La galerie, la salle à manger étaient envahies par des domestiques; dans son appartement, il n'était plus chez lui, et ce soir de fête lui parut triste infiniment. Il songea à aller à son cercle pour fuir cette tristesse, mais il pensa à sa femme qui, dans quelque coin, devait pleurer. Il la chercha dans son boudoir, dans sa chambre et, tout à coup, devina qu'elle était chez Colette. Doucement, il ouvrit la porte de cette pièce, vide à présent, et aperçut Mme Darny qui, assise sur une chaise basse, semblait étrangère à tout bruit. Sur le lit s'étalait la robe blanche, par terre, les petits souliers de satin, et sur un fauteuil, le voile de tulle.

M. Darny s'approcha de la pauvre maman et, lui prenant la main, dit avec une grande affection :

— Moi aussi, j'ai du chagrin.

Et Mme Darny répondit :

— Pourvu qu'elle soit heureuse!

Le bonheur de Colette, c'était son unique préoccupation.

Après un silence, Mme Darny demanda :

— A-t-elle eu du chagrin quand elle est partie, pleurerait-elle ?

— Je ne lui en ai pas laissé le temps, avoua M. Darny, et puis je crois qu'elle n'était pas très émue. Elle est si jeune!

— Je me suis mariée à son âge, mais je n'étais pas fille unique, et mes parents ne m'avaient guère gâtée.

— Tandis que nous...

M. Darny n'acheva pas sa phrase.

— Nous, interrompit sa femme, nous l'avons aimée.

— Presque trop.

Mme Darny se redressa et, inquiète, interrogea :

— Que veux-tu dire ?

— Oh! ce sont des idées vagues... qui, après tout, ne sont peut-être pas justes; l'avenir, je l'espère, me prouvera qu'elles étaient fausses.

Mme Darny s'impatienta.

— Mais enfin, explique-toi.

— Voilà. Il y a des jours où je me demande si ce n'est pas très imprudent de gâter une enfant comme nous avons gâté Colette. Toi, comme moi, nous ne lui refusions jamais rien, et nous nous sommes efforcés de lui faire la vie aussi douce que possible. Est-ce que nous avons eu raison, tout est là.

— Je ne te comprends pas.

— Voyons, tu admettras bien que Jacques ne s'inclinera pas, comme nous le faisons, devant tous les caprices de Colette.

— Pourquoi pas ?

— Mais, parce qu'un mari a autre chose à faire.

— Colette est très raisonnable.

— Je le suppose, nous, nous ne lui avons jamais demandé d'être raisonnable.

Mme Darny se fâcha.

— Enfin, que veux-tu dire, qu'as-tu ce soir contre ta fille ? Toi qui l'aimes tant, tu me sembles injuste. Que t'a-t-elle fait, la pauvre petite ?

Cette exclamation fit sourire M. Darny.

— Ne la plaignons pas, je t'assure qu'en ce moment elle ne pense guère à nous.

Mme Darny se leva brusquement et s'écria :

— Jaloux, tu es jaloux, voilà la vérité. Tu aurais voulu que ta fille en nous quittant manifestât son chagrin, tu aurais voulu la voir pleurer, la voir souffrir.

M. Darny réfléchit et tout bas, avoua :

— Peut-être, et je crois qu'à toi aussi les larmes de Colette t'eussent fait plaisir... Il y a des larmes qui consolent mieux que n'importe quelle parole.

Mme Darny ne répondit pas et se rapprocha de son mari.

La chambre s'emplissait d'ombre ; l'un près de l'autre, les deux époux regardaient le lit où ce soir l'enfant ne reposerait pas, le nid était vide, l'oiseau était parti pour toujours.

Toujours ! C'est un mot qui fait peur, un mot sans fin, sans suite, sans espoir.

Ce soir il effrayait Mme Darny, et elle n'osait le prononcer. Ses mains se tendaient vers la robe blanche abandonnée...

La chambre, les meubles, toutes ces choses parlaient de Colette, dans cette pièce, elle était encore présente, et pourtant, elle n'y reviendrait plus jamais.

Tout à ses pensées, M. Darny murmura :

— Nous sommes de pauvres vieux qu'elle oubliera très vite.

Résignée, la mère répondit :

— Qu'importe si elle est heureuse !

Et, malgré lui, M. Darny ajouta :

— Dis-moi que nous avons su l'aimer et que l'amour dont nous l'avons entourée ne lui a pas fait de mal. Dis-moi qu'elle sera une aussi bonne épouse que sa mère.

La chambre devenait sombre ; sur le lit, la robe

faisait une grande tache claire. Mme Darny ne répondit pas, mais ses mains tremblantes se levèrent vers l'image pieuse qui était au-dessus du lit de Colette et, subitement inquiète, elle demanda à Dieu le bonheur de son enfant.

## V

Dans un petit salon contigu à sa chambre, étendue sur une chaise longue, Colette lisait. Revenue depuis quelques jours, un peu fatiguée par le voyage, elle se reposait en attendant son amie Loute.

Elle lisait un mauvais livre, maintenant elle pouvait tout lire et, sans réfléchir, sans demander conseil, elle achetait n'importe quoi. Mais chose bizarre, en général, ces mauvais livres ne l'amusaient pas.

Celui qu'elle feuilletait vraiment l'ennuyait ; aussi elle finit par le poser sur sa chaise longue, et là, les yeux ouverts, elle rêva.

D'abord, elle s'aperçut qu'un calendrier posé sur son secrétaire marquait la date du jour, 3 mai, il y avait juste deux mois qu'elle était mariée. Deux mois ! Jacques n'avait pas pensé à cet anniversaire, elle le gronderait ce soir, bouderait un peu, pour lui faire comprendre que les dates avaient une importance.

Jacques, c'était vraiment un compagnon charmant, toujours de bonne humeur et qui l'aimait follement, elle était certaine de cela. Elle ne s'interrogea pas pour savoir si elle lui rendait son amour. Colette continuait à se laisser aimer.

Leur voyage avait été un voyage délicieux ; partout, en France, comme en Italie, un ciel bleu et du soleil. Jacques prétendait que tout souriait à Colette et Colette le croyait.

Au retour l'hôtel, fini d'installer, avait plu à la jeune femme ; Simone, sa petite belle-fille, n'était pas gênante et ne paraissait qu'aux heures des repas.

A son sujet, Jacques avait eu avec Colette une conversation sérieuse. En se servant de mots tendres, il lui avait demandé de s'occuper de Simone, de surveiller la gouvernante qu'il ne croyait pas irréprochable.

— En aimant ma fille, Colette, c'est moi que vous aimerez et je n'oublierai jamais ce que vous ferez pour mon enfant.

Colette n'avait pas compris quelle prière il y avait

dans cette voix d'homme, et elle avait répondu qu'elle trouvait la gouvernante parfaite.

Jacques avait insisté.

Agacée, Colette s'était dite jalouse, et Jacques n'avait plus osé parler de la fillette.

Simone continuait à adorer sa maman, mais cette adoration était craintive; elle s'efforçait d'être plus sage qu'elle ne l'avait jamais été. Pas de cris, pas de rires, elle jouait silencieusement et ne voulait même plus que ses petites amies vinssent; on ne pouvait les empêcher d'être bruyantes et sûrement sa maman n'aimerait pas cela.

Colette s'apercevait bien que Simone était une enfant « modèle » et elle s'en réjouissait.

En dehors du baiser qu'elle lui donnait matin et soir, elle n'avait pour la fillette aucun geste de tendresse : oubli, indifférence. Toujours très aimée, très choyée, Colette ne devinait pas qu'il y a des toutes petites qui, pendant des jours et des jours, désirent une caresse, et Simone pensait au baiser de Colette bien longtemps d'avance. Si, trop pressée ou distraite, la jeune femme ne le lui donnait pas, le soir, lorsqu'elle était couchée, Simone pleurait.

Depuis leur retour, les jeunes époux n'étaient guère restés chez eux : un diner de famille par semaine et les autres soirs théâtre généralement, Jacques y retrouvait des amis et, après les présentations faites, ils allaient tous ensemble souper dans quelque restaurant très en vue.

Ce soir, le ménage Ternot et de vieux mariés d'un an, cousins de Jacques, devaient se retrouver aux Variétés, et dès le théâtre fini tous les quatre s'étaient promis d'aller dans un cabaret de Montmartre voir danser. Colette se réjouissait de cette soirée et, pour être belle, prolongeait son repos.

Sur sa chaise longue, dans ce petit salon très joliment meublé, qu'une gerbe de roses égayait, Colette trouvait qu'il était doux de vivre, et elle pensait à tous les plaisirs qui l'attendaient. Elle avait eu raison d'épouser Jacques Ternot, Loute ne se trompait pas en lui disant que c'était pour elle le bonheur. Jeune fille, elle s'effrayait de ce titre de veuf, qu'il avait donc peu d'importance! Le point noir, comme elle disait autrefois, c'était Simone, mais que ce point noir était petit; et vraiment pourrait-il jamais l'ennuyer?

Trois heures! Loute tardait, mais Colette n'était pas pressée de la voir arriver; elle était bien « chez elle » et trouvait très agréable d'y rêver.

Chez elle, ces mots la faisaient sourire, elle n'avait pas encore l'habitude de les dire.

Elle quitta la chaise longue et alla se regarder dans une glace. Elle ne voulait pas être indulgente pour elle-même, elle voulait se trouver mauvaise mine ou moins jolie que de coutume, elle ne put y parvenir et constata avec plaisir que cette robe d'intérieur de soie paille lui allait à ravir.

Tout à l'heure Jacques avait eu raison lorsqu'il lui avait dit : « Ma chérie, je crois que tu deviens tous les jours plus jolie, est-ce l'amour qui fait ce miracle ? »

Le timbre annonçant une visite retentit.

Colette s'allongea de nouveau sur sa chaise longue, prit une pose gracieuse, puis attrapa le mauvais livre, qui affirmait ses droits. Il était temps ; sans se faire annoncer, Loute grimpa l'escalier et pénétrait en coup de vent dans le salon de son amie.

— Bonjour, madame, je suis en retard... ne dis rien... Que tu es belle ! Mais tiens donc ton livre à l'endroit, je pense que tu ne dois pas pouvoir lire ainsi.

Colette rougit et, furieuse, jeta l'ennuyeux roman sur la chaise longue ; les deux amies échangèrent un baiser, puis Loute prit un fauteuil.

— Ouf, tu ne devineras jamais qui je quitte.

— Un amoureux.

— Non, ma chère, ils sont en grève !

— Une amie... mon mari...

— Non.

— Je ne sais pas.

— Ta mère, ma chère, Mme Darny en personne.

Colette se redressa brusquement.

— Tu ne lui as pas dit que tu venais ici, ni que nous sortions ensemble.

— Mais non, j'ai bafouillé... elle n'a rien compris.

Colette respira soulagée et, vite, expliqua :

— Tu comprends, j'aime beaucoup maman, je suis très contente de la voir, mais elle voudrait sortir avec moi tous les jours ; alors, comme me l'a dit une cousine de Jacques, c'est une très mauvaise habitude, on ne sait plus comment s'en débarrasser.

Se débarrasser de sa mère ou de l'habitude, Loute ne comprit pas, mais elle trouva inutile d'insister.

— Voyons, habille-toi vite, il est temps de partir.

Les deux amies allèrent dans la chambre de Colette, dix minutes après la jeune femme était prête.

Au moment où elles descendaient l'escalier, la gouvernante de Simone parut.

La présence de Miss à cette heure étonna Colette, elle l'interrogea :

— Vous n'êtes donc pas sortie avec Mademoiselle?

Miss expliqua que la petite fille était enrhumée et avait très mal à la tête.

— Eh bien, laissez-la à la maison, j'irai la voir dès que je rentrerai.

Cela dit, Colette prit le bras de son amie et, sans plus penser à Simone, monta dans l'auto qui les emmena très vite à une exposition de peinture. Là, elles ne firent qu'entrer et sortir, juste le temps de regarder quelques tableaux de maîtres indiscutables; puis elles s'en allèrent goûter chez un pâtissier où elles étaient certaines de rencontrer des amies...

Quand elles entrèrent, les salons qui tiennent à la boutique étaient pleins; lentement, en dévisageant tous ceux qui étaient là, Loute en fit le tour.

Dans un coin elle découvrit une table et deux amies : Jeanne et Marie de Lionard. Heureuses de se retrouver, elles s'installèrent et Colette, la personne intéressante, tout en dévorant des gâteaux, raconta son voyage, et la vie très agréable qu'elle menait depuis son retour à Paris. Du mari elle parla peu, mais avec complaisance s'étendit sur les pièces de théâtre qu'elle voyait et qui n'étaient pas pour les jeunes filles. Elle dit aussi ce qu'elle allait faire ce soir et ses amies lui firent promettre de leur raconter en détail tout ce qu'elle verrait; les danses, surtout, les danses inquiétaient les sœurs de Lionard. Un ami de leur frère prétendait qu'à Montmartre, et tant d'autres endroits semblables, les danseuses de profession dansaient plus convenablement que certaines jeunes filles du monde. L'opinion d'un homme ne compte pas, mais tout de même elles seraient heureuses de pouvoir donner un démenti formel à ce monsieur qui osait faire pareille comparaison.

Colette allait bien regarder tous les pas, et dès demain elle téléphonerait ses impressions.

Elles bavardèrent longtemps, les salons peu à peu se vidèrent et il était tard lorsque les quatre amies sortirent de chez le pâtissier. Il faisait beau, devant elles s'étendaient la place de la Concorde, les Champs-Élysées, et dans le lointain l'Arc de triomphe se détachait sombre sur un ciel que le soleil couchant empourprait.

— J'ai envie de marcher, dit Colette.

— Marchons, répondit Loute.

Jeanne et Marie de Lionard les quittèrent, elles

habitaient boulevard Saint-Germain et étaient attendues.

D'un pas alerte, les deux amies s'en allèrent. Dans les Champs-Élysées, malgré les voitures, le monde, le bruit, le printemps continuait son œuvre : il avait transformé les marronniers, en avait fait de gros bouquets blancs. Au milieu des massifs, les tulipes se dressaient éclatantes et les plus petits arbustes portaient des fleurs. Sur les pelouses, dans les allées s'attardaient les moineaux, becquetant, jasant, insupportables et adorables. Colette et Loute, sans se le dire, ralentirent leur marche ; elles se faisaient, regardant les arbres, les fleurs, les moineaux ; le printemps était là, elles se redressaient vibrantes, prêtes à comprendre tout ce qu'il murmurait. Colette pensa à Jacques si amoureux, elle y pensa plus tendrement que d'habitude et souhaita l'entendre dire de cette voix chaude qui était la sienne : « Ma chérie, je vous aime... je t'adore... »

Triste, Loute songeait que le fiancé tardait à venir et pourtant il eût été bon de se promener ce soir, près de quelqu'un qui n'aurait rien blagué. En remontant les Champs-Élysées, elle se découvrait une âme de grisette ; tout comme les autres, elle portait en elle le désir merveilleux d'aimer et d'être aimée.

Au rond-point, Loute, énervée, railla ; elle avait besoin de rire ou de pleurer et le rire est toujours très près des larmes.

— Ma chérie, fit-elle, je ne sais à qui tu rêves, mais je crois que tu oublies complètement l'heure. Colette tressaillit.

— C'est vrai, il doit être tard, et il faut que je m'habille.

Le charme était rompu, le printemps ne les troublait plus.

Elles remontèrent dans l'auto. Colette déposa Loute chez elle, et, quelques minutes après, la jeune femme descendait devant l'hôtel.

Elle grimpa rapidement l'escalier, craignant de ne pouvoir consacrer à sa toilette assez de temps.

La femme de chambre, le coiffeur, l'attendaient ; elle se fit déshabiller par l'une et onduler par l'autre.

Elle mettait sa robe lorsque son mari entra.

Le coup d'œil discret, mais admiratif de Jacques lui fit comprendre que sa tunique verte, très collante, lui allait bien ; contente, elle sourit.

— Je craignais d'être en retard, fit-elle, j'ai été me promener avec Loute, Dieu qu'il faisait bon !

— Oui, une jolie journée de printemps, j'espère que Simone en aura bien profité.

Simone! Colette l'avait oubliée. L'exposition, le thé, les amies, la promenade. Allez donc se souvenir après tout cela qu'une petite fille a mal à la tête.

— Simone est enrhumée, fit-elle, Miss n'a pas voulu la sortir.

Jacques se tourna brusquement vers sa femme.

— Ce n'est pas grave? demanda-t-il.

— Non, certainement, ce matin elle paraissait très bien.

La physionomie de Jacques changea et, si Colette n'eût pas été très occupée à regarder l'effet d'une rose blanche sur sa robe verte, elle eût remarqué que le visage de son mari était différent. Les sourcils froncés, le regard sévère, Jacques observait sa jolie femme.

— Vous ne l'avez pas vue ce soir? demanda-t-il d'une voix presque dure.

— Non, fit Colette en attachant sa rose, pas encore. Je suis rentrée pour m'habiller.

Jacques n'interrogea plus, mais il quitta le cabinet de toilette, et referma la porte un peu bruyamment.

Colette continua à se regarder dans la glace, rectifiant avec la femme de chambre un pli qui ne faisait pas bien et admirant comme cette robe mettait en valeur son collier. Elle était prête et très satisfaite de sa toilette lorsque son mari entra.

D'un air qui était plein de reproches, il dit :

— Je ne trouve pas Simone bien, j'ai dit à Miss de téléphoner au docteur.

— C'est toujours plus prudent, fit Colette, puis elle ajouta avec un sourire : pourtant il me semble que Miss pourrait soigner un rhume.

— Je n'y connais rien, reprit Jacques, Simone a mal à la tête, Miss prétend qu'elle a de la fièvre, j'aime mieux avoir un avis.

— Vous avez peut-être raison, dit Colette conciliante, mais vous ferez bien de vous habiller, nous allons être en retard.

Jacques regarda sa femme si jolie dans sa robe verte! De cette soirée Colette se promettait grand plaisir, ses yeux brillaient, elle semblait impatiente de partir.

— Mais, fit-il en hésitant un peu, je voudrais voir le docteur.

D'un ton qui voulait clore toute discussion, Colette répondit :

— Vous n'y pensez pas, les Gérard nous attendent à huit heures chez Pommier.

Craignant de contrarier la jeune femme, Jacques dit timidement :

— On pourrait peut-être leur téléphoner, et nous irons les rejoindre après le diner.

Cette fois Colette se fâcha. Les sourcils froncés, elle reprit :

— Mais où voulez-vous diner, pas ici, je pense, rien n'est prêt; et puis vraiment, pour un rhume, ce serait ridicule. Et, tout bas, ayant presque honte de ce qu'elle allait dire, elle ajouta : Si chaque fois que votre fille est enrhumée, il faut rester à la maison, ce sera bien amusant !

Jacques était très amoureux, Jacques aimait, il ne répondit pas et alla s'habiller.

Une demi-heure après cette discussion, la première, le jeune ménage Ternot avait retrouvé les Gérard et tous les quatre dinaient gaiement dans une salle fleurie. Cuisine excellente, vins de premier choix, la petite Simone fut momentanément oubliée.

La pièce des Variétés était un peu leste, mais très amusante, Colette rit beaucoup. Elle remarqua bien que son mari semblait soucieux et ne partageait pas la gaieté générale, mais habituée à s'occuper avant tout de son plaisir, elle ne s'en inquiéta pas.

Pendant un entr'acte, Jacques Ternot fut assez longtemps absent.

Quand il revint, ses amis voulurent le taquiner.

Il les arrêta par ces mots :

— Je viens de téléphoner chez moi, le docteur n'a pas trouvé ma fille bien; — et, se tournant vers sa femme, il ajouta avec un peu de rancune : — c'est plus qu'un simple rhume, Simone a beaucoup de fièvre. Le docteur reviendra demain matin.

Colette ne répondit pas, mais le troisième acte, le meilleur de la pièce, lui parut moins drôle que les autres et, foncièrement injuste, elle en voulut à cette petite qui gâtait son plaisir. Si sa belle-fille était tout le temps malade, ce serait bien amusant. Ah ! le point noir grossissait terriblement. Et les yeux clairs ne brillèrent plus et le joli sourire disparut.

Colette bouda pour bien faire comprendre à son mari qu'elle ne voulait pas qu'on lui troublât son plaisir avec un rhume de petite fille.

A la sortie, elle se laissa mettre son paletot par Jacques, puis, sans même le remercier, suivit Gérard.

Dehors, l'air vif et surtout le souper en perspective lui changèrent les idées; devant l'auto, regardant le ciel plein d'étoiles, elle dit :

— Qu'il fait bon ce soir, ne trouvez-vous pas, Jacques, Montmartre va nous paraître merveilleux.

La main sur la poignée de la voiture, sèchement, Jacques répondit :

— Nous n'irons pas ce soir, — et se tournant vers ses cousins, il ajouta : — Vous nous excuserez, mes amis, mais je suis pressé de rentrer. Miss m'a paru inquiète, je voudrais voir moi-même Simone.

Rentrer! Colette n'en revenait pas... Alors ils ne souperaient pas à Montmartre, demain elle ne pourrait téléphoner à ses amies les danses extraordinaires qu'elle y avait vu danser. Et tout cela à cause d'une petite fille qui n'avait rien du tout...

Ne voulant pas montrer sa déception, elle dit rapidement bonsoir aux Gérard et, furieuse, monta dans la voiture. Elle se blottit dans son coin, bien résolue à ne pas dire un mot à son mari.

La décision prise, la chose faite, Jacques, comme tous les amoureux, était un peu inquiet; il craignait que Colette fût très déçue. C'était encore une enfant qui se promettait grand plaisir de ce souper à Montmartre.

Elle n'avait que dix-neuf ans! il fallait être indulgent.

— Cette pièce vous a-t-elle amusée, Colette? demanda-t-il.

— Oui.

— Bons acteurs, jolies femmes, cette troupe est la meilleure de Paris.

Colette se tut, affectant de s'intéresser au spectacle de la rue.

— Ne trouvez-vous pas? reprit Jacques.

— Oui.

Ces deux laconiques réponses firent comprendre au mari que décidément sa femme était fâchée. Cette bouderie d'enfant l'amusa. Il se rapprocha de Colette, qui dans son coin se faisait toute petite.

— Voyons, dit-il d'une voix tendre, qu'avez-vous?

— Mais, je n'ai rien, répondit-elle, seulement je trouve que nous n'avons pas été polis avec les Gérard... Depuis huit jours cette soirée était organisée, et au dernier moment nous les lâchons. Ce n'est pas gentil.

— Les Gérard ont fort bien compris la chose, ne vous inquiétez pas, nous irons avec eux un autre soir.

— Oh, fit Colette méchamment, il y aura encore un empêchement.

Jacques n'insista pas et les deux époux ne se parlèrent plus.

Arrivés chez eux, Colette alla dans sa chambre, Jacques monta voir Simone. Miss l'attendait. La petite fille dormait, mais elle avait une forte fièvre, le médecin craignant une maladie éruptive ne se prononcerait que demain. Jacques regarda quelque temps sa fille ; ce visage rouge, ce souffle court l'inquiétaient. Au bout d'une demi-heure, voyant que Colette ne montait pas, il s'en alla, non sans avoir recommandé à Miss de bien surveiller la malade.

Au premier étage il s'aperçut que tout était éteint, dans le cabinet de toilette, dans la chambre de Colette aucun bruit... Sans monter voir Simone, sans dire bonsoir à son mari, la jeune femme s'était couchée : décidément la brouille était sérieuse.

Tout triste, péniblement impressionné, Jacques alla dans sa chambre et lut toute la nuit. Inquiet de Simone, il ne pouvait dormir et puis l'avenir lui faisait peur, Colette semblait ne pas s'attacher à sa fille, elle paraissait ne pas aimer son enfant.

## VI

Colette s'était réveillée de fort bonne humeur, de sa déception de la veille il n'était plus question. Il faisait un temps merveilleux, le soleil entrait à flots dans sa chambre, de son lit elle apercevait le bois vert et le ciel bleu.

Que ferait-elle aujourd'hui ? Le matin une petite visite à ses parents, puis cet après-midi goûter au Pré-Catelan. Loute était libre, tout à l'heure elle téléphonerait aux de Lionard pour leur demander de venir ; la journée serait très agréable.

La femme de chambre apporta le courrier : lettres de fournisseurs, journaux ; Colette ne les regarda pas, elle jeta le tout sur son lit et se leva.

Un coup d'œil à sa glace pour regarder que, décoiffée, elle était charmante, s'envelopper d'un peignoir de laine blanche fut l'affaire d'un instant ; puis, riieuse, toute prête à pardonner à ce méchant mari qui n'avait pas voulu la conduire à Montmartre, elle alla dans son boudoir où tous les matins on servait le premier déjeuner du jeune ménage.

Le déjeuner était là, mais Jacques absent. Pas encore prêt, quel paresseux !

Colette sonna ; au valet de chambre qui accourut elle donna l'ordre de prévenir Monsieur que Madame attendait.

Le domestique répondit que Monsieur était chez Mademoiselle.

La bonne humeur de Colette disparut, la petite fille était malade, il fallait aller la voir. Vite, pour s'en débarrasser, elle monta.

Lorsque Colette entra, Jacques, assis près du lit, causait avec Simone qui, très rouge, un peu haletante, lui disait de sa petite voix douce :

— Ma tête me fait moins mal... ça tape encore un peu... demain je serai guérie.

Tout à coup la fillette aperçut Colette, alors sa figure se transforma, elle tendit vers elle ses petites mains et s'écria, joyeuse :

— Bonjour, ma maman, — puis elle ajouta : — Je ne suis pas malade, ça va très bien maintenant.

Simone tendait ses mains, mais elle tendait aussi son visage, désirant un baiser... Colette ne le comprit pas, elle regarda la petite fille avec attention et, au lieu de s'approcher du lit, elle recula. Cette face rouge et enflée l'effrayait. Miss était là, tout bas, d'une voix tremblante, elle l'interrogea :

— Mais qu'à donc Simone sur la figure ?

— Ce doit être la rougeole, madame, hier soir, le médecin la craignait.

La rougeole ! Colette recula encore !

Toute petite, Mme Darny avait habitué sa fille à avoir peur des enfants malades. Dès qu'une de ses amies étaient enrhumée, toussait le moins du monde, Colette avait ordre de la fuir, jamais Mme Darny n'allait prendre des nouvelles dans une maison où il y avait une maladie contagieuse, tant elle craignait de contaminer sa fille ; aujourd'hui Colette avait peur.

Tout près de la porte elle dit à son mari :

— Le déjeuner est servi, venez-vous, Jacques.

Simone regarda sa belle-mère, ne comprenant pas, mais elle devina que Colette désirait emmener son père. Bonne, voulant avant tout faire plaisir à sa maman, elle dit gentiment :

— Va déjeuner, papa, et se tournant vers Colette, suppliante, elle ajouta : Vous reviendrez tous les deux. C'est promis.

Puis retombant sur ses oreillers, elle ferma les yeux en murmurant :

— J'ai bien mal à la tête...

Jacques crut qu'elle voulait dormir, et suivit Colette.

En descendant l'escalier, ils ne se parlèrent pas, mais dès qu'ils furent dans le boudoir, Jacques dit :

— C'est la rougeole !

— Evidemment, répondit Colette.

De chaque côté de la petite table où était préparé leur déjeuner ils s'assirent, les toasts froids furent jugés par la jeune femme détestables, et le thé, beaucoup trop fort, ne lui plut pas davantage. Jacques, préoccupé, mangea les toasts froids, but le thé noir, sans dire un mot.

Colette s'impatienta.

— Vous n'êtes pas bavard, ce matin.

C'était presque un reproche, Jacques s'excusa.

— C'est vrai, ma chérie, mais je suis préoccupé. J'attends le médecin avec impatience.

Colette regarda son mari, puis dit d'un ton dégagé :

— Si c'est vraiment la rougeole, qu'allons-nous faire ?

Jacques se tourna vers elle, ne comprenant pas.

— Ce que nous allons faire ? répéta-t-il, interrogeant à son tour.

— Oui, expliqua-t-elle, qui va soigner Simone ?... La rougeole, c'est une maladie... contagieuse... Miss voudra-t-elle s'exposer ?

Jacques n'eut pas le temps de répondre, le domestique venait l'avertir que le médecin était là.

Dès que son mari fut parti, Colette se précipita au téléphone. Avec une hâte fébrile, elle décrocha le récepteur et demanda un numéro. La communication ne se fit pas attendre.

— Qu'est-ce qui est au téléphone ?

— Germaine... Prévenez Madame que je veux lui parler de suite. Oui, Madame Ternot...

Elle attendit quelques secondes, puis reprit :

— C'est toi, maman... oui... pour le moment je n'ai pas le temps de t'écouter... Viens vite, j'ai besoin de toi... Une tuile... Ne t'affole pas, Simone a la rougeole... Tu as raison, c'est plus que contraignant... Alors tu viens de suite.

Colette raccrocha le récepteur et, calme, alla commencer sa toilette, son ennui allait prendre fin puisque sa mère arrivait. Elle ne savait pas ce que Mme Darny ferait, mais elle était certaine qu'elle arrangerait tout pour le mieux.

La jeune femme se dépêcha et elle était prête lors-

que le domestique vint la prévenir que le médecin quittait la chambre de Mademoiselle.

Colette le retrouva dans le bureau de son mari. Jacques lui présenta le docteur qui tout de suite lui donna des explications. Il ne croyait pas à la rougeole, une mauvaise roséole, mais comme l'enfant avait une très forte fièvre, il reviendrait ce soir, maintenant il fallait laisser la petite malade tranquille, une potion, un peu de tisane, et c'était tout.

Ordonnance écrite, il s'en alla, et ses dernières paroles furent très rassurantes. Malgré son apparence frêle, Simone avait un bon tempérament, il ne fallait pas s'inquiéter, c'était une indisposition, une simple indisposition.

Lorsque les deux époux furent seuls, Colette affecta d'être très gaie, elle ne voulait pas parler de la malade, sa mère s'en chargerait.

Ce qu'elle désirait, elle n'en savait rien, mais elle se rendait compte qu'ayant peur, elle ne voulait plus pénétrer dans la chambre de Simone. Avouer ce sentiment à son mari, ce n'était pas chose facile, Mme Darny ferait comprendre à son gendre, mieux que n'importe qui, quelles précautions sa fille devait prendre.

— Jacques, maintenant que vous voilà rassuré, pensez un peu à votre femme : depuis hier, monsieur, vous l'avez bien négligée.

Le mari fut sensible à ce reproche.

— Petite Colette, il ne faut pas m'en vouloir.

— Bien entendu, à la condition que vous réparerez.

— Comment le puis-je ?

— Il est onze heures, n'allez pas à votre bureau, et consacrez-moi la fin de votre matinée.

— Avec plaisir. Voulez-vous sortir ?

Sortir ! Colette ne le désirait pas ; elle se décida à dire une partie de la vérité.

— Non, fit-elle, j'ai téléphoné à maman que Simone était souffrante, elle m'a annoncé qu'elle viendrait ce matin prendre des nouvelles. Ce serait peu gentil de ne pas être là.

— En effet, eh bien ! attendons votre mère. Je veux, vous le savez, être un gendre modèle, je veux qu'elle finisse par m'aimer.

— Mais elle vous aime.

— Non, je viens de lui prendre sa fille, elle ne m'a pas encore pardonné. Plus tard, nous serons mieux ensemble, vous verrez. Et puis, ajouta Jacques tendrement, je m'entendrai toujours très bien

avec votre mère, je désire, ma chérie, vous éviter la plus petite peine. Je voudrais vous rendre très heureuse.

Colette avait entendu sonner, elle entendait monter. La porte s'ouvrit et la jeune femme se précipita vers sa mère.

— Maman... bonjour... que tu es gentille d'être venue si vite; il me semble qu'il y a très longtemps que je ne t'ai vue.

Tout en embrassant sa fille, Mme Darny répondit :

— C'est vrai, mais je n'ose venir te voir... je crains de vous ennuyer. Une maman est toujours de trop chez un jeune ménage.

Jacques tendit la main et protesta gaiement.

— Ne dites pas cela, nous causions de vous à l'instant.

Mme Darny s'assit sur le fauteuil que lui avançait son gendre, et, tout de suite, parla de la question qui l'intéressait.

— Eh bien, dit-elle, vous avez un ennui, Simone a la rougeole ?

— Roséole plutôt, répondit Jacques, le médecin n'est pas encore très fixé.

— Roséole, rougeole, reprit vivement Mme Darny, permettez à une maman de vous dire que ces maladies sont bien pareilles. Dans les deux cas c'est une fièvre éruptive et contagieuse.

— En effet, fit Jacques en riant, nous voilà en quarantaine.

— Vous riez, s'écria Mme Darny un peu vexée, mais je vous avoue que je ne trouve pas la chose drôle, et même j'ajoute que je suis un peu inquiète.

— C'est inutile, si vous aviez entendu le médecin vous seriez tout à fait rassurée, n'est-ce pas, Colette ?

La jeune femme, qui devinait de quelle inquiétude parlait sa mère, trouva plus simple de ne pas répondre. Jacques et Mme Darny ne se comprenaient pas.

— Il nous a dit, continuait Jacques, que ce n'était qu'une indisposition, Simone est très solide.

— J'en suis bien heureuse pour elle, fit Mme Darny. En effet une rougeole chez les enfants est une maladie rarement grave, seulement elle devient mauvaise, presque dangereuse, lorsque des personnes, d'un âge différent, en sont atteintes.

— Oh ! reprit Jacques avec insouciance, on n'attrape jamais rien d'un être plus jeune que soi ; je vous assure que cela ne nous tourmente pas.

Nous ! Il croyait que Colette partageait ses idées ;

et il eût été heureux de le lui entendre dire. Mais la jeune femme se taisait ; son visage ne la trahissait pas, elle semblait très loin de ce débat.

— Avez-vous pensé, s'écria Mme Darny, que Colette pouvait attraper cette maladie ! Elle l'a eue fort bénigne autrefois, et comme elle est en ce moment un peu fatiguée par son voyage, je la crois plus susceptible qu'aucune autre.

Jacques regarda sa belle-mère et Colette, non vraiment il n'avait pas songé que sa femme pût être contaminée. Il fallait éviter cela.

— En effet, vous avez raison. Colette fera mieux de ne plus monter chez Simone, Miss la soignera et je vais dire au médecin de nous envoyer une garde.

Mme Darny reprit, avec embarras :

— C'est une solution... mais vous savez, je ne sais si elle est parfaite... Une maison où il y a une rougeole est considérée comme infectée. Les microbes y sont partout et je crains bien que la précaution de ne pas monter chez Simone ne suffise pas. Colette peut attraper cette maladie. Je vous avoue que je suis très tourmentée.

Ennuyé, Jacques ne savait que dire, il trouvait que sa belle-mère exagérait à plaisir la situation, mais il n'osait pas le lui faire remarquer ; et puis le silence de Colette l'agaçait, elle semblait penser comme sa mère, lui donner raison.

— Que voulez-vous faire ? reprit-il, énervé, dans toutes les maisons où il y a des enfants, ces choses-là se produisent.

— Naturellement, répondit Mme Darny vexée de voir que son gendre ne la comprenait guère, mais... ne pourriez-vous pas pendant le temps de la maladie vous absenter quelques jours. Fontainebleau est charmant à cette époque et ce petit voyage vous ferait grand bien à tous les deux.

Jacques se leva et, indigné, s'écria :

— M'en aller, quitter ma fille lorsqu'elle est malade, vous n'y pensez pas. Plus doucement, il ajouta : — Si Colette a peur, si vraiment vous craignez pour elle, elle peut aller passer quelques jours chez vous, je ne m'y oppose nullement. Que voulez-vous faire, Colette ?

Cette fois la jeune femme était obligée de répondre, son mari l'interrogeait.

— Je ferai ce que vous voudrez, Jacques ; si vraiment vous avez peur pour moi, si vous trouvez plus prudent de nous séparer pour quelques jours, je me résignerai.

Malgré sa jeunesse et son inexpérience, Colette comprenait qu'il fallait persuader son mari que c'était lui qui désirait ce départ.

Jacques ne répondit pas; laisser partir Colette c'était la joie, l'amour qui s'en allaient de son foyer, la suivre lui semblait impossible; la petite malade le réclamait... Non, il n'avait pas le droit d'exposer sa femme, il ne pouvait lui dire de rester dans cette maison qu'on prétendait contaminée. Colette devait partir, et il se trouvait ridicule d'en éprouver une si grande tristesse; quelques jours sont bien vite passés. Pourquoi lui semblait-il qu'une main méchante venait de toucher à son bonheur, pourquoi hésitait-il à prononcer les mots qui autoriseraient sa femme à partir? C'est qu'il espérait toujours qu'elle allait se révolter contre la décision qu'on lui demanderait de prendre. L'air raisonnable de la jeune femme, son attente résignée ne laissaient aucun espoir, alors Jacques finit par dire à sa belle-mère :

— Vous avez raison, il faut mieux que Colette s'en aille pour quelques jours.

Le soir, Colette et Jacques dinaient chez M. et Mme Darny.

La jeune femme était très gaie, cela l'amusait de reprendre pour quelques jours sa chambre de jeune fille; c'était drôle d'être Madame et d'habiter chez ses parents.

Au début du repas, Jacques semblait soucieux, de mauvaise humeur, mais l'atmosphère cordiale, l'amabilité de ses beaux-parents, les rires de Colette eurent raison de ses pensées grises, et lorsqu'il quitta la table il était aussi joyeux que les autres. Dans le salon, Colette s'assit tout près de lui, et coquette, jolie à faire perdre la tête, elle taquina son mari.

— Voyons, mon ami, faites-moi la cour; je suis une jeune fille à marier. Dites-moi des choses gentilles et convenables, des choses que papa et maman puissent entendre sans rougir.

Jacques murmura très bas :

— Je vous aime.

— Ce n'est pas cela, monsieur, que vous devez dire, il faut me parler de ma personne, de mes charmes, ne soyez pas un amoureux transi, trouvez les paroles qui rendent folles les petites jeunes filles.

— Je t'adore.

— C'est toujours le même refrain, la même ritour-

nelle, n'en connaissez-vous pas une autre, celle-là me plaît mais je suis coquette, changeante, frivole, il faut m'amuser, sans cela...

— Sans cela ? répéta Jacques gravement, cherchant le regard de Colette.

— Sans cela, s'écria la jeune femme en quittant son siège, ma mère ne vous accordera pas sa main.

Elle courut vers Mme Darny et, rieuse, continua la plaisanterie.

— N'est-ce pas, maman, que tu me conseilles de refuser cet amoureux qui n'a pas su me plaire. Les amoureux, voyez-vous, monsieur, je n'en manque pas ; aujourd'hui, j'en ai rencontré trois... Le premier, un danseur de l'an passé. Nous nous promenions au Bois avec Loute lorsqu'il a paru. Avec des mots discrets qui voulaient dire beaucoup de choses, il m'a demandé la permission de venir me voir. Jacques, ne soyez pas jaloux, j'ai refusé. Le second, un gamin de quinze ans, m'a lancé une balle dans les jambes, et il a rougi lorsque je la lui ai rendue. Loute a prétendu qu'il nous avait suivies une partie de la journée. Le troisième enfin est le plus charmant, il n'est pas aussi jeune que vous, mais il a une allure d'homme sage qui me plaît. Cet amoureux-là, voyez-vous, n'a jamais su me contrarier et comme ce soir il est tout heureux de m'avoir chez lui, il a empli ma chambre d'autrefois de fleurs délicieuses. Cet amoureux-là, c'est mon papa.

En disant cela elle embrassa affectueusement M. Darny.

La soirée s'acheva gaiement, deux amis de M. Darny vinrent faire un bridge auquel Jacques prit part, il était tard lorsqu'il songea à retourner chez lui. Dans l'antichambre, seule Colette l'accompagna, et là, avec tendresse, satisfaite d'être loin de la maison contaminée, elle lui dit bonsoir et lui recommanda de venir bien vite le lendemain lui donner des nouvelles de Simone. Elle pensait beaucoup à la petite, elle était désolée de n'avoir pu la soigner ; maintenant qu'elle était loin de la malade, elle pouvait bien faire ce mensonge.

Ce mensonge rendit Jacques heureux, il aimait Colette et voulait lui trouver toutes les qualités.

— Je viendrai demain, de très bonne heure, ma chérie, dormez bien, pensez un peu à votre mari qui vous adore.

Un baiser, une étreinte passionnée qui fit rire Colette, ces dix-neuf ans ne comprenaient pas encore l'amour, et la porte se referma.

Dans la galerie elle était seule, une ampoule électrique éclairait à peine la grande pièce sombre; un peu triste, le départ de Jacques l'avait impressionnée, la jeune femme alla vers sa chambre. C'était ridicule d'être triste, mais il lui semblait que quelque chose venait de finir et que jamais plus Jacques ne serait aussi aimant, aussi bon. Le remords l'effleura, elle regretta d'avoir quitté sa maison, la fille de son mari; c'était peut-être son devoir de la soigner.

Lentement, comme à regret, elle pénétra dans sa chambre et, surprise, y trouva Mme Darny. Et les mots tendres, les baisers, les compliments ridicules firent envoler bien vite les pensées sages; elle redevint l'enfant gâtée et futile que cette mère trop aimante avait élevée.

Jacques était parti avec un cœur plein de bonheur. Ce soir Colette avait été plus tendre que d'habitude, et il s'était bien rendu compte, au moment du départ, de l'émotion de la jeune femme.

Leur première séparation! C'était un peu triste, mais demain ce serait bon de se retrouver. Colette lui avait demandé avec insistance de venir de grand matin, il viendrait, certainement.

Ce fut avec ces pensées-là qu'il rentra chez lui; il ne se dépêcha pas, la nuit était merveilleuse, les rues désertes, le ciel plein d'étoiles, un temps délicieux pour se promener à deux.

À l'hôtel, personne ne l'attendait, tout était éteint; seul, l'escalier restait allumé. Il allait monter chez Simone, écouter à la porte, puis il se coucherait afin que demain vint bien vite!

Il grimpa les marches deux par deux, il était jeune, heureux, il avait presque une chanson sur les lèvres.

Sur le palier il s'arrêta brusquement, Simone pleurait, criait. Inquiet, Jacques ouvrit la porte.

Maintenue par la garde et Miss, Simone était dans un bain et se plaignait.

Avec autorité la garde expliqua à M. Darny que, voyant la fièvre monter, le médecin avait ordonné un bain au milieu de la nuit. La petite fille délirait, il il ne fallait pas faire attention à ses cris.

Ne pas faire attention à ses cris! Pour une garde qui voit souffrir tous les jours c'est chose facile, mais demander à un papa de ne pas avoir le cœur déchiré par les cris de son enfant, c'est impossible. Jacques s'assit au pied du lit et, désolé, regarda la fillette.

Le corps de Simone était couvert de plaques, son petit visage n'avait plus ni forme, ni contours; les paupières, les lèvres étaient enflées et de ses pauvres yeux déformés coulaient de grosses larmes. La petite fille ne criait plus, mais elle pleurait. Jacques aurait voulu pouvoir consoler ce chagrin, arrêter ses larmes, mais il ne savait que faire.

Dans son lit Simone se calma, elle sembla s'assoupir; la garde s'approcha, tâta le pouls.

— La fièvre ne baisse pas, fit-elle, la nuit sera mauvaise.

Elle dit à Miss d'aller se coucher et s'installa dans un fauteuil.

Simone ne bougeait presque pas, mais son souffle était court et haletant; elle murmurait des mots qu'on ne comprenait pas. Tout à coup, elle ouvrit ses paupières gonflées et au pied de son lit elle aperçut Jacques. Elle le reconnut, essaya de sourire, mais ne le put pas.

— Papa! fit-elle doucement, puis elle chercha à se lever et poussa un grand cri. Maman, ma maman!

Cet appel resta sans réponse; alors les petits yeux se refermèrent et de nouveau les larmes jaillirent. Simone pleura en murmurant: « Maman, ma maman! »

Cette plainte était si douloureuse que la garde qui ne savait rien, elle venait d'arriver et Miss n'avait pas eu le temps de la mettre au courant, dit à Jacques:

— Je crois qu'on ferait bien de prévenir sa mère, elle l'a déjà réclamée tout à l'heure et je ne l'ai calmée qu'en lui promettant qu'elle viendrait bientôt. En ce moment elle a toute sa tête et pleure parce qu'elle veut sa maman. Voulez-vous aller la chercher, monsieur, l'enfant s'en trouvera mieux, c'est une idée de malade.

Jacques se leva, s'approcha de Simone et, d'une voix sourde où il y avait de la douleur et de la colère, il répondit:

— Sa mère est morte...

Puis, les poings crispés, les yeux durs, il se rassit sur la chaise, près du lit, et toute la nuit il resta là à regarder pleurer et souffrir son enfant.

## VII

La rougeole de Simone avait été mauvaise ; pendant deux jours le médecin s'était montré inquiet, mais sous son apparence frêle, l'enfant était robuste, et la vilaine maladie n'avait laissé aucune trace.

Après trois semaines d'absence, Colette était rentrée chez elle, tout heureuse de retrouver son mari et sa maison ; mais Jacques l'avait accueillie avec un visage sévère, un visage qu'elle ne connaissait pas. A cause de la contagion, des fameux microbes qu'il pouvait apporter, Jacques n'était pas retourné chez Mme Darny ; pendant toute la maladie de Simone, il avait conversé avec sa femme par téléphone. Tous les matins Colette demandait des nouvelles ; puis, ce devoir accompli, elle disait à son mari ce qu'elle comptait faire dans la journée ; le soir, longuement, elle lui racontait où elle avait été, qui elle avait vu et toujours, se jugeant fort gentille, elle ajoutait qu'elle désirait vivement rentrer chez elle.

Simone guérie, l'hôtel désinfecté, Colette s'était hâtée de revenir, mais seule l'enfant l'avait accueillie avec joie. Colette s'imaginait que son retour serait pour son mari un jour de fête, qu'il emplirait de fleurs toute la maison et que peut-être quelque joli cadeau attendrait la jeune épouse. Mais lorsqu'elle était arrivée, Jacques n'était pas là ; pourtant la veille, par téléphone, elle avait eu soin de lui dire l'heure exacte de son retour.

Froissée, déçue de ne pas être traitée comme une souveraine, elle était montée directement à sa chambre ; tout était en ordre, mais rien n'indiquait que le mari, l'amoureux était passé par là. Pourtant, la chambre d'une femme aimée, c'est un peu d'elle-même, et en la fleurissant, c'est elle qu'on fleurit.

De mauvaise humeur, Colette avait renvoyé sa femme de chambre, désirant rester seule ; déshabillée, elle avait été à son boudoir, la pièce que Jacques aimait tant, et là non plus elle n'avait rien trouvé ; un ordre parfait, pas le moindre grain de poussière, impossible de gronder les domestiques, et pourtant elle eût voulu pouvoir se mettre en colère.

Se jeter dans un fauteuil, feuilleter des revues, parcourir les journaux, penser qu'elle fera com-

prendre à Jacques son mécontentement, tout cela fut pour elle l'affaire d'un instant; puis elle eut envie de ressortir, mais il était tout près de midi, cela semblerait ridicule aux domestiques. Colette s'était résignée à attendre.

Des petits pas pressés, un heurt discret, et Simone était entrée chez elle. La joie de l'enfant fut si grande que ses yeux s'emplirent de larmes et, oubliant sa réserve habituelle, elle avait jeté ses bras autour du cou de Colette.

— Maman, ma maman, c'est vous, dites, promettez-le à votre petite fille, vous ne partirez plus.

Colette s'était laissé embrasser, puis elle avait interrogé la fillette.

— Te voilà grande, Simone, et guérie. Ton papa est parti de bonne heure, ce matin?

— Mais non; papa m'a conduite au Bois, puis il a été voir un ami.

Colette n'avait plus rien demandé, comprenant que son mari avait voulu ne pas être là pour son retour.

Quelques minutes avant le déjeuner, Jacques était rentré; avec sa femme il avait été correct, aimable, mais Colette ne reconnaissait plus le mari épris qui ne pensait qu'à satisfaire ses plus petits caprices.

Devant elle il y avait un homme charmant, causeur agréable, mais qui très nettement faisait comprendre qu'il entendait s'occuper de sa fille. La petite Simone ne devait plus être reléguée au second avec sa gouvernante.

Avant sa rougeole, la petite fille prenait ses repas seule dans une salle à manger avec Miss. Désormais, Jacques voulait avoir sa fille aux repas.

Il avait expliqué cela à Colette avec un sourire, il avait dit : « Je désire, » mais la jeune femme avait bien compris que cela signifiait : « Je veux. » Et, profondément injuste, elle en voulut à Simone de cette préférence que son père lui marquait.

Et la vie avait repris, Colette boudait un peu, mais Jacques feignait de ne pas s'en apercevoir. Il restait le mari très aimable, sortant volontiers, cherchant à amuser sa femme, fier de sa beauté, de ses succès, mais ce n'était plus qu'un mari. L'amoureux aveugle, l'amoureux qui trouvait bien tout ce que Colette faisait et qui ne se permettait jamais la plus légère critique, avait disparu. La jeune femme, aimant à être adulée, était furieuse de cette disparition.

Un jour où elle se sentait fatiguée, un jour où elle n'avait rien d'amusant en perspective, elle télé-

phona à sa mère pour lui demander de venir passer avec elle quelques heures. Bien vite, Mme Darny accourut.

Dans son boudoir ensoleillé, Colette était sur sa chaise longue; elle avait mauvaise mine et paraissait triste, la pauvre maman s'inquiéta.

Alors, sans sourire, la jeune femme expliqua. La mine, la fatigue, l'ennui, c'étaient choses naturelles, dans quelques mois elle serait maman.

D'abord cette nouvelle réjouit Mme Darny, puis elle pensa à Colette, et, craignant pour sa fille la souffrance, finalement, elle la plaignit :

— Ma pauvre chérie, tu vas être raisonnable, te laisser soigner, dorloter, aimer... Tu seras prudente... tu passeras un été bien tranquille, tu songeras à ta santé, avant tout.

Colette fit la moue. L'été tranquille, la prudence, toutes ces choses étaient ennuyeuses. Elle avait rêvé d'aller à Houlgate ou à Cabourg, là où elle serait certaine de s'amuser... Maintenant, il ne fallait pas y penser. C'étaient des mois perdus, qu'allait-elle faire ?

— Que dit Jacques ? questionna Mme Darny.

De mauvaise humeur, Colette répondit :

— Jacques, il ne s'inquiète pas de ma fatigue, ni de ma mine; pourvu que Simone aille bien, que Simone grandisse, que Simone soit rose, le reste ne compte pas.

— Tu exagères, ma chérie; Jacques, c'est vrai, est un père très tendre, mais cela ne l'empêche pas de t'adorer, et, en ce moment plus que jamais, il doit te gâter.

Boudeuse, Colette protesta :

— Tu te trompes, ce matin, à déjeuner, il n'a même pas remarqué que je ne pouvais rien manger.

Mme Darny trouva cela extraordinaire.

— C'est impossible, fit-elle.

— C'est pourtant la vérité. Tu ne me crois pas, ajouta Colette avec rage, mais je t'assure qu'ici, il n'y a qu'une personne qui compte : c'est Simone ! Depuis un mois nous avons renvoyé trois gouvernantes, Jacques ne les trouve jamais assez bien. L'une n'est pas soigneuse, l'autre pas comme il faut, la troisième n'avait pas l'air d'aimer les enfants et Jacques veut qu'on aime Simone et qu'on l'élève avec tendresse. Il m'a même dit un jour qu'il désirait que sa fille ne s'aperçût pas qu'elle n'avait plus de maman.

Cette phrase étonna Mme Darny.

— Et toi ? s'écria-t-elle.

— Moi, fit Colette, d'abord je ne suis pas sa maman et je ne veux pas la remplacer. Au début de mon mariage, j'étais toute prête à aimer Simone ; elle est gentille, cette petite, mais Jacques m'a empêchée de le faire. Il adore sa fille ridiculement, et cela m'exaspère.

Furieuse contre son gendre, mais ne voulant pas le montrer, Mme Darny essaya de calmer Colette.

— Voyons, ma chérie, ne sois pas aussi nerveuse, en ce moment tu attaches de l'importance aux plus petites choses, je suis sûre que si tu parlais à Jacques, gentiment, si tu lui disais que tu es un peu jalouse...

— Je ne suis pas jalouse, protesta Colette.

— Enfin, tu pourrais lui faire comprendre que ces attentions exagérées pour Simone et ses gouvernantes te contrarient... que cela est ennuyeux de changer si souvent de physionomie. Tu ajouterais que tu as besoin plus que jamais d'être gâtée, aimée. Crois-moi. Jacques te reviendrait bien vite, un mari a toutes les indulgences pour une jeune maman. Voyons, il doit être content, ce méchant mari.

Colette détourna les yeux, et tout bas, un peu honteuse, avoua :

— Il ne sait pas encore, je ne lui ai rien dit.

— Comment, fit Mme Darny, tu as gardé ce secret pour toi seule ; sais-tu que ce n'est pas gentil ?

Un reproche, un blâme de sa mère, Colette ne l'admettait pas. Elle fronça les sourcils, et d'une voix sèche répondit :

— Cela me regarde.

Désolée d'avoir pu contrarier sa fille, bien vite Mme Darny reprit :

— Au début peut-être as-tu raison, mais je crois, ma chérie, que maintenant il faudrait le lui dire... D'abord votre été va être différent... Il ne peut plus être question de voyager.

— C'est bien amusant !

— Nous nous arrangerons pour que tu ne t'ennuies pas. Veux-tu aller à la campagne ?

— On ordonne à Simone la mer, Jacques voudra l'y conduire.

— Eh bien, nous irons où tu iras, nous ferons tout ce que tu voudras et tu verras que les jours où tu seras un peu patraque, cela te fera plaisir d'avoir près de toi ta maman.

— Certainement, fit Colette sans aucune amabilité, mais Jacques voudra aller à la Rouillère, inviter des amis, une maison à organiser.

Mme Darny se révolta.

— Cela, c'est impossible, Jacques n'est pas égoïste, il comprendra que cet été il ne doit t'imposer aucune fatigue; je le lui dirai moi-même.

— Il t'écoute très poliment, et n'en fera qu'à sa tête.

— Nous verrons bien.

Il y eut un silence, Colette arrangea ses coussins, puis s'étendit, bâilla en murmurant :

— Je suis fatiguée.

— Repose-toi, dit Mme Darny, j'ai mon ouvrage, je vais travailler. Essaie de dormir un peu, ne t'occupe pas de moi.

La jeune femme ferma les yeux, puis les rouvrit, bâilla de nouveau et constata qu'elle s'ennuyait. Elle se sentait trop fatiguée pour sortir, et maintenant qu'elle s'était plainte de Jacques, elle n'avait plus rien à dire à sa mère.

Mme Darny s'installa près de la fenêtre et se mit à broder, de temps à autre elle regardait sa fille et, navrée, constatait qu'elle paraissait triste.

L'ennui de Colette, pour cette mère aveugle, devenait tristesse, et elle s'imaginait que la jeune femme souffrait vraiment. Malaise physique ou moral, Mme Darny ne savait pas, la pensée que sa fille pût être malheureuse l'empêchait d'être clairvoyante. Et, profondément injuste, elle en voulait à Simone, cette innocente !

La porte s'ouvrit brusquement, et la voix de Loute se fit entendre.

— Toute la maison dort décidément, en bas les domestiques m'ont laissée à la porte et chez toi, Colette, ça sent l'ennui !

Apercevant Mme Darny, Loute s'excusa :

— Bonjour, madame, je vous demande pardon, je ne vous avais pas vue.

Le visage joyeux, Colette s'était levée.

— Que tu es gentille d'être venue, je ne t'espérais pas et je m'ennuyais beaucoup.

— C'est poli pour ta mère, fit Loute sérieusement.

Avec un sourire qui demandait pardon, Colette expliqua :

— Maman ne compte pas, elle partageait mon ennui.

— Ma petite fille, reprit Loute en s'asseyant, j'ai beaucoup de choses à te dire; d'abord des tas de nouvelles à t'apprendre, puis, on arrangera notre été.

Mme Darny fit un geste pour arrêter Loute, pour la prévenir qu'il ne fallait plus parler de certaines

choses; mais mettre un frein à la langue de Loute, c'était chose impossible.

Résignée, elle reprit sa broderie et laissa les deux amies causer.

— D'abord, ma chère, je t'annonce le mariage de Marie de Lionard; la cadette passe sur le dos de l'aînée qui n'en est pas ravie.

— Qui épouse-t-elle? demanda Colette.

— Un musicien, un homme qui a une grande mèche frisée, des pieds immenses et des mains de singe; mais ces mains-là, vois-tu Colette, lorsqu'elles touchent un piano, deviennent des mains d'ange, si les anges ont des mains! Je l'ai rencontré hier soir; tout de suite, tu me reconnais bien là, je me suis mise à railler l'extérieur de cet homme; depuis la mèche frisée jusqu'aux pieds immenses, rien ne m'échappa. J'étais en verve, je fus très méchante. Marie ne m'arrêta pas, entre deux plaisanteries elle me dit simplement: « Pour le juger, attendez de l'avoir entendu, il jouera tout à l'heure. » Vers la fin de la soirée il se mit au piano, j'eus envie de m'en aller. En général, tout « morceau » travaillé pour jouer dans le monde m'ennuie profondément; je restais pour faire plaisir à Marie, car je commençais à comprendre qu'elle portait intérêt à ce musicien. Ma chère, dès les premières mesures je fus emballée, les mains de singe étaient devenues des mains d'amoureux, tour à tour elles caressaient ou frappaient: douceur, tendresse, force, cet homme avec des touches d'ivoire et des cordes rendait tous les sentiments humains. Quand il eut fini, j'étais émue, oui, ta vieille Loute, l'éternelle blagueuse, avait été remuée par la mélodie d'un inconnu. Marie s'en aperçut et en fut si fière qu'elle me dit tout son roman en me faisant promettre de n'en pas parler avant quelques jours. Tu vois comme je tiens ma promesse.

— C'est gentil, s'écria Colette amusée, mais raconte-moi le roman, la cachottière ne m'en a pas parlé.

— Il est très banal. Un jour son professeur de violon lui a donné un concerto à débrouiller d'un musicien qu'il ne connaissait pas. Marie a trouvé ce concerto merveilleux, l'a travaillé avec passion; c'était déjà l'amour qui rôdait autour d'elle. Le professeur, emballé lui aussi, a voulu connaître l'auteur. Marie a insisté pour être présentée à ce musicien qui l'avait charmée. Et voilà toute l'histoire. Le fiancé n'est pas riche, travaille pour vivre:

concert, leçons; mais la dot de Marie, sans être très grosse, leur permettra de vivre médiocrement et Marie ne désire plus une autre vie.

— Ils se marièrent, termina Colette, et eurent beaucoup d'enfants.

— Voilà la conclusion et le roman moral pouvant être entendu par toutes les jeunes filles. Ma petite Colette, je t'assure que je n'envie pas notre amie. Un mari laid, qu'on ne peut aimer que lorsqu'il joue du piano, et la médiocrité pour base d'un ménage, tout cela m'épouvanterait. Marie est une courageuse!...

— Oui, fit Colette gravement.

Loute reprit.

— J'ai vu Jeanne Rambaud, les Viotte, les Marly, tous vont à Cabourg; alors, naturellement, j'ai décidé mes parents à louer une villa; c'est fait depuis hier. Nous habiterons les uns près des autres et nous nous amuserons. Et toi, as-tu parlé à Jacques de tes projets? Tu sais que nous comptons absolument sur vous. On a déjà organisé des matches de tennis sensationnels où toutes les vedettes doivent venir, et puis, il paraît qu'il y aura des concours de danse et d'avance nous connaissons tous la lauréate. Personne ne pouvait danser mieux que Mlle Darny, Mme Jacques Ternot doit s'en souvenir.

Sur sa chaise, Mme Darny s'agitait, Loute était vraiment maladroite; anxieuse elle regarda sa fille.

Assise en face de son amie, les deux mains croisées, Colette se taisait, mais son visage parlait pour elle.

— Eh bien, reprit Loute, tu n'as pas l'air emballée, tu as une figure de carême; qu'y a-t-il, ma petite Colette?

— Il y a, fit la jeune femme avec un soupir, que cet été je ne pourrai pas jouer au tennis, ni danser; alors, je préfère, ne pas aller à Cabourg.

Loute regarda Mme Darny, qui paraissait triste, et Colette qui avait un air ennuyé, ridicule.

— Eh bien, s'écria-t-elle, si c'est avec ces figures-là que vous recevez l'héritier, pauvre gosse, il aurait mieux fait de rester dans le paradis des enfants.

Mme Darny protesta vivement.

— Mais nous sommes très contentes.

— Peut-être, vous n'en avez pas l'air. Voyons, Colette, ne fais pas cette moue. Un enfant, vois-tu, c'est tout de même très gentil, et ça vaut mieux que des parties de tennis ou de danses exotiques. Un enfant... Je ne sais pas, mais ça doit amener dans

une maison un tas de choses nouvelles. Un enfant, c'est de la joie qui vient, et puis ça nous rend enfin utiles. Nous autres jeunes filles du monde, vraiment, à quoi servons-nous ? A rien de précis, sorties des salons, nous n'avons aucune raison d'être. La maternité, c'est un devoir, le premier qui nous incombe ; cela peut nous sembler ennuyeux, mais tout de même, il faut être fière de pouvoir le remplir. Voistu, Colette, je crois que je ne me marierai pas, je le regrette, les enfants m'eussent transformée. Quand je suis sérieuse, ce qui ne m'arrive pas souvent, je me dis qu'élever des mioches et les aimer, c'est peut-être encore ce qu'il y a de meilleur sur la terre. Petite Colette, je suis prête à adorer monsieur ton fils, car ce sera un fils.

La jeune femme sourit à son amie.

— Tu es gentille, fit-elle.

— Cela dépend des jours et des heures ; en ce moment je suis bonne, tout à l'heure je serai mauvaise. Aujourd'hui, je te parle sagement, demain, je te conseillerai des folies. Je viens de te distraire, en sortant d'ici, j'ennuierai quelqu'un. Maman, qui pourtant m'adore, m'a déclaré ce matin que je devenais méchante, et c'est la vérité. Je suis jalouse de tout, et de tous ; je me découvre une âme prête à faire le mal... Après cette confession je me sauve. Mme Darny me regarde, effrayée. Soyez tranquille, chère madame, je ne toucherai pas à votre fille, celle-là, je l'aime encore... Ma petite Colette, je te recommande d'être très insupportable, de désirer les choses les plus folles et de bien savoir les réclamer. Un mari, pendant ces moments-là, ne vous refuse jamais rien ; profites-en. Demande l'impossible, le beau Jacques sera trop heureux de te satisfaire. Sois capricieuse, taquine, colère, ennuie tout le monde, mais ne te laisse pas ennuyer.

Un baiser à son amie, une poignée de main correcte à Mme Darny et voilà Loute partie.

Dans le boudoir d'où le soleil avait fui, madame Darny et Colette étaient de nouveau seules ; assise sur une chaise longue, les mains croisées, la jeune femme semblait réfléchir. Loute, avec sa verve endiablée, avait remué beaucoup d'idées qui troublaient Colette. Un enfant, c'est de la joie qui vient. Loute avait peut-être raison, et si madame Darny le disait aussi, elle était toute prête à le croire.

Mme Darny ne comprit pas sa fille, elle crut que Colette pensait à Cabourg et que ses réflexions étaient tristes.

— Ma pauvre chérie, fit-elle, un été est bien vite passé et l'hiver prochain tu t'amuseras, nous donnerons une grande fête : bal, comédie ; tu choisiras... Nous ferons tout ce que tu voudras.

Colette soupira et pensa que décidément elle était à plaindre.

Il se faisait tard, Mme Darny quitta sa fille, non sans lui en avoir fait mille recommandations que Colette écouta d'une oreille distraite ; elle fit attention à la dernière qui concernait son mari. madame Darny recommandait d'avertir dès ce soir Jacques, car un plus long silence pouvait le froisser.

Mme Darny partie, Colette quitta sa chaise longue, elle n'était plus fatiguée ; cette journée à la maison lui avait paru vraiment longue, heureusement que Jacques allait rentrer.

Jacques, ce nom lui rappela toutes les coquetteries. Elle avait mauvaise mine, elle était moins bien que d'habitude, il fallait soigner davantage sa toilette. Elle aimait que son mari la trouvât jolie. Elle mit une robe d'intérieur de crêpe paille et modifia sa coiffure. Quand elle eut fini, il était près de sept heures, Jacques ne tarderait pas. Elle s'approcha de la fenêtre et regarda le Bois. Juin le faisait somptueux et le soleil mettait au-dessus des arbres un léger nuage rose qui estompait l'horizon. Colette pensa que la campagne devait être belle ; si Jacques voulait, elle s'y réfugierait tout l'été, et, ma foi, s'il faisait beau, les mois passeraient vite avec un mari amoureux ?

L'orgueil de Colette n'admettait pas qu'il ne le fût plus, mais son intelligence lui faisait comprendre à mille petites choses que, depuis leur séparation, causée par la maladie de Simone, Jacques n'était plus le même... Qu'aurait-il donc voulu ?

Un jour, en plaisantant, Loute avait dit : « Ma chère, une rougeole ce n'est rien, si tu l'avais attrapée, tu n'en serais pas morte, et tu aurais eu droit à la reconnaissance de ton mari. Soigner Simone, se dévouer, faire en un mot la sœur de charité ; c'était un joli geste, qui t'assurait à tout jamais la suprématie dans le ménage. Tu avais un rôle à jouer épatant, Bartet aurait fait pleurer toute une salle ; tu as jugé plus prudent de partir, l'avenir nous dira si tu as eu raison. Ma petite Colette, tu m'aurais consultée, je t'aurais dit : reste. Si Paris valait une messe, Jacques Ternot valait bien une rougeole. »

Colette s'était fâchée et toute une semaine avait boudé Loute, mais aujourd'hui elle se souvenait des

paroles de son amie. Colette en voulait à Simone de l'avoir mise dans le cas de mal agir. Si Simone n'avait pas été malade, tout cela ne serait jamais arrivé; et Jacques eût continué à adorer sa femme.

Simone... Simone... Colette commençait à croire que cette petite fille dans leur ménage était de trop..

Une porte qui se fermait apprit à la jeune femme que Jacques venait de rentrer; décidée à reconquérir son mari (elle serait plus forte qu'une petite fille de six ans), elle quitta la fenêtre et alla attendre Jacques sur le palier du premier étage.

Un peu fatigué par la chaleur, Jacques montait lentement, ne se doutant guère que sa femme l'attendait, Colette ne l'avait pas habitué à ces prévenances-là!... Il fut très surpris de l'apercevoir.

— Déjà rentrée? fit-il.

— Je ne suis pas sortie.

— Vous avez eu raison, il faisait très chaud.

La conversation s'arrêta. Jacques embrassa sa femme avec un peu d'indifférence, puis, après avoir posé sa serviette sur une table, il annonça qu'il allait voir Simone. Cela, Colette ne le voulait pas.

— Avant de monter au second étage, reprit-elle très gentiment, je vous demande un moment d'entretien.

Etonné, Jacques s'écria :

— Qu'y a-t-il? La gouvernante s'en va, Simone n'a pas été sage, les domestiques font grève?

— Non, répondit Colette en l'entraînant vers son boudoir, rien de tout cela. Vous avez parlé de la gouvernante, de Simone, des domestiques, il y a une autre personne dans la maison, Jacques, à laquelle vous n'avez pas pensé.

— Vous, Colette?

— Oui, moi, est-ce que vous ne croyez pas que je puisse avoir quelque chose à vous dire?

Jacques regarda Colette; ce soir, elle lui semblait étrange, son visage était différent et son sourire presque tendre.

La jeune femme s'assit sur sa chaise longue et fit signe à son mari de venir se mettre près d'elle; il obéit, étonné de ces manières affectueuses.

— Eh bien, Colette, demanda-t-il, qu'avez-vous à me dire. Savez-vous, ajouta-t-il, que me voilà inquiet?

— Oh, je vais bien vite vous rassurer, car c'est une bonne nouvelle que je vais vous apprendre.

— Alors, dites vite, les bonnes nouvelles sont choses rares.

— Essayez de deviner, reprit la jeune femme en se rapprochant de Jacques et en posant sa tête sur son épaule.

— Je ne sais pas jouer à ce jeu-là, et si vous ne m'aidez pas je ne devinerai jamais.

Jacques était encore amoureux. Colette était toujours jolie et se montrait plus tendre qu'elle ne l'avait jamais été. Les bras de Jacques entourèrent le buste de la jeune femme.

— Eh bien, fit-il, vous ne voulez pas m'aider ?

— C'est si facile.

— Je n'ose comprendre.

— Eh bien, cela est pourtant, me voilà laide pour plusieurs mois.

Très heureux de cette nouvelle, Jacques parla avec tendresse.

— Laide, ma chérie, mais vous n'y pensez pas ; ce soir vous êtes plus jolie que vous ne l'avez jamais été et je crois, vilaine coquette, que vous le savez bien. Tout à l'heure, lorsque je vous ai vue en haut de l'escalier, vous étiez délicieuse, cette robe jaune fait paraître plus chaud votre teint, plus brillants vos cheveux ; Colette, j'ai idée que vous avez mis cette jolie robe pour m'annoncer l'heureuse nouvelle. Merci, ma chérie.

Colette retrouvait son mari, l'amoureux des premiers jours. Souriante, les yeux mi-clos, elle demanda :

— Vous m'aimez bien ?

— Je vous adore.

— Vous me gâterez beaucoup ?

— Autant que je le pourrai.

— Vous ne serez jamais méchant, vous ne me trouverez pas parfois trop exigeante.

— J'aimerai vos exigences.

— Si, dès ce soir, j'ai un caprice, vous voudrez bien le satisfaire ?

— Dites, afin que tout de suite j'obéisse.

— Je voudrais dîner, avec vous, en amoureux. Je voudrais dîner ici seuls tous les deux, les domestiques ne viendraient que pour l'indispensable, je voudrais enfin vous avoir à moi ce soir.

Jacques hésita une seconde, mais Colette était devant lui et ses yeux clairs priaient.

Entrevoyant une vie nouvelle, pleine de tendresse, gaiement il s'écria :

— Nous dînerons ici, nous causerons, nous bavarderons, nous rirons comme des enfants.

Une demi-heure après cette conversation, dans la grande salle à manger, Simone dinait avec sa gouvernante. Jusqu'à huit heures elle avait attendu son papa et sa maman, puis le domestique était venu dire que Madame étant fatiguée ne descendrait pas et que Monsieur dînerait près d'elle. Sagement, Simone s'était mise à table, mais sa déception lui enleva tout appétit.

Bien tranquille sur sa chaise à haut dossier, elle essaya de manger ce qu'on lui servait, mais elle ne put y arriver, et le diner fut triste et long. Pour elle, tout finissait ainsi, dès qu'elle avait une joie, une peine suivait. La semaine dernière son père avait voulu l'avoir au repas, l'enfant s'en était réjouie. Aujourd'hui, ses parents dinaient là-haut, sans elle; pourquoi?

Résignée, en quittant la salle à manger, Simone murmura :

— C'était trop beau pour que ça dure.

La gouvernante entendit et interrogea, mais la petite fille ne dit jamais ce qui était trop beau.

## VIII

Tous les courts de tennis de Cabourg étaient occupés; dans le grand jardin où sont rassemblés les jeux on ne voyait que robes blanches et pantalons blancs; des mots anglais nets et précis fendaient l'air presque en même temps que les balles, parfois une voix masculine ou féminine annonçait une victoire. A ce moment-là, les joueurs changeaient : deux robes blanches et deux pantalons blancs allaient sur le court que les autres joueurs abandonnaient.

Sous une grosse tente de coutil, un certain nombre de jeunes gens, de jeunes femmes et de jeunes filles goûtaient tout en critiquant ceux qui jouaient. Un coup était applaudi, un autre discuté, puis des rires s'envolaient.

Potins de la veille, scandale à l'horizon, flirt qui commence, ces dames, ces demoiselles, ces messieurs causaient de tout, et comme rien n'est plus amusant que de parler de son voisin, que l'esprit qui critique est un esprit facile, personne n'était épargné.

Quatre joueurs prenaient place sur un court, immédiatement on se moquait d'eux.

— Ah! Colette ne joue pas bien aujourd'hui... on la dirait préoccupée.

— Pour elle, ma chère, il n'y a pas assez de monde, si on ne s'écrase pas pour l'admirer, elle ne fait attention à rien.

— Elle est moins jolie, la maternité ne l'a pas embellie.

Et sur Colette et sur d'autres les langues s'exerçaient.

Loute, parfois, disait avec son sans-gêne habituel.

— Faut-il que nous n'ayons rien à faire pour être aussi bêtes et aussi méchants.

Rien à faire! L'expression ne semblait pas juste, car du matin au soir tous ces gens qui étaient réunis sur cette plage n'avaient aux lèvres que cette expression : qu'allons-nous faire aujourd'hui? Que ferons-nous demain? Que pouvons-nous faire d'amusant?

En général les journées se ressemblaient toutes. Le bain le matin, si la marée le permettait, causerie sur la digue en écoutant des nègres racler les danses à la mode, déjeuner tardif qui faisait l'après-midi moins long. Réunion au tennis vers quatre heures; là, le sport diminuant les distances, gens de tous les mondes se retrouvaient.

Les femmes très comme il faut jouaient avec celles qui ne l'étaient guère; les hommes, de réputation intacte, acceptaient n'importe quel partenaire, une bonne raquette, voilà ce dont on s'occupait.

Au milieu de ce monde mélangé, des jeunes filles charmantes et de très bonne famille circulaient, elles venaient là simplement pour s'amuser et pour voir de belles parties. La fin de l'après-midi s'achevait au casino; les uns étaient attirés par le baccarat ou les petits chevaux, les autres par la danse...

Toutes les journées se ressemblaient, parfois quelques excursions dans ce merveilleux pays qu'est la Normandie en coupaient la monotonie; mais ces gens étaient blasés sur les plaisirs de l'auto, et ne s'en servaient plus que pour aller voir des amis dans les environs.

Maman depuis six mois, Colette menait cette vie-là, la maternité ne l'avait pas changée; dans son existence son fils avait été un accident agréable dont elle n'entendait pas s'ennuyer. Une bonne nourrice en qui on pouvait avoir toute confiance, Mme Darny avait trouvé une perle, et Colette sans inquiétude, sans scrupule, sans remords lui avait abandonné son fils complètement. Et puis avait-on

le temps d'être maman quand on était une jolie femme très à la mode et qu'on tenait à garder le titre de la « belle Mme Ternot ».

Pour cela, il fallait être toujours élégante et se montrer un peu partout. Une bande d'amis entouraient Colette, elle était riche, Jacques venait d'être nommé agent de change, les hommages, les adulations allaient au jeune ménage.

Très occupé par sa nouvelle charge, Jacques passait à Cabourg quelques heures par semaine. Colette n'en éprouvait aucune tristesse, son mari ne lui manquait pas, maintenant qu'elle l'avait reconquis. Elle ne pensait qu'à s'amuser.

L'été dernier, dans le grand château sévère, elle s'était très fort ennuyée, et Jacques, pour la consoler, avait dû promettre plusieurs étés en Normandie; dès cette année il s'était exécuté. Il avait loué pour Colette et les enfants une jolie villa sur la digue et travaillait, content de voir les petits bien portants et sa femme s'amuser. Colette venait d'avoir vingt ans, il ne fallait pas lui demander d'être trop raisonnable et il était tout naturel qu'elle aimât jouer au tennis, et danser comme ses amies. Pour sa femme qui lui avait donné un fils, Jacques avait maintenant toutes les indulgences, il était fier de Colette, de sa beauté, de son élégance, enfin il l'aimait...

Loute, qui jouait avec un Parisien, très bonne raquette, quitta le court de fort mauvaise humeur; avec une facilité surprenante Colette et son partenaire, un insignifiant, venaient de les battre honteusement et Loute voulait bien être battue, mais pas de cette façon-là.

Peu polie, elle rejetait toute la faute sur son camarade.

— Vous avez joué indignement, monsieur, et sans vous donner de mal. Nous sommes presque ridicules... Vous avez passé votre temps à regarder Mme Ternot, et je crois que pour lui faire plaisir vous avez raté plusieurs balles. Si vous êtes amoureux, monsieur, faut le dire, moi je ne joue jamais avec des gens atteints de cette maladie-là. Et puis vous savez, vous n'êtes pas le seul, ils sont ici une dizaine d'imbéciles qui tournent autour d'elle. Pour obtenir de nager, de danser ou de jouer avec elle, ils supplient pendant des heures; si vous voulez faire le onzième vous êtes libre, seulement, à l'avenir, cherchez pour le tennis une autre partenaire.

Cela dit, Loute tourna les talons, laissant le jeune homme stupéfait, et alla rejoindre Colette qui s'installait dans un grand fauteuil d'osier et qui déclarait que ce soir elle ne jouerait plus.

— Moi je t'imite, fit-elle en s'asseyant en face de son amie, aujourd'hui, j'ai assez du tennis, les terrains sont mauvais et les joueurs assommants.

Des protestations s'élevèrent du côté masculin.

— Tenez, continua Loute imperturbablement, il y a deux courts libres, faites des jeux d'hommes, vous nous distrairez et vous nous débarrasserez. On étouffe sous cette tente, elle est immense, mais vous encombrez toujours le même coin; c'est à qui sera le plus près de Mme Ternot. Lorsqu'elle veut un fauteuil, vous êtes dix à lui en apporter un; si elle a soif, les dix se précipitent à la cuisine; si elle bâille, les dix cherchent quelque chose d'intelligent pour la distraire, mais, hélas! ils ne trouvent jamais rien. Allons, les dix, laissez-nous un peu tranquilles!

Lorsque Loute commençait à railler, elle ne respectait rien; les jeunes gens jugèrent plus prudent de s'en aller, et comme il y avait en effet deux courts libres ils se mirent à jouer.

— Ouf! fit Loute quand ils furent partis, nous voilà débarrassées. — Mais comme Colette ne répondait pas, elle ajouta : Ça ne t'a pas contrariée, ma chérie, que je renvoie ta cour.

— Non, tu sais, pourtant, qu'ils ne m'ennuient pas!

— Tu as de la chance! Mais Marie Bauval doit venir nous voir, il faut mieux que nous soyons seules pour causer.

— Marie Bauval, reprit Colette, c'est un bien vilain nom quand on s'est appelé Marie de Lionard.

— Elle ne le trouve pas vilain! Tu ne l'as pas revue depuis son mariage, elle est transformée. Elle était ni laide, ni jolie, l'amour en a fait une femme ravissante.

— Et moi, demanda Colette, est-ce que le mariage m'a ainsi changée?

Loute regarda son amie et, sérieuse, répondit :

— Non, tu es toujours la même, tu as encore tes yeux, ton sourire de jeune fille. Vois-tu, je crois qu'aucun amour ne t'a jamais effleurée. On t'aime, mais il me semble que tu n'aimes pas encore. Tu es une enfant qui joue avec deux amours sans les comprendre.

— Deux amours, répéta Colette étonnée.

— Mais oui, ton mari et ton fils.

Colette ne répondit pas, Loute venait d'apercevoir

Mme Bauval, et vers elle les deux amies se précipitèrent.

Après les premières effusions, le thé servi, Loute interrogea la jeune femme.

— Eh bien, a-t-il joué divinement, le maître ?

Mme Bauval eut un sourire heureux, et posant la tartine qu'elle allait manger, croisant les mains avec une grande émotion, elle dit :

— Il a conquis la salle ; dès les premières mesures on a entendu un frémissement, les gens se redressaient, s'appuyaient sur leurs fauteuils pour mieux écouter, tous étaient attentifs, quelque chose de très grand secouait leur habituelle apathie. Il a joué du Chopin, du Beethoven, puis il a terminé par une fantaisie qu'il a composée le mois dernier. C'est un rythme sauvage, le chant est triste, déchirant parfois, mais si prenant, si passionné qu'on ne peut l'entendre sans frémir. Eh bien, tous ceux qui étaient là ont compris, la foule n'est pas bête, et ils ont crié d'admiration. Ah ! voyez-vous, mes amies, ces minutes-là sont si belles qu'on voudrait mourir après les avoir vécues.

Etonnée, Colette regardait son amie, Loute avait raison : Marie de Lionard était transformée ; l'amour avait fait un miracle.

— Mourir, raila Loute, quand on s'aime comme vous vous aimez, Marie, le désirer, c'est folie.

— Vous avez raison, mais lorsqu'on est si heureux, l'avenir vous fait toujours peur.

— Alors, reprit Colette, vous êtes très heureuse ?

— Plus que je ne l'espérais. C'est un bonheur si grand qu'il vous semble trop beau pour la terre.

— Oh ! il est évident, fit Loute, que vous voyagez en plein ciel, je vous souhaite de n'en jamais descendre, les choses de la terre ne sont pas belles.

— Mais, reprit Colette, pardonnez-moi, Marie, si je suis indiscrete, ce changement de vie ne vous est pas un peu pénible ?

— Non, il me semble que je commence à vivre. La médiocrité, voyez-vous, ne vous fait peur que quand on ne la connaît pas. Je me passe, avec une facilité dont vous n'avez pas idée, des robes sortant des premières maisons, l'auto ne me manque guère, les tramways me le remplacent. Nous voyageons en seconde classe avec les ouvriers, j'ai découvert que ces gens-là valaient beaucoup mieux que je ne le croyais. Nous descendons dans des hôtels simples et parfois la cuisine y est meilleure que dans les somptueux palaces. Toutes ces choses doivent

sembler un peu ridicules à Mme Jacques Ternot, la femme de l'agent de change, mais voyez-vous, Colette, elles font partie de mon amour. J'ai été heureuse de tout sacrifier à mon mari, et il y a des jours où je regrette que ces petits sacrifices ne m'aient pas coûté plus. J'eus voulu lui en faire de très grands, de très pénibles qui m'eussent fait souffrir vraiment.

Loute était émue, Loute trouvait que son amie était sublime, elle se moqua.

— Oh ! tennis, toi qui entends chaque jour de si futiles paroles, toi qui vois le commencement de bien de vilains flirts, tu dois être fier, cette amoureuse vient de prononcer des paroles inoubliables qui t'ont purifié. Désormais, lorsque des couples s'assiéront sous cette tente, la grande figure de Marie Bauval les protégera et les renverra vers le chemin du devoir et du sacrifice...

— Loute, vous êtes insupportable !

— Loute, vas-tu te taire, on n'entend que toi.

— Ma petite Colette, j'étais emballée, pardonnez-moi Marie, et donnez-nous des nouvelles de votre sœur, elle n'écrit plus, la vilaine paresseuse ; va-t-elle enfin nous arriver ?

— Oui, la semaine prochaine, mais je puis vous apprendre qu'elle vous arrivera fiancée.

— Ah ! elle aussi, fit Loute avec un peu d'amertume. Et quel est le bien-aimé ?

Tout en buvant son thé, très vite, Marie répondit :

— Arthur Lévy.

Loute regarda Colette, puis, en riant, s'écria :

— Oh ! que ce nom me paraît juif, il évoque des nez crochus, et des mains sales !

Très rouge, contrariée d'être obligée d'avouer la vérité, Marie répondit :

— La famille de mon futur beau-frère est juive, lui n'a aucune religion, mais sa femme sera libre de suivre la sienne et les enfants seront catholiques.

— C'est tout de même ennuyeux, fit Loute, mais je pense que le futur doit être très riche.

— Naturellement, ma sœur n'admettait pas un autre mariage.

— Et il faut bien passer sur quelque chose, reprit Colette conciliante, elle sera, nous l'espérons toutes, très heureuse.

— Oui, fit Marie, elle et moi nous ne désirions pas le même bonheur.

Il y eut un court moment de silence, pendant lequel les trois amies regardèrent les joueurs, puis

Mme Bauval se leva ; son mari l'attendait, elle voulait rentrer.

— Qu'allez-vous faire ce soir ? demanda Colette.

— Une promenade sur la digue, du côté où personne ne va, et où la musique des nègres ne trouble pas la chanson de la mer.

— Ah ! Marie, s'écria Loute, que vous voilà devenue poétique ; décidément l'amour vous a transformée. Vous fuyez le monde, vous n'aimez plus que la solitude, l'an passé vous n'étiez pas ainsi.

— Je vous ai déjà dit, Loute, que je commençais seulement à vivre... Jusqu'à mon mariage je n'avais guère compris la vie, je ne savais pas que l'amour est un sentiment divin qui fait de la terre un paradis.

— Et comme conclusion il faut vous imiter ! Colette, que dirais-tu d'une balade à Deauville. Cette Marie m'a troublée, allons nous emplir les yeux d'élégance.

Colette approuva, elles prirent congé des joueurs, ramenèrent Marie Bauval jusqu'au très modeste hôtel où elle était descendue, puis partirent à Deauville.

A cette heure, la plage fleurie était à peu près vide, mais au casino on s'écrasait. Colette et Loute retrouvèrent des amis, et jusqu'à huit heures elles restèrent dans ces salles, prenant plaisir à bavarder et à regarder jouer.

Lorsqu'elles sortirent du casino, déjà la nuit venait ; Colette et Loute s'en étonnèrent.

Il était tard, le temps passait vite à Deauville, heureusement que Loute avait décidé ses parents à ne dîner qu'à huit heures. Le chauffeur reçut l'ordre de faire de la vitesse, les deux amies ne pensaient guère aux accidents possibles.

Pour rentrer à Cabourg la route est ravissante, c'est la belle campagne normande, avec des prairies vertes et des échappées sur la mer. L'auto allait vite, il était impossible de jouir de la paix du soir. En voyant passer comme des flèches les arbres et les fermes, Loute regrettait qu'il fût si tard et qu'on n'eût pas le temps d'aller doucement. Elle pensa à Marie Bauval ; avec un homme qu'elle aimait profondément, ce soir, loin de tous elle se promènerait, et la musique des nègres ne troublerait pas la chanson de la mer. Et Loute n'avait plus envie de railler l'amie qui prétendait, à vingt ans passés, commencer seulement à vivre.

Colette rentra de mauvaise humeur... il était tard, elle avait juste le temps de dîner et de s'habiller ;

Loute et ses parents devant passer la prendre dans la soirée pour aller au casino.

Dès le vestibule, elle se rendit compte que chez elle il se passait quelque chose d'inaccoutumé... L'antichambre n'était pas éclairée, dans la salle à manger le couvert n'était pas mis, et aucun domestique ne se montrait. Furieuse d'un pareil désordre, elle sonna. Très occupé à bavarder à la cuisine, le valet de chambre n'avait pas entendu l'auto rentrer. Il s'excusa et avertit Madame qu'il revenait à l'instant de la gare où il avait accompagné la nourrice.

La nourrice ! Colette ne comprenait pas. Alors le domestique expliqua que vers quatre heures Nounou avait reçu une dépêche la demandant au pays ; son mari était très malade.

On avait cherché Madame au tennis, au casino, chez tous ses amis, on ne l'avait trouvée nulle part ; alors Nounou était partie.

Le mari malade, toutes ces explications, Colette ne retint qu'une chose, c'est que la nourrice n'était plus là.

Quel ennui ! une véritable tuile, aurait dit Loute.

Nerveuse, elle interrogea :

— Qui est près de Bébé, à qui la nourrice a-t-elle expliqué ce qu'il fallait faire ?

— Mlle Simone et la femme de chambre sont là-haut, elles diront tout cela à Madame.

De plus en plus agacée, Colette monta chez son fils et brusquement ouvrit la porte de sa chambre.

La pièce à peine éclairée ne permettait pas de reconnaître les gens qui entraient ; près du berceau Simone se dressa et sa petite voix fâchée murmura :

— Ne faites pas de bruit, Bébé dort.

Colette obéit à la voix enfantine, et sur le seuil s'arrêta.

Alors Simone vint vers sa belle-mère, mais elle ne tendit pas sa joue comme elle le faisait autrefois, gentiment elle s'excusa :

— Pardon, maman, je ne savais pas que c'était vous.

Et à cette petite fille qui n'avait que sept ans Colette demanda des explications.

Bébé dormait, mais que fallait-il lui donner à son réveil ? La nourrice avait-elle tout expliqué, enfin ce départ était ridicule !

Simone allait répondre quand un petit cri se fit entendre. Bébé était réveillé, Colette entra.

Assise près de la fenêtre ouverte, la femme de chambre, une princesse, avait l'air de très mauvaise humeur. Elle donna à Madame les renseignements

qu'elle demandait, mais son attitude fit comprendre à Colette qu'elle ne consentirait à garder l'enfant que quelques heures; même elle prévint Madame que pour la nuit il ne fallait pas compter sur elle, elle était incapable de se réveiller.

Debout, au milieu de la chambre, très perplexe, Colette réfléchissait. Elle regardait tour à tour Simone, son fils et la femme de chambre, et ne savait que décider. Assis dans son berceau, M. Jean Ternot, qui causait à sa maman tant de soucis, jouait avec sa sœur. Un polichinelle dansait, sautait et ce gros garçon, très bien portant, riait de ce petit rire doux et charmant qui n'appartient qu'aux bébés.

Enfin Colette parla, à sa femme de chambre elle donna des ordres :

— Vous allez envoyer une dépêche à Mme Darny, vous lui direz que Nounou est partie, et que Bébé a besoin d'une autre nourrice dès demain... Vous ajouterez aussi que je voudrais bien que Mme Darny vint passer quelques jours à Cabourg.

Cela dit, Colette ajouta avec un soupir :

— Pour cette nuit vous passerez le berceau dans ma chambre.

Une heure après Bébé était installé dans la chambre de sa maman et Colette, qui pour ce soir renonçait au casino, essayait, aidée par Simone, de faire la toilette de nuit du petit garçon. Elle était maladroite, Bébé s'impatientait. La femme de chambre donnait des conseils et déclarait à chaque instant que lorsqu'elle entendait les enfants crier, elle perdait la tête; seule, Simone aidait Colette intelligemment. Elle était toujours avec Nounou, elle savait ce que Nounou faisait.

Enfin Bébé fut lavé, emmailloté, tout prêt à être couché. Fière de son œuvre, Colette le regarda avec admiration.

Dans le berceau ce fut une autre affaire, il fallait faire accepter à ce monsieur, pas commode, le biberon. D'abord le petit garçon refusa; très en colère, il poussait des cris perçants qui affolaient sa maman.

Agacée, Colette s'éloigna du berceau en murmurant :

— Cet enfant est insupportable, qu'allons-nous en faire ?

La femme de chambre regardait Madame avec pitié et pensait que si une nourrice n'arrivait pas dès demain, la maison serait intenable; et pendant ce temps M. Jean, qui avait grand'faim, continuait à crier.

Alors, au milieu de ce désarroi général, près du berceau, une petite voix s'éleva. Simone chantait pour essayer de calmer la colère de ce gros garçon. D'abord cela ne réussit pas, Bébé était furieux, mais comme Simone berçait en chantant, il finit par se calmer ; la petite fille fit un signe à Colette qui comprit et rapporta le biberon. Et comme Bébé s'endormait et qu'il avait grand'faim, les yeux mi-clos, il consentit à prendre la nourriture qu'on lui offrait.

C'était Simone qui avait calmé le petit garçon, Colette lui en fut reconnaissante et l'embrassa affectueusement.

— Va te coucher, ma petite, il est tard, et merci. Simone rendit le baiser.

— Si Jean est méchant cette nuit, dit-elle, maman, vous pouvez m'appeler, Nounou me le confiait bien souvent, je sais le consoler.

La femme de chambre et la fillette s'en allèrent et Colette, pour la première fois, resta seule avec son fils.

Tout doucement, marchant sur la pointe des pieds, elle commença sa toilette pour la nuit. Lorsqu'elle fut prête, elle s'aperçut qu'il n'était que dix heures, vraiment elle ne pouvait se coucher à cette heure-là. Ne sachant que faire, un peu désespérée, elle s'approcha du berceau et regarda son fils. La figure calme et reposée du bébé, les petits cheveux blonds qui commençaient à friser, les grands cils foncés qui faisaient une ombre, tout était beau. A qui ressemblait-il ce bonhomme-là ? A elle ? à Jacques ? A tous les deux à la fois. Les petites mains, si mignonnes, reposaient sur la couverture, Colette les admira, quelle merveille que des mains d'enfant ! et elle se pencha pour les embrasser. Son baiser fut si doux que Bébé ne bougea pas, mais cet effleurement le fit sourire en dormant, et Colette vit ce sourire.

Une émotion très douce, toute nouvelle, s'empara de la jeune femme ; plus près de son enfant elle se pencha, écoutant le souffle léger et régulier, heureuse de voir son fils si joli et si fort.

— Mon fils...

Tout bas elle prononça ces deux mots, s'étonnant de les trouver si beaux. Jusqu'à présent ce bébé-là avait été si peu à elle ; dès les premiers jours de sa naissance, la garde, la grand'mère, tout le monde s'en était emparé, sauf la maman. Mme Darny avait dit : « Un enfant est très fatigant à élever, je t'ai trouvé une nourrice parfaite, tu dois

t'en rapporter à elle, » et Colette avait écouté sa mère, et comme Jean poussait tout seul, aucune inquiétude ne l'avait troublée.

Ce soir, près de ce berceau, elle avait des pensées nouvelles qui l'étonnaient : le casino, Loute, les flirts, comme tout cela était loin.

Elle était prête, elle aussi, à comprendre la vie... Elle se coucha, tout heureuse d'avoir près d'elle son enfant, d'entendre le petit souffle léger et régulier ; elle n'avait plus peur des cris, ni des colères de Jean, elle était certaine de pouvoir le consoler. Simone avait chanté, Simone avait bercé, Colette savait beaucoup de vieilles chansons.

« Do, do, do, l'enfant do, l'enfant dormira tantôt. Do... do... do... do. »

Colette chantonnait tout doucement, lorsqu'on frappa à sa porte. Elle se dressa comme Simone l'avait fait quelques heures auparavant et sa voix mécontente répéta les mêmes paroles :

— Faites donc attention, Bébé dort.

Sur le seuil de la chambre, le domestique dit à voix basse que Mme Darny venait de téléphoner. Elle arriverait demain avec une nourrice, elle était très contrariée, et elle recommandait bien à Madame de ne pas se fatiguer.

Le domestique parti, Colette essaya de reprendre sa chanson, mais ses pensées n'étaient plus les mêmes ; demain sa mère serait là, demain sa mère n'aurait qu'un but, lui éviter la plus petite contrariété, la plus légère fatigue, et Colette était pourtant tout près de comprendre qu'il y a des contrariétés et des fatigues que l'on aime.

Elle regretta un moment d'avoir appelé sa mère, mais elle pensa qu'elle ne pouvait se passer de nourrice et qu'après tout elle ne connaissait rien aux enfants. Mme Darny s'occuperait pendant quelques jours de son petit-fils, et Colette reprendrait sa vie. Tout était bien ainsi, et après avoir regardé Jean qui vraiment ressemblait à un ange, tranquille elle s'endormit.

## IX

Dans le petit boudoir de Colette, Loute était seule ; philosophiquement, tout en attendant son amie, elle lisait un livre d'un auteur femme, fort à la mode, qui employait son talent d'écrivain, très réel, à

écrire des livres malsains. Loute s'intitulait vieille fille, Loute pouvait tout lire, et rien ne la choquait.

Novembre avait ramené à Paris les Parisiens; rentrée la veille, Loute venait dès ce matin voir son amie, mais la jeune femme était sortie et Loute, résignée, l'attendait.

Le livre n'était pas ennuyeux, le boudoir fleuri, le fauteuil bon, Loute, sans ennui, patienta une heure.

Vers midi Jacques arriva, il fut très aimable et, pour excuser sa femme, expliqua qu'ils étaient rentrés depuis peu et qu'elle avait beaucoup de courses à faire; puis il demanda à Loute de rester déjeuner avec eux; ainsi elle était certaine de voir son amie. Loute accepta et téléphona chez elle pour prévenir de son absence.

En attendant Colette, elle taquina Jacques qui tout le temps regardait la pendule.

— Quel amoureux vous faites, dix minutes de retard et vous vous inquiétez !

— Je ne m'inquiète pas !

— Non, mais alors pourquoi avez-vous si vilaine figure ?

Jacques était bien élevé, il fut sensible à ce reproche.

— Pardonnez-moi, dit-il, je suis pressé, cela m'agace d'attendre et Colette est terrible, elle ignore l'exactitude.

— Elle a toujours été ainsi; quand elle était petite, elle prétendait que tout le monde devait l'attendre, et nous, les amies, nous l'attendions sans murmurer.

— Elle n'a pas changé, reprit Jacques, mais moi je murmure, ajouta-t-il en riant.

— Vous êtes moins commode que les amies, nous, nous l'adorions.

— Moi aussi je l'adore !

Loute remarqua que Jacques avait prononcé ces mots presque tristement, mais ne voulant recevoir aucune confiance, elle changea de conversation.

— Et Simone et Jean, vont-ils bien ?

— Oui, à peu près; pour Jean, ces changements de nourrice ne lui ont pas toujours réussi.

— Vous avez eu bien des ennuis ?

— Qu'il eût été facile d'éviter.

— Comment cela ?

— En n'ayant pas de nourrice. Colette était bien portante et pouvait nourrir son enfant; mais Mme Darny n'a pas voulu.

Loute trouva que cette fois encore la conversation

devenait difficile, elle comprit que dans le ménage Ternot il y avait de légers nuages. Elle regretta presque d'être restée. Colette était insupportable de le faire attendre ainsi.

De fort bonne humeur, à midi et demi, la jeune femme arriva et se montra enchantée de retrouver Loute, sa vieille Loute ; elle ne fit nulle attention au visage sévère de Jacques et ne remarqua pas que son mari, ostensiblement, regardait la pendule.

Elle s'excusa, sans s'excuser... Ces couturières étaient assommantes, un essayage l'avait retenue une heure.

A table, Colette et Loute firent tous les frais de la conversation, Jacques s'y mêla par politesse, mais son attitude disait son mécontentement. A peine le déjeuner fini, il s'excusa près de Loute, mais il était déjà en retard, et avait des rendez-vous importants ; puis, avec une voix tendre, il rappela à sa femme qu'elle devait aujourd'hui aller voir la directrice d'un cours pour Simone ; la petite fille avait sept ans passés, il était temps de songer à son éducation.

Colette s'en souvenait, elle irait sûrement à la fin de l'après-midi.

Ravies d'être seules, les deux amies bavardèrent. Il y avait bien longtemps qu'elles ne s'étaient vues, près de six semaines, elles avaient bien des choses à se dire.

D'abord Loute parla !

— Colette, j'ai failli faire une grosse bêtise.

— Cela ne m'étonne pas, tu finiras mal.

— Je me suis amourachée, pendant deux jours, d'un homme charmant, pauvre comme Job, qui partait tenter fortune au Canada.

— Heureusement que cela n'a duré que deux jours !

— Oui, mais faut-il dire heureusement ? Il était charmant, jeune, sincère et plein d'enthousiasme !... Près de lui j'ai rêvé d'amour éternel, je me suis vue au Canada luttant avec cet homme que j'aurais aimé infiniment. Un soir, par un beau clair de lune, j'ai pensé au départ, à la vie que je mènerais là-bas. J'étais folle, presque amoureuse. Sais-tu ce qui m'a arrêtée ?

— Je ne m'en doute pas.

— J'ai songé qu'au Canada dans la très modeste maison où nous serions obligés de vivre — je disais déjà nous — il me faudrait faire mes robes moi-même. Loute couturière et modiste !... Je me suis mise à rire, c'était fini, le rêve s'est terminé avec le

clair de lune et le lendemain l'homme pauvre, mais charmant, est parti en pensant que je m'étais moquée de lui. Voilà l'histoire, tu vois que j'ai failli très mal tourner.

Sérieuse, Colette répondit :

— Oui, très mal.

— Aussi, reprit Loute en se levant brusquement, je reviens avec le désir de m'amuser, comme jamais je ne l'ai fait. J'aurai vingt-cinq ans dans un mois, me voilà classée vieille fille, je pense donc tout voir et tout entendre... Colette, il me faut des robes très élégantes. Je te propose de faire aujourd'hui la « tournée » des couturières, cela me corrigera à tout jamais de mes rêves de vie pauvre. Une chaumière et un cœur, bon pour les romances, ma petite Colette, ta Loute n'en veut pas.

Un quart d'heure après cette conversation, l'auto de Mme Ternot conduisait les deux amies rue de la Paix.

Elles commencèrent par le plus grand couturier, celui qui modère la mode et dont le goût est toujours indiscutable. Colette et Loute étaient de bonnes clientes, près d'elles, les vendeuses s'empressèrent. Dans un salon elles s'assirent et devant elles on fit défiler « les mannequins ».

Les femmes étaient jolies et portaient bien la toilette; les deux amies se trouvèrent fort embarrassées pour choisir, et après être restées à discuter avec la vendeuse près d'une heure, elles s'en allèrent sans avoir rien commandé.

Elles firent quelques pas dans la rue de la Paix, regardant les étalages des bijoutiers, s'enthousiasmant pour une bague, un collier. Loute adorait les perles, Colette préférait les émeraudes.

Modiste, fleuriste, parfumeur, elles s'arrêtèrent partout, trouvant un plaisir à regarder ces devantures qui contenaient de si jolies choses, et où toute l'élégance parisienne se retrouvait. Place Vendôme, elles entrèrent dans un vieil hôtel où s'est installé un couturier. Là, il y avait foule, Parisiennes, étrangères, se côtoyaient. Les unes attendaient pour essayer, les autres venaient commander ou voir. Colette et Loute expliquèrent à une vendeuse ce qu'elles voulaient. Des robes du soir, très à la mode, et devant les deux amies de nouveau les mannequins défilèrent.

La mode s'annonçait particulièrement grotesque et arrivait à enlaidir les jolies filles qui la présentaient.

Colette et Loute n'osaient pas se communiquer leurs impressions, ces robes étaient à la mode et, pour les jeunes Parisiennes, ce mot-là résume tant de choses. Pourtant, elles n'osaient commander ces toilettes bizarres et de mauvais goût. Elles regardaient les mannequins, les dames qui les entouraient, elles entendaient les vendeuses réclamer les essayages des femmes les plus en vue de Paris. La duchesse de M... attendait à côté de Mlle D..., du Vaudeville; Madame C..., la plus jolie danseuse, commandait une de ces robes que, dans leur for intérieur, Colette et Loute trouvaient si laides. Brusquement, elles se décidèrent. Colette prit une robe du soir cerise, et Loute choisit un manteau vert, très criard, facile à porter, disait la vendeuse, avec toutes les nuances. Mesures prises, rendez-vous arrêté, elles s'en allèrent furieuses d'avoir commandé de si vilaines choses.

Dehors, Colette proposa de traverser et de monter chez une couturière, mais Loute ne voulut pas; pour voir de pareilles horreurs elle n'avait pas besoin de se déranger.

Il était cinq heures, elles échouèrent à un thé. En entrant, Colette prévint son amie qu'elle ne pourrait rester tard, devant aller voir la directrice d'un cours pour Simon.

— Quelle corvée! s'écria Loute, et puis c'est ridicule à ton âge de s'occuper de ces choses-là!

Installées autour d'une petite table, elles oublièrent bien vite la « corvée ». Elles avaient faim, un orchestre faisait entendre une musique médiocre mais amusante, elles goûtèrent et écoutèrent.

Comme Colette se servait une seconde tasse de thé, un mouvement brusque de Loute la fit s'arrêter et regarder. Devant leur table, le visage souriant, un jeune homme s'inclinait. C'était un des « dix » de Cabourg, un des joueurs de tennis les plus pressés, un flirt patient.

La jeune femme sourit et tendit la main.

— Vous voilà de retour, monsieur de Grandjac, et ces chasses en Ecosse, ont-elles été belles?

En s'asseyant devant Colette, il répondit avec un sourire :

— Non, après Cabourg, rien ne m'a semblé beau.

Un petit rire satisfait fit comprendre au jeune homme que le compliment plaisait.

— Eh bien, reprit Loute taquine, vous n'êtes vraiment pas difficile, car, entre nous, nous pouvons bien avouer que Cabourg n'est guère joli. Pas de

plage, une digue où l'on s'écrase, un mélange de monde dont on n'a pas idée, un casino et un hôtel qui bouchent tout horizon. Ah! pour trouver Cabourg beau, mon cher, il faut que vous y ayez été amoureux.

— Peut-être! fit M. de Grandjac, en regardant Colette ostensiblement.

— Je crois, s'écria Loute gaiement, que vous êtes en train de vous tromper. Un flirt avec une jolie femme n'est pas de l'amour, c'est une distraction, voilà tout.

Vexé, M. de Grandjac regarda la jeune fille qui parlait ainsi, il n'avait plus cet air aimable et souriant qui lui allait si bien.

— Je pense, mademoiselle, fit-il d'une voix cinglante, que vous parlez d'une chose que vous ne connaissez pas.

— Encore une fois, vous vous trompez. Nous autres jeunes filles, nous apprenons le flirt en même temps que l'histoire de France, et, en général, nous n'oublions pas les règles de ce jeu. N'est-ce pas, Colette?

— Tu es insupportable! s'écria la jeune femme, monsieur de Grandjac, ne l'écoutez pas, elle est si taquine.

M. de Grandjac dissimula sa mauvaise humeur.

— Vous avez raison, madame, et puis Mlle Loute étant votre amie a droit à toutes les indulgences.

— Madrigal, romance, s'écria Loute en riant, vous finirez par m'aimer! Le flirt fait des miracles.

M. de Grandjac ne répondit pas. La discussion avec Loute était toujours chose périlleuse, déjà bien des fois cet été il avait dû se taire ne pouvant jamais trouver la réplique qui terminerait la joute à son avantage. Il se rapprocha de Colette et feignit d'ignorer la présence de son amie.

D'abord Loute n'y fit pas attention; occupée à finir de goûter, elle regardait les départs et les arrivées, écoutait la musique et surveillait deux fiancés qui, non loin d'elle, sous l'œil d'une maman attentive, se contaient des petites choses niaisées, très gentilles. Mais Loute se retourna, Colette et M. de Grandjac causaient très bas, cela ne lui plut pas, elle interpella son amie.

— Colette, l'heure s'avance, j'ai envie de m'en aller.

Tranquillement, en femme qui a l'habitude de ne se gêner pour personne, Mme Ternot répondit :

— Moi, je me trouve bien ici, mais si tu es pressée de rentrer, tu peux prendre l'auto.

Froissée, elle était de trop, son amie le lui faisait comprendre, Loute se leva.

— Au revoir, s'écria-t-elle, et puisque tu trouves du plaisir à causer avec M. de Grandjac, je te laisse.

Colette ne s'inquiéta guère, la boutade de Loute n'était pas sérieuse, un coup de téléphone ce soir en aurait raison. Elle se retourna vers M. de Grandjac, souriante :

— Eh bien, vous rêviez de pouvoir causer avec moi sans témoins, vous voilà satisfait, je pense.

M. de Grandjac remercia avec chaleur; fit des protestations de dévouement, parla d'amitié éternelle, et dit son grand désir de pouvoir rencontrer souvent Colette.

Dans cette atmosphère très surchauffée de salon de thé, en écoutant cette musique malsaine, Colette ne trouvait pas extraordinaire les propos de M. de Grandjac, en tout autre lieu ils l'eussent blessée. Elle s'apercevait bien que ce « flirt », un des « dix », se posait en amoureux, et qu'il avait complètement l'air d'oublier qu'elle était une honnête femme à qui l'on ne pouvait faire qu'une cour très discrète, mais cette audace nouvelle l'amusait.

Enfin, il fallut penser au retour, et il était tard lorsque la jeune femme quitta le salon de thé... Elle avait promis des choses folles, qu'elle était bien décidée à ne pas tenir; elle avait promis que bientôt elle reviendrait avec Loute goûter dans ce même salon, et qu'elle y rencontrerait encore M. de Grandjac, puis, qu'un jour, elle y viendrait seule.

Dans l'auto qui la ramenait chez elle, elle pensait à l'empressement de son flirt. Lui plaisait-il, ce flirt? Pas plus que les autres. Il n'était ni bien, ni mal, physiquement il ressemblait à beaucoup d'hommes, et son intelligence était très moyenne. Loute ne l'aimait pas, c'était certain, Loute était partie fâchée. Dès son retour Colette téléphonerait, et pour bien lui montrer qu'elle ne lui cachait rien, raconterait toute sa conversation avec M. de Grandjac. Loute rirait, et ce serait fini.

Colette rentra chez elle de très bonne humeur. Pendant qu'elle se déshabillait, sa femme de chambre lui apprit que Monsieur était là depuis une heure et que les domestiques avaient reçu l'ordre de ne le déranger pour personne.

Etant certaine que cette défense ne la regardait pas, la jeune femme, dès qu'elle fut prête, se dirigea vers le bureau de son mari. Délicieusement jeune dans une robe de mousseline de soie blanche, elle

entra le sourire aux lèvres ; elle attendait des compliments, des mots d'amour : les yeux bruns de Jacques la regardèrent presque sévèrement. Il ne se leva pas comme il le faisait de coutume, il ne s'empressa pas près de cette jolie femme si sûre de son pouvoir, de suite il l'interrogea :

— Eh bien ! Colette, que vous a dit la directrice ?

La directrice ! la jeune femme sursauta. Les couturières, le thé, M. de Grandjac, tout cela lui avait fait oublier le rendez-vous.

Un peu ennuyée, mais ne voulant pas le montrer, elle dit d'un ton indifférent :

— Je n'ai pas été libre de bonne heure et je n'ai pu aller voir la directrice... j'irai demain.

Furieux, Jacques se leva.

— Qu'aviez-vous donc à faire de si urgent, qui vous a empêché de vous rendre à un rendez-vous pris depuis plusieurs jours ?

En pensant aux couturières, au thé, à M. de Grandjac, la jeune femme rougit, et ne voulant donner aucune explication, répondit :

— Mon Dieu ! la visite à cette directrice n'était pas une chose très importante, et en pensant à la réflexion de Loute elle ajouta : du reste, je ne suis pas d'âge à m'occuper de ces choses-là.

Cette réponse ne plut pas à Jacques ; les sourcils froncés, presque en colère, il s'écria :

— Vous avez l'âge d'être maman, et vous ne vous en souvenez guère.

— Jean a un an, je pense que je n'ai pas à m'occuper de son instruction.

— Simone a sept ans.

— Elle n'est pas ma fille.

En entendant ces paroles, Jacques devint très pâle, ses mains tremblèrent légèrement, et il hésita avant de répondre. D'une voix sourde, où il y avait de la douleur, presque des larmes, il dit :

— C'est vrai, Simone n'est pas votre fille, mais en vous mariant vous aviez promis de remplacer la maman qu'elle n'a plus.

Colette s'aperçut bien de l'émotion de son mari, elle pensa qu'elle avait crié une bêtise un peu méchante, mais ses parents ne l'avaient pas habituée à s'occuper de la peine des autres. Elle songea à son propre mécontentement, à sa colère, jamais personne ne lui avait parlé aussi durement.

Elle en voulut à Simone, cause de cette discussion.

— Dès que nous parlons de votre fille, vous me

dites des choses désagréables. Ce n'est pourtant pas amusant d'être belle-mère à vingt et un ans, et vous devriez bien ne pas me rappeler sans cesse ce titre qu'en me mariant je n'ambitionnais pas.

Cette fois Jacques se facha.

— Ne dites pas de bêtises, Colette, à n'importe quel âge il faut faire son devoir. Or, envers ma fille, vous en avez un. Vous ne prétendez pas laisser cette enfant toute sa vie entre les mains d'une gouvernante ?

Le ton de Jacques plus encore que ses paroles exaspéra Colette ; jusqu'à présent personne ne lui avait jamais résisté : parents, amis, tout le monde s'inclinait devant ses caprices, et son mari, cet homme qu'elle avait bien voulu épouser, cet homme à qui elle avait donné un fils, lui faisait des observations comme à une gamine. De sa jolie bouche faite pour des paroles de tendresse et d'amour sortirent ces mots :

— Si les gouvernantes ne vous plaisent plus pour garder votre fille, il y a des pensions, des couvents où les enfants sont très bien élevées.

A peine avait-elle prononcé cette phrase qu'elle la regretta, et si Jacques n'avait pas été en colère il eût remarqué le geste de Colette. Ses mains quittèrent sa robe de mousseline et se croisèrent pour demander pardon d'avoir été si méchante, mais Jacques, atteint dans le plus profond de son être, humilié dans sa tendresse de père, froissé dans sa dignité d'époux, répondit sans regarder le joli visage qui s'attendrissait :

— Ma fille, tout comme vous, Colette, est ici chez elle et jamais elle ne quittera la maison. J'entends, vous comprenez, j'entends que vous vous occupez de nos enfants ; cette vie mondaine ne vous vaut rien ; désormais, vous aurez l'obligeance de vous conformer à mes désirs, et de vous souvenir qu'il y a ici des petits qui ont besoin de vous. Depuis deux ans j'ai mis bien des choses sur le compte de votre jeunesse, je pensais : elle s'amuse, tout cela ne durera pas, lorsqu'elle aura un enfant à elle, elle comprendra ce qu'elle doit faire pour l'enfant d'une autre. Jean est venu ; votre mère, craignant pour votre santé, vous a persuadée qu'il fallait le confier à une nourrice et vous ne vous êtes pas plus inquiétée de votre fils que vous ne vous inquiétiez de Simone ; votre mère se chargeait de toutes les corvées, disiez-vous. Or, ces corvées-là, je veux que vous vous en occupiez ; désormais, c'est vous qui réglerez

les sorties de vos enfants, c'est vous qui les soignerez quand ils seront malades, c'est vous qui surveillerez leur éducation. Il faut comprendre que la maternité a des charges et des devoirs dont vous ne vous doutez pas. Colette, ajouta-t-il plus doucement, soyez pour Jean... et pour Simone une bonne maman.

La jeune femme n'écoula même pas la dernière phrase, à ses oreilles résonnaient les mots qui l'avaient particulièrement froissée. Je veux... J'entends!... Avait-on idée de parler à sa femme sur ce ton?... Non, non, elle ne céderait pas... En se mariant elle avait pris un camarade, un compagnon. Jacques voulait se poser en maître et commander, elle n'obéirait pas.

En colère, comme une petite fille, ses deux poings crispés, elle cria :

— Après moi, vous critiquez ma mère, je ne m'attendais pas à cela. Mais vous comprendrez aisément qu'après cette discussion pénible je m'abstienne de descendre, ce soir je n'aurais pas le courage de dîner à côté de votre fille.

Jacques ne répondit pas, comprenant enfin que Colette, en proie à une colère folle, ne savait plus ce qu'elle criait.

Il la laissa partir sans lui dire un mot; avec des yeux désespérés il regarda ce corps charmant si joliment vêtu qui allait disparaître; il eut la tentation folle de l'arrêter par un cri d'amour qui aurait effacé les vilaines paroles. Quand elle ouvrit la porte, il eut envie de courir vers elle et de lui demander pardon. Mais Jacques, bien qu'il fût un homme très amoureux, était un caractère; pour être sûr de ne pas céder à la tentation, ses mains serrèrent les cuivres de son bureau.

Très lentement la jeune femme s'en alla; malgré sa colère elle regrettait ses paroles, son intelligence et son cœur lui disaient que Jacques avait raison et qu'elle devait l'écouter, mais, depuis son enfance, elle n'écoula que son plaisir.

Au moment où dans un dernier accès de rage elle s'apprêtait à claquer la porte, dure, sa voix s'éleva :

— Vous pourrez aller voir la directrice du cours, je vous jure, Jacques, que je n'irai jamais.

Fière d'avoir trouvé cette dernière méchanceté, elle regagna son boudoir et, prétextant pour les domestiques une migraine, elle donna l'ordre à sa femme de chambre de servir son dîner dans la petite pièce close et intime que Jacques avait meublée pour elle avec tant d'amour.

## X

Et les jours passèrent divisant les deux époux, augmentant leur désaccord. Colette, se jugeant l'offensée, ne fit rien pour se rapprocher de Jacques, et vis-à-vis de sa belle-fille adopta une attitude qui blessa son mari.

Déjà elle ne s'occupait qu'à peine de Simone, elle affecta de ne plus s'en occuper du tout; elle n'alla pas chez la directrice du cours et, lorsque la gouvernante demandait un ordre, elle répondait : « Adressez-vous à Monsieur, cela ne me regarde pas. »

Les premiers temps, Jacques avait pensé que Colette boudait et que cette bouderie ne durerait guère, mais les semaines passèrent et Colette conserva la même attitude. Elle ne regardait plus Simone et répondait à peine aux paroles affectueuses de l'enfant. La petite fille ne s'expliquait pas cette indifférence; son jeune cœur comprit seulement que Colette ne voulait plus être sa maman, et, peu à peu, sans que personne ne lui ait rien dit, elle évita de parler à la jeune femme et même de la rencontrer.

Un matin, pendant que Colette dormait encore, dans le bureau de son père elle arriva plus tôt que de coutume et très calme expliqua :

— Papa, je voudrais te demander quelque chose.

Jacques était triste, il sentait que son bonheur s'en allait; il regarda sa fille, cette toute petite bonne femme que Colette n'avait pas voulu aimer, et lui répondit avec un sourire presque douloureux :

— Que veux-tu, ma chérie ?

Les petites mains de Simone serrèrent bien fort sa robe de piqué blanc, et ses grands yeux presque clos elle reprit :

— Voilà... Maintenant j'ai beaucoup à travailler, mon cours, l'anglais, le piano, alors...

Là, elle s'arrêta, ne sachant comment terminer son petit discours qu'elle avait pourtant préparé depuis plusieurs jours.

— Alors, ma chérie ? fit son père tendrement.

— Alors, dit la fillette bien vite, je voudrais bien ne plus déjeuner, ni dîner... à table .. avec vous. Si tu veux, on nous servirait, Miss et moi, là-haut dans la petite salle à manger, comme autrefois, avant... avant... Enfin, tu comprends, papa, ajouta-t-elle en

ouvrant ses yeux, ça serait bien mieux comme ça.

M. Ternot ne répondit pas, il observait sa fille, cette enfant de sept ans devinait déjà ce qu'il aurait voulu lui cacher, et sa rancune contre Colette s'en accrût... Simone, il s'en rendait compte, avait des larmes dans les yeux.

Pressée de s'en aller, surprise du silence de son père, elle insista :

— Dis, papa, tu veux bien?...

Jacques reprit sa plume et se remit à écrire, il voulait avoir l'air de n'attacher aucune importance à ce désir d'enfant. Il cédait à un caprice, voilà tout.

— Si cela peut te faire plaisir, Simone, fit-il, c'est entendu, je préviendrai les domestiques.

La petite fille, de sa même voix calme, répondit : « Merci, papa, » puis doucement, tranquillement comme elle était arrivée, elle partit, mais elle n'embrassa pas son père, car dans ses yeux les larmes se multipliaient et peut-être que l'une d'elles serait tombée, révélant ainsi toute sa peine.

Le soir, dans la grande salle à manger, il n'y avait plus que deux couverts ; Colette ne demanda rien, mais en dépliant sa serviette, Jacques la renseigna :

— Simone, fit-il, préfère prendre ses repas avec Miss.

— Caprice, s'écria Colette, auquel vous avez cédé, naturellement.

Le domestique servait, Jacques ne répondit pas, la jeune femme en profita pour conclure :

— Je trouve cela bien peu poli pour vous et pour moi.

Jacques regarda sa femme fixement, Colette n'insista pas et, depuis ce jour, Simone prit ses repas avec Miss.

Pour bien montrer à Jacques qu'elle n'entendait pas changer sa vie, Colette continua à sortir chaque jour, courant les expositions, les thés, les couturières. Loute, voulant oublier son rêve d'un soir, était une compagne fidèle qui l'entraînait au lieu de la retenir.

A cette amie de toujours, Colette racontait ses griefs et, bien entendu, donnait tous les torts à son mari. Loute ne jugeait pas, mais elle avait une façon à elle de consoler son amie.

— Quand on a des ennuis, ma petite Colette, il faut les oublier, alors on cherche des choses bêtes à faire, on cause avec des gens idiots, ce n'est pas difficile à trouver, et la bêtise entraînant la gaieté, on rit et c'est fini. Amène à Jacques un de tes dix

flirts, par exemple ce M. de Granjac dont tu sembles entichée, écoutez-le tous les deux une soirée entière et je vous réponds que vous vous amuserez, car vous aurez devant vous le type le plus ridicule qu'on puisse voir. Bête, certes, mais roué comme potence et capable, je crois, de rouler plus intelligent que lui. C'est une distraction que d'étudier cet homme-là. Colette, pour oublier il faut s'amuser, vouloir rire à tout prix de soi et des autres. Regarde-moi, je ne fais que des choses bêtes, il y a huit ans que je traîne de soirée en soirée, bal en bal, d'exposition en exposition, et voilà que cette année je recommence. Ma petite Colette, il faut nous amuser; toi, tu ne penseras plus à ta belle-fille, et moi j'oublierai tous les rêves idiots que les clairs de lune vous inspirent.

Et Colette, écoutant Loute, continua à mécontenter son mari.

S'apercevant de l'attitude de son gendre, Mme Darny essaya bien de faire à sa fille quelques sages remontrances, qui ne furent pas écoutées. La jeune femme embrassa sa mère et lui répondit :

— Ma petite maman, toi, au moins, tu ne m'as jamais ennuyée, aussi ne commence pas, j'ai assez des discours de mon mari, il m'en réserve un par jour, cela me suffit. Reste ce que tu as toujours été, une maman qui m'aime beaucoup et qui ne cherche qu'à me faire plaisir,

Incapable de résister à de si gentilles paroles, Mme Darny dit en souriant :

— Mais ton mari n'a pas l'air content.

Alors, en éclatant de rire, Colette avait répondu :

— Ne t'occupe pas de son air, maman, je suis en train de lui faire comprendre que je ne suis plus une petite fille et que j'ai moi aussi une volonté. C'est l'affaire de quelques mois et après tout ira bien...

Le printemps arriva multipliant tous les plaisirs mondains; Colette et Loute ne posèrent plus chez elles et dès que le Concours hippique eut ouvert ses portes elles y allèrent chaque jour.

Un après-midi, après le déjeuner, Colette comme d'habitude monta s'habiller. Elle étrennait robe et chapeau neufs qui devaient faire sensation au Concours hippique. Prête, elle se regarda avec complaisance; sa robe la déshabillait superbement, la mince étoffe de soie dessinait le corps élégant de la jeune femme; la jupe laissait voir les jambes, et le corsage, largement échancré, s'ouvrait sur sa gorge.

Une fourrure, jetée sur ses épaules, ne dissimulait rien.

Contente de se trouver belle, elle souriait à son image, lorsque Jacques entra.

De bonne humeur, une toilette réussie influence le caractère des femmes, elle dit à son mari :

— Je vous croyais parti.

Jacques ne répondit pas; arrêté à quelques pas de Colette, il la regardait.

Pensant qu'il l'admirait elle lui demanda souriante :

— Ma robe est bien, n'est-ce pas? C'est une nouvelle couturière qui me l'a faite, elle a un goût parfait, ses clientes sont toutes des actrices.

— Je m'en rends compte, dit Jacques d'une voix moqueuse, elle vous a habillée comme si vous en étiez une.

Colette rougit, mais, s'efforçant de ne pas comprendre la raillerie, voulut voir là un compliment.

— Mais il n'y a que ces femmes-là qui s'habillent bien!

Jacques fronça les sourcils, il eut un geste bref qui renvoyait la femme de chambre, puis, nerveux, s'assit dans un fauteuil.

— Vous n'allez pas sortir ainsi? demanda-t-il.

D'abord la jeune femme ne comprit pas que cette phrase était un blâme, elle crut que son mari craignait pour sa santé.

— Oh! fit-elle, je n'aurai pas froid, ma fourrure est très chaude, et puis il fait beau aujourd'hui.

— Vous ne m'avez pas compris, je n'ose croire que vous ayez la prétention de sortir ainsi dévêtue; cette robe est inconvenante, et je désire, qu'avant de la porter, vous la fassiez arranger.

Critiquer la robe d'une femme, c'est presque toujours la mettre en colère, Colette rougit et s'emporta :

— Ah, fit-elle, vous n'allez pas vouloir maintenant vous occuper de ma toilette, cela ne regarde pas les hommes... d'abord il n'y connaissent rien et ont presque toujours mauvais goût.

— Mes aptitudes en pareille matière n'ont aucune importance, reprit Jacques avec calme, le fait est là, vous portez une robe qui vous déshabille et je n'admets pas que vous vous promeniez ainsi. Croyez-moi, cette mode que vous trouvez jolie a été créée par des femmes peu comme il faut; vous, vous ne devez pas vous laisser influencer par des couturières, et tolérer qu'elles vous fassent des robes pareilles à celle que vous portez aujourd'hui, Colette, je

vous demande de ne pas sortir avec cette toilette.

La jeune femme eut un éclat de rire strident, décidément son mari cherchait toujours à la contrarier.

— Vous vous moquez, Jacques, Loute m'attend à la porte du Bois, nous devons nous promener ensemble et après aller à l'hippique. Je n'ai pas le temps de me déshabiller et, du reste, me trouvant bien ainsi, je ne le ferai pas.

Jacques se leva et, s'approchant de sa femme, il lui prit le bras.

— Colette, lui dit-il, puisque vous n'avez pas voulu céder à mon désir, maintenant j'exige, je veux que vous quittiez immédiatement cette robe; si vous refusez encore, j'aurai le regret de vous prier de ne pas sortir.

J'exige, je veux, des mots que Colette ne pouvait supporter. D'un mouvement brusque, elle s'éloigna de son mari.

— Vous parlez une langue que je ne comprends pas, je n'admettrai jamais que mon mari me dise « je veux », et, se dirigeant vivement vers la porte, elle ajouta : A ce soir, j'espère que vous serez plus calme et plus raisonnable.

Avant que son mari ait eu le temps de s'y opposer, Colette était partie.

Seul, le cœur effroyablement lourd, Jacques se dirigea vers son bureau comprenant que, s'il ne prenait une décision immédiate, la paix et l'honneur de son foyer étaient compromis.

Dans l'auto qui l'emmenait très vite, Colette n'eut pas le loisir de réfléchir; à quelques secondes de chez elle, elle trouva Loute qui l'attendait...

Il faisait beau; Loute qui engraissait voulut marcher, les deux amies prirent une petite allée déserte que le printemps faisait charmante.

Tout de suite, très en colère, Colette demanda à son amie :

— Loute, sincèrement, comment trouves-tu ma robe?

Loute fit quelques pas en avant et regarda.

— Parfaite, dit-elle, mais terriblement osée.

Colette fronça les sourcils, cette réponse lui plaisait à moitié.

— Enfin, reprit-elle, suis-je ridicule?

— Non certes, tu es assez jolie pour lancer la mode.

— Eh bien, ma chère, s'écria Colette, crois-tu que Jacques avait la prétention de m'empêcher de sortir avec cette robe; et sans que Loute l'en priât, la

jeune femme raconta toute la scène que son mari venait de lui faire. Naturellement elle l'exagéra et Loute fut forcée de conclure que Jacques, avec ses idées d'un autre siècle, devenait odieux.

Tout en parlant, les deux amies avaient fait du chemin; arrivées au bout de la petite allée, elles débouchèrent sur une pelouse où jouaient plusieurs groupes d'enfants. Près d'une voiture, assise sur un pliant, Loute découvrit Simone.

— Voilà ta belle-fille, dit-elle à Colette, elle doit garder ton fils pendant que la gouvernante et la nourrice causent; allons les voir.

Simone vit venir sa belle-mère et son amie; polie, elle se leva. Jean dormait, il avait maintenant dix-huit mois, c'était un superbe enfant. Il ressemblait à son père et à sa mère, des boucles blondes entouraient son visage, et de grands cils noirs faisaient une ombre sur sa peau fine.

— Qu'il est beau, fit Loute, il te ressemble, Colette!

Et la maman, très fière, voulant affirmer son droit, arrangea le couvre-pied et se pencha vers le visage de son fils. Elle l'embrassa très doucement, mais Jean, qui dormait depuis assez longtemps, se réveilla et sourit en tendant ses petits bras.

Colette oublia la robe neuve. Elle jeta à son amie en-cas et sac, et prit le petit garçon. Sur les bras de sa maman, il ouvrit plus grands ses yeux clairs; pour mieux voir il les frotta énergiquement avec son petit poing fermé, puis regarda tout autour de lui. Il aperçut sa nourrice, la gouvernante, il se détourna; tout près de Loute, il vit Simone; alors il tendit de nouveau ses bras, remua énergiquement les jambes en criant : « Sissi, Sissi. »

Colette le mit par terre et, aussi vite qu'il put, il courut rejoindre Simone. Cette affection déplut à Mme Ternot, elle reprit sac et en-cas et, après avoir dit quelques paroles à la nourrice et à la gouvernante, elle partit. Loute la suivit.

Il était près de quatre heures lorsque les deux amies entrèrent au Concours hippique; c'était la journée cotée parmi les plus intéressantes, il y avait foule. L'arrivée de Colette fit sensation; sa beauté, sa robe « terriblement osée », comme disait Loute, attiraient tous les regards. Arrivées dans l'enceinte réservée aux sociétaires, elles rencontrèrent des amies qui s'emparèrent d'elles. Malgré elle, Loute dut s'installer entre deux cousines de province, et Colette, ayant retrouvé M. de Grandjac, l'inévitable flirt, partit faire un tour avec lui.

M. de Grandjac, « roué comme potence », s'aperçut que la belle Mme Ternot n'avait pas son visage habituel, et comme on lui avait raconté la veille que le ménage ne marchait pas, il conclut qu'il y avait eu dispute entre les deux époux. Alors il redoubla d'amabilités et, sachant comment plaire, il fit à Colette compliment de sa robe.

— Vous avez là une merveille, chère madame, et je crois que je ne suis pas le seul à le trouver, car partout où vous passez j'aperçois des regards admiratifs.

— Je suis heureuse de vous entendre dire cela, répondit Colette vivement, car, tout à l'heure, quelqu'un m'a prétendu que cette robe était inconvenante.

— Ce quelqu'un ne s'y connaît guère.

— C'est ce que je pensais.

M. de Grandjac devina que ce quelqu'un était le mari, mais il n'insista pas.

Derrière une foule de spectateurs dont la plupart tournaient le dos à la piste, Colette et M. de Grandjac regardèrent quelques instants un officier corriger son cheval qui refusait de sauter, puis, le cheval ayant cédé, ils reprirent leur promenade.

Au haut des marches qui dominent le paddoc ils restèrent assez longtemps, observant les gens qui passaient. M. de Grandjac connaissait presque tout le monde, et nommait les femmes un peu en vue; sur chacune il savait de petites histoires scandaleuses et les racontait d'une manière très amusante. Colette riait, oubliait la discussion qui l'avait mise si fort en colère et trouvait M. de Grandjac charmant.

Comme ils regagnaient la tribune des sociétaires, ils croisèrent une très jolie femme accompagnée d'un officier et que M. de Grandjac salua. Colette demanda son nom.

— Elle s'appelait autrefois Mme Verlat, dans huit jours elle sera baronne Piérar.

— C'est une veuve ?

— Non, elle a divorcé l'an passé. Son mari la rendait très malheureuse, il n'avait aucun des mêmes goûts; elle n'a pas voulu vivre une existence entière avec un homme qui ne cessait de lui dire des choses désagréables. Elle se remarie avec cet officier qui l'accompagne, le baron Piérar.

— Et dans l'armée on admettra, on recevra une femme divorcée ? questionna Colette.

— Certes, reprit M. de Grandjac avec chaleur,

nous sommes au xx<sup>e</sup> siècle, ne l'oubliez pas, madame, et les vieux préjugés qui forçaient un homme ou une femme à être malheureux n'existent plus. Que voulez-vous, quand on s'est trompé on doit chercher à sortir de cette erreur le plus tôt possible, et, lorsqu'on en est sorti, il faut vouloir refaire sa vie.

— Elle n'avait pas d'enfant ?

— Si, une petite fille, mais tout s'est très bien arrangé.

M. de Grandjac n'insista pas; du reste, à mesure qu'ils approchaient de la tribune des sociétaires, la foule devenait plus dense, et il était impossible de causer. Loute trouvant moyen de lâcher ses cousines de province, M. de Grandjac dut s'éloigner.

— Je suis éreintée moralement! s'écria-t-elle; une heure de conversation convenable, c'est affreux. On m'a donné des nouvelles d'un tas de parents dont je ne me souviens même pas. Le petit dernier de Rose, une cousine, a eu bien du mal à percer ses dents; Jean, un autre cousin, a une facilité inouïe pour le travail. Marie, encore une cousine, a eu deux jumeaux, l'un est laid, l'autre beau... Enfin je n'en puis plus et j'ai besoin de voir, d'entendre des choses amusantes.

— Regarde les chevaux, dit Colette.

— C'est tout ce que tu me proposes pour m'amuser! Mais tu sais bien que cela ne m'intéresse pas du tout, du reste je ne suis pas la seule. Autour de nous, sauf dans la tribune des officiers où quelques petites jeunes filles consciencieusement pointent le programme, personne ne s'occupe de la piste.

— Alors, pourquoi vient-on ? demanda une jeune femme récemment mariée.

— On vient, chère madame, répondit Loute, pour plusieurs raisons : D'abord beaucoup de gens de province choisissent cette époque pour venir à Paris; c'est une occasion qu'il saisissent avec empressement; ils retrouvent ici des amis, des camarades, des parents. Nous, les Parisiennes, nous y venons par habitude, pour passer notre temps, pour montrer des robes sensationnelles — regardez Mme Ternot — et puis nous y venons encore pour une autre raison. Au Concours hippique, les jeunes filles et les jeunes femmes qui ont des flirts peuvent leur donner rendez-vous sans se compromettre; tout le monde vient à l'Hippique, et personne ne s'étonne de vous y rencontrer avec un ami. C'est très commode, madame, des endroits comme ceux-

ci et, lorsque j'y suis, je regrette toujours de n'avoir pas de flirt.

— Mais je vous assure, reprit la jeune femme, qu'il y a des gens qui ne viennent que pour les chevaux.

— Je veux bien vous croire, fit Loute, mais cela me fait de la peine de penser qu'une personne intelligente peut regarder pendant trois heures le même spectacle : les haies, les barrières blanches, la rivière, la banquette écossaise, et le cheval qui accomplit bien gentiment son petit parcours, tout cela me semble terriblement monotone ; mais enfin je suis peut-être la seule à penser toutes les bêtises que je vous débite. Conclusion, Colette, je crois que nous ferions bien de nous en aller.

Colette fut de l'avis de Loute et les deux amies se dirigèrent vers la sortie. Mme Ternot, très regardée, entendit des compliments qui, pour une femme du monde, sont presque des offenses et, pour la première fois, elle pensa que Jacques avait eu peut-être raison, mais elle lui en voulut et lui reprocha de l'avoir exaspérée. Elle était partie sans se regarder une dernière fois !

Dans l'auto, les deux amies furent silencieuses. Loute pensait à ses parents de province si différents d'elle, ceux-là savaient vivre modestement et dans leur château perdu au fond de la Bretagne, ils étaient heureux. Le bonheur, c'est donc pour certains chose facile... Le bonheur, Loute, malgré sa gaieté, en était très loin.

Colette songeait à son mari, comment ce soir l'aborderait-elle ? Pour le dîner, elle quitterait sa robe, cause de la discussion. Elle regrettait de l'avoir commandée, portée, c'était pour une Parisienne élégante presque une faute de goût. Elle songea aussi à M. de Grandjac et à toutes les histoires qu'il lui avait contées, celle de la jolie femme qui avait divorcé pour refaire sa vie était très présente à sa pensée.

## XI

En rentrant chez elle, Colette n'était plus aussi arrogante qu'à son départ ; sans bruit, elle monta dans sa chambre et bien vite enleva la robe qui, à présent, ne lui plaisait plus. Elle revêtit une toilette que Jacques aimait particulièrement, elle se recoiffa

avec soin et, se trouvant très jolie, pensa que son mari ne bouderait pas.

Pour une discussion sans importance, jugeait-elle, il était inutile d'échanger de nouveau des choses désagréables, elle était résolue à ne plus parler de la malencontreuse robe.

Elle alla dans son boudoir, et là, en attendant le retour de Jacques, écrivit à Jeanne Rambaud, retenue en Suisse pour sa santé. Sans penser qu'on ne doit pas parler à une malade des plaisirs qui lui sont momentanément interdits, elle conta tout ce qu'elle faisait avec Loute, et dit, à l'exilée, que Paris n'avait jamais été si joli. Lettre achevée, elle prit un livre et, blottie dans une bergère, elle en commença la lecture. Mais le roman ne fut pas jugé amusant; à chaque instant les yeux de Colette se dirigeaient vers une petite pendule de marbre blanc, elle trouvait que le temps était long. Au bout d'une demi-heure, elle jeta son livre sur une table et sonna. La femme de chambre arriva presque aussitôt.

— Monsieur est-il rentré ? demanda Colette.

— Oui, Madame, il y a longtemps.

— Alors, pourquoi ne sert-on pas ?

— Monsieur a donné l'ordre de ne servir qu'à huit heures.

Renseignée, Mme Ternot congédia la femme de chambre et, pensive, revint s'asseoir dans la bergère. Jacques était rentré, Jacques ne venait pas chez elle, elle n'irait certes pas le trouver dans son bureau. Ils se rencontreraient dans la salle à manger et là, à cause des domestiques, il ne pourrait plus être question de discussion, cela valait mieux ainsi.

Le jour baissait, dans le boudoir de Colette il faisait sombre; par la fenêtre ouverte, elle apercevait la grande masse noire du Bois, et derrière, l'enveloppant, un immense ciel de feu; quelques autos passaient très vite, leurs petites lumières dansaient, puis disparaissaient au tournant d'une rue; un peu de fumée venant d'un train montait doucement vers le ciel embrasé et faisait un léger nuage très blanc. Triste, sans cause, Colette regardait la nuit venir.

Huit heures sonnèrent, la jeune femme tressaillit, dans son boudoir l'obscurité était grande; vite, elle tourna un commutateur. La lumière jaillit, alors Colette soupira d'aise, et s'approchant de la glace, se regarda encore avec attention. Satisfaite de cet examen, elle descendit.

Dans la salle à manger, parlant au valet de chambre, elle trouva son mari; se jugeant l'offensé, Jac-

ques n'était pas venu dans son boudoir; elle se mit à table, son mari l'imita, et le premier service se passa sans que les deux époux s'adressassent la parole. Trouvant ce silence ridicule pour les domestiques, Colette essaya de commencer une conversation, mais les réponses sèches de Jacques l'empêchèrent de continuer. Le dîner s'acheva comme il avait commencé. Furieuse, à peine le repas terminé, Colette se leva, Jacques en fit de même et, s'approchant de sa femme, dit d'un ton de maître :

— Voulez-vous venir dans mon bureau, j'ai à vous parler.

Elle inclina la tête, consentante, et monta l'escalier. Dans le bureau, elle aperçut sur une chaise, bien en vue, le sac de voyage de son mari; sans questionner, elle s'installa dans un fauteuil et là, moqueuse, tout en regardant Jacques, elle dit :

— Je vous écoute, seulement tâchez de ne pas être long, car j'ai commencé un livre qui m'amuse follement.

Elle mentait, en souriant, mais pendant le dîner son mari avait boudé, c'était à son tour à présent.

Jacques ne répondit pas. Très calme, il s'assit devant son bureau, rangea quelques papiers, croisa les mains, puis, sans regarder sa femme, il parla :

— Colette, je pars dans un instant pour la Belgique, je rentrerai probablement demain soir ou après-demain matin; pendant mon absence, je désire — et il appuya sur ce mot — que vous prépariez tout pour notre départ. Il fait très beau, la campagne à cette époque est ravissante, les enfants ont besoin de changer d'air. Nous nous installerons au château dès mon retour.

— Pour les vacances de Pâques, répondit-elle, mais c'est chose convenue depuis fort longtemps, seulement nous ne partirons que la semaine prochaine, Loute ne peut pas venir avant.

Toujours de ce même ton qui impressionnait Colette, Jacques reprit :

— Non, ce n'est pas seulement pour les vacances de Pâques, nous partirons après-demain, comme je vous l'ai dit, et nous ne reviendrons à Paris que l'automne prochain. De plus, je vous demanderai de bien vouloir faire comprendre à votre amie Loute, que pendant quelque temps nous désirons être seuls; puisqu'elle ne peut pas partir maintenant, la chose sera facile.

En entendant ces paroles, Colette se redressa toute vibrante de colère, s'écria :

— Vous ne pensez pas sérieusement que je vais partir à la campagne en avril pour ne revenir qu'en novembre; si les enfants ont besoin de changer d'air, nous n'avons qu'à les y envoyer.

— Désormais, répondit Jacques sans se départir de son calme, je ne confierai plus mes enfants à des gouvernantes ou à des nourrices.

Conciliante, Colette fit :

— Eh bien, la chose est arrangeable, maman ne demandera pas mieux que de les prendre, elle part la semaine prochaine.

— Je ne doute pas que votre mère ne s'offre à vous rendre service, mais je trouve que vous devez vous occuper de vos enfants, c'est votre devoir.

Cette fois la jeune femme se facha, elle se leva et, défiant son mari, répondit :

— Je vous avertis que je ne partirai pas, la campagne à cette époque me donne de la neurasthénie, et c'est une maladie que je ne tiens pas du tout à avoir.

Jacques regarda sa femme, ses yeux fixèrent ce joli visage que la colère transformait, et, sèchement, répondit :

— Vous partirez, parce que je le veux, je vous prie de ne pas discuter cette décision, ce serait parfaitement inutile. Vous êtes encore une enfant, vous me l'avez prouvé cet après-midi, aussi mon devoir est de vous diriger.

— Pour une robe, s'écria Colette en riant nerveusement, c'est bien la peine de faire tant d'histoires !

La robe n'est qu'un petit fait joint à beaucoup d'autres; malgré mes observations répétées, vous continuez à mener une vie que je déplore. On ne voit que vous dans les salons de thé, vous passez vos journées à l'hippique et vous y rencontrez des gens qui me plaisent plus ou moins. Vous avez une insouciance qui m'étonne, vous ne pensez pas que vous portez mon nom; pourtant je vous préviens que je n'admettrai jamais qu'on parle de ma femme. J'ai été cet après-midi au Concours hippique, et je me suis rendu compte que beaucoup d'hommes vous prenaient pour ce que vous n'étiez pas; de plus, ce M. de Grandjac avec qui vous vous êtes promenade si longtemps ne me plaît guère, il a des allures avec vous que je ne tolérerai pas. Pour que tout cela ait une fin, le meilleur moyen, croyez-moi, Colette, est de vous en aller; là-bas, loin de ces plaisirs malsains, vous reprendrez conscience de vous-même,

vous comprendrez qu'une femme et une maman se doit avant tout à son mari et à son enfant. Votre amie Loute est en ce moment pour vous une très mauvaise amie... C'est convenu, n'est-ce pas, Colette, nous partirons dans deux jours.

Sans l'interrompre, la jeune femme avait écouté son mari; lorsqu'il eut fini, elle le regarda avec un sourire presque méchant.

— Votre discours est terminé, je pense, demanda-t-elle, alors, laissez-moi parler à mon tour. D'abord, permettez-moi de vous dire, que vous m'avez beaucoup ennuyée; le mot devoir, répété si souvent, devient fastidieux. J'ai vingt et un ans, je vis ma jeunesse, j'entends la vivre joyeusement et je ne vous ai pas épousé pour que vous m'enterriez à la campagne. Je porte votre nom, c'est vrai, mais ne comptez pas qu'à cause de ce nom je refuserai tout hommage masculin. Maintenant, soyez bien certain que je continuerai à mener la vie qui me plaît, jamais je ne romprai avec Loute et dans deux jours je ne partirai pas. Bonsoir et bon voyage.

Ce ton railleur, ce sourire exaspérèrent Jacques, son poing frappa le bureau.

— Vous partirez, Colette, les ordres sont donnés et dans deux jours je vous emmènerai.

Les grands cils de la jeune femme cachèrent ses yeux clairs et, moqueuse, elle répéta :

— Dans deux jours ! puis sans regarder son mari elle s'en alla.

La porte fermée, Jacques n'eut pas le loisir de penser, il était l'heure de partir; son voyage, voyage d'affaires, important, ne pouvait se remettre; il prit sa valise et quitta son bureau. Sur le palier il s'arrêta un court instant, espérant que Colette allait revenir, mais la porte du boudoir resta close et il descendit seul le grand escalier. En bas, il trouva Simone qui, assise sur une chaise dans l'antichambre, lisait bien sagement.

— Que fais-tu là, petite fille ? lui demanda-t-il.

— Je t'attendais pour te dire adieu.

— Pourquoi n'es-tu pas venue dans mon bureau ?

Les grands yeux se détournèrent et l'enfant répondit avec tristesse :

— Maman était avec toi.

Jacques serra très fort la petite fille contre lui, il l'embrassa longuement, tendrement, et Simone sentit que dans son petit cou tombait une larme. Son papa avait du chagrin et elle savait bien qu'elle ne pouvait le consoler.

Elle essaya pourtant.

— Nous serons bien sages, papa, fit-elle. Jean est très gentil, il ne fait plus de colère; cet après-midi, quand maman est venue nous voir, il a dit bonjour à Mlle Loute, maman était très contente.

Maman... maman... Simone savait bien que ce mot-là consolait son père.

Jacques sourit à la fillette et partit le cœur moins lourd.

Colette était entrée dans son cabinet de toilette en proie à une colère folle; elle y trouva sa femme de chambre qui préparait tout pour la nuit. Sans s'apercevoir que sa maîtresse paraissait de très mauvaise humeur, la domestique lui demanda quelles toilettes Madame désirait emporter à la campagne et, contrariée de quitter Paris, elle ajouta que faire toutes les malles en deux jours, c'était presque impossible.

Cette demande surprit Colette, elle comprit que Jacques avait donné des ordres. Alors elle perdit tout sang-froid. La volonté de son mari s'affirmait, même lui absent; cela l'épouvanta, elle comprit qu'elle serait obligée de céder... Alors, d'un mouvement nerveux, elle quitta sa robe et donna l'ordre à sa femme de chambre de lui apporter immédiatement un costume tailleur. Tremblante, elle se laissa habiller, demanda son chapeau et ordonna de préparer dans son sac de voyage tout ce qu'il fallait pour passer une nuit.

La domestique obéit, ne comprenant pas, et s'imagina que madame, jalouse, allait rejoindre son mari. Quand Colette fut prête, elle regarda autour d'elle, puis, nerveuse, s'approcha de son bureau; debout, elle écrivit quelques lignes sur une feuille de papier, qu'elle glissa dans une enveloppe, elle la cacheta, fébrilement, y traça le nom de son mari, puis alla porter cette lettre sur le bureau de Jacques. Cela fait, elle revint dans sa chambre, prit son sac et dit d'un ton qu'elle s'efforça de rendre calme :

— Marie, demain vous m'apporterez chez ma mère des robes et du linge, je ne pars pas à la campagne.

Ces paroles étonnèrent la femme de chambre, elle n'osa pas questionner, mais elle regarda Madame s'en aller, comprenant que ce départ à pareille heure était une chose grave.

Sac à la main, Colette descendit vivement l'escalier, elle ouvrit la porte de l'hôtel et la referma avec bruit...

A dix heures du soir, le boulevard Flandrin est

désert ; elle frissonna, mais au coin d'une rue trouva un auto, quelques mètres la séparaient de la maison de ses parents, la voiture l'y conduisit très vite.

L'ascenseur étant en réparation, elle monta les deux étages en pensant à ce qu'elle allait dire.

Elle leur raconterait tout : la violence de Jacques, la façon dont il avait osé lui parler, elle dirait qu'il lui avait donné des ordres ! Elle connaissait son père et sa mère, elle était certaine qu'ils approuveraient sa décision de rompre avec un mari qui ne la comprenait pas.

Elle sonna d'une main tremblante, il était tard, elle eut la crainte qu'on ne l'entendit pas.

Devant elle la porte s'ouvrit, le valet de chambre s'étonna de la voir venir à pareille heure, mais sans rien dire il l'introduisit dans le petit salon où son père fumait tout en lisant et où sa mère brodait. Ensemble M. et Mme Darny levèrent les yeux et le même cri s'échappa de leurs lèvres :

— Colette, qu'y a-t-il ?

Pour ne pas les émouvoir, la jeune femme avait laissé son sac dans l'antichambre, elle répondit d'une voix claire :

— Mais je viens vous voir, — puis elle ajouta d'un ton indifférent : — mon mari est en voyage.

Elle s'assit en face de son père, tout près de sa mère, et riant, pour dissimuler son émotion, elle expliqua :

— Voilà, je m'ennuyais chez moi, alors je suis venu passer la soirée avec vous... et même... si vous voulez, vous me garderez cette nuit, cela m'amusera de reprendre ma chambre de jeune fille.

Mme Darny se pencha vers Colette et lui répondit avec tendresse :

— Si nous voulons ! Mais, ma chérie, ici tu es toujours chez toi.

M. Darny regarda sa fille attentivement, et lui demanda :

— Ton mari approuve cette fantaisie ?

— Père, je t'ai déjà dit qu'il était en voyage. M. Ternot, ajouta-t-elle avec un petit rire sarcastique, est un agent de change très occupé.

— Quand Jacques est-il parti ? insista M. Darny.

Cette fois, Colette fut obligée de répondre, la question était précise.

— A neuf heures ce soir.

— Et avant son départ, lui as-tu parlé de cette fugue ?

Le joli visage de la jeune femme s'empourpra, elle comprit que son père exigeait la vérité.

Elle se leva, et nerveuse, s'écria :

— Je ne voulais pas vous prévenir ce soir, mais puisque père m'y force, maman, je vais t'apprendre une nouvelle... je suis très malheureuse... la vie avec Jacques devient impossible... mon mari est odieux... et je suis résolue à ne plus rien supporter.

M. Darny protesta.

— Colette tu es en colère, donc tu exagères.

Ce mot exaspéra la jeune femme.

— J'exagère, s'écria-t-elle, tu vas en juger. Ce soir, avant de partir, mon mari m'a déclaré que les enfants ayant besoin de changer d'air nous partirions dans deux jours à la campagne, et que comme il me trouvait trop mondaine, trop gaie, trop coquette, tout l'été je resterais enfermée dans son horrible château, sans voir mes parents, ni mes amis. Il a ajouté qu'il entendait être obéi, qu'il n'admettait pas les discussions et que dans deux jours il m'emmènerait. Voilà mon exagération !

M. Darny se leva à son tour et face à sa fille il discuta :

— C'est impossible, Jacques n'a pas pu te parler ainsi, Jacques est avant tout un galant homme !

— C'est trop fort, cria Colette hors d'elle, tu ne me crois pas. Jacques n'a pas pu me parler ainsi, Jacques est un galant homme ! On voit bien que tu ne le connais pas ! Quand Jacques veut quelque chose, il faut que tout le monde lui cède... Simone a mauvaise mine, il s'imagine qu'elle a besoin de la campagne, il faudra que nous y allions ; il m'a toujours sacrifiée à sa fille ! Et je ne peux pas la voir cette petite, son obéissance, sa douceur, sa bonté m'exaspèrent... je la crois fausse... c'est elle qui monte son père contre moi.

— Tu ne sais plus ce que tu dis, cette enfant a sept ans, et je la crois incapable d'un mauvais sentiment.

— A celle-là aussi, tu vas donner raison, certes je ne croyais pas en venant ici m'entendre traiter de la sorte. Avant mon mariage vous m'aimiez, maintenant je ne compte plus pour vous.

Ces mots, qui étaient ceux d'une enfant, furent dits avec une voix pleine de larmes ; Mme Darny s'approcha de sa fille.

— Ma chérie, voyons, ne te fais pas de chagrin, tu sais bien que tu resteras ici autant de temps que tu le voudras, mais écoute ton père, tu as un mari, des enfants.

— Maman, je t'ai déjà dit que j'étais malheureuse. Je me suis trompée, je croyais à Jacques un tout autre caractère ; sans cela sois bien certaine que je ne l'aurais pas épousé... Nous divorcerons, voilà tout.

Divorcer ! La piété de Mme Darny s'effraya.

— Ma chérie, tu ne parles pas du divorce sérieusement, tu es catholique et croyante.

— Je t'avoue, maman, que cela ne m'arrêtera pas.

— Et ton devoir, s'écria Mme Darny, est-ce ton devoir de quitter pour une discussion tes enfants. Jean, c'est ton fils, celui-là, tu as envers lui des obligations que tu ne soupçonnes pas. Que deviendra-t-il si vous vous séparez ?

— Le divorce me le donnera.

Devant l'entêtement de sa fille M. Darny s'emporta.

— Le divorce, le divorce, vous autres jeunes femmes d'aujourd'hui vous n'avez que ce mot-là à la bouche, et je crois qu'en vous mariant vous y pensez déjà. Maintenant une femme essaie de vivre avec son mari, et elle ne fait aucune concession parce qu'elle sait que la loi odieuse, lui donne toute facilité pour reprendre sa liberté. Eh bien, Colette, tu es d'une famille où le divorce n'a pas cours.

— Je regrette, reprit sèchement la jeune femme, mais je ne me sacrifierai pas pour ma famille, et personne ne pourra me faire revenir sur une décision que j'ai prise et que je considère comme définitive.

Mme Darny essaya d'intervenir.

— Mais ton devoir, ma chérie, dit-elle tendrement, est de rester près de ton mari et de ton fils.

Sa mère se permettant de la critiquer, cela stupéfia Colette.

— Mon devoir, s'écria-t-elle, vous ne m'en avez jamais autant parlé qu'aujourd'hui, et je vous avoue, ajouta-t-elle en riant nerveusement, que cela m'ennuie. Je ne m'imaginai pas en venant ici être reçue de la sorte, sans cela, j'aurais été chez des amis qui m'eussent accueillie aimablement.

Mme Darny fut sensible à ce reproche.

— Ma chérie, nous n'avons pas à t'accueillir, tu es ici chez toi, seulement, nous devons te dire qu'on ne brise pas ainsi avec son mari.

— Mais, maman, tu n'as pas l'air de comprendre qu'avec Jacques je suis très malheureuse.

Malheureuse ! Colette malheureuse, c'était un mot que Mme Darny ne pouvait supporter ; son cœur

s'emplit de griefs contre ce Jacques qui n'avait pas su comprendre sa fille, et qui se permettait de lui donner des ordres.

— Ma chérie, reprit-elle, tu sais bien que ton père et moi avons toujours fait l'impossible pour que tu sois heureuse, cela a été et c'est encore notre plus grand désir, et, se tournant vers son mari qui paraissait de très mauvaise humeur, timidement Mme Darny ajouta : — Puisque tu veux vivre pendant quelque temps avec nous, ta chambre d'autrefois est prête à te recevoir; quand Jacques reviendra, tout cela peut-être s'arrangera mieux que tu ne le penses.

Colette trouva inutile de discuter.

— Garde cet espoir, maman, si cela peut te faire plaisir, mais je connais Jacques, il ne cèdera pas, ni moi non plus. La vie à la campagne avec un mari jaloux et désagréable n'est pas faite pour une femme qui vient d'avoir vingt et un ans.

M. Darny regarda sa fille et, très triste, conclut :

— J'ai bien peur que tu sois en train de gâcher toute ton existence. Tu n'es encore qu'une enfant, et tu crois que la vie est une éternelle partie de plaisir, mais tu apprendras à tes dépens qu'il faut savoir supporter certaines contrariétés.

Colette fit la moue.

— Tu ne m'as jamais parlé ainsi.

— C'est vrai, nous t'avons trop aimée, trop gâtée, tu nous punis aujourd'hui.

Colette bâilla; ce sermon l'ennuyait.

— Je suis fatiguée, dit-elle.

Mme Darny se précipita vers la porte.

— Je vais faire préparer ta chambre, ma chérie.

La jeune femme resta seule avec son père. M. Darny reprit son journal et affecta de ne faire aucune attention à sa fille. Il était contrarié, il trouvait que ni lui ni Mme Darny n'eussent dû l'accueillir: dès son arrivée il eût fallu la reconduire chez elle... Mais Colette avait raison, le mot devoir était pour elle un mot nouveau, ses parents pendant dix-neuf ans ne le lui avaient jamais fait entendre et maintenant qu'il fallait lui faire comprendre la grandeur de ce mot, elle ne voulait rien écouter. Pour Colette, son père et sa mère avaient été pendant des années des fournisseurs de plaisirs, ils devaient le rester s'ils voulaient encore être aimés!

M. Darny avait l'air de lire son journal, mais pardessus la feuille ses yeux regardaient cette fille tant chérie, et il se disait que derrière ce joli visage se

cachait une âme égoïste et que cette âme, c'étaient eux qui l'avaient faite ainsi. Pendant dix-neuf ans, Mme Darny et lui avaient cherché à éviter à leur enfant tout spectacle triste : maladie, misère, enterrement, larmes, Colette n'avait jamais vu toutes les réalités de la vie. Sa mère disait : « Je ne sais ce que l'avenir réserve à ma fille, je veux lui faire une enfance heureuse. » Le père approuvait et tous deux, aveuglés par leur amour, ne se rendaient pas compte qu'ils préparaient le malheur de leur enfant. Quelquefois, M. Darny disait : « Nous la gâtons trop, nous l'élevons mal, » mais tout de suite sa femme répondait : « Elle est heureuse, » et ce mot-là faisait taire sa conscience paternelle.

Mariée, Colette avait voulu continuer cette existence, la maternité ne l'avait pas changée et M. Darny comprenait maintenant que Jacques voulût l'emmenner pour quelque temps loin de ce Paris où les tentations pour une jolie femme de son âge étaient multiples.

Il approuvait son gendre, mais il savait que le dire à Colette était chose inutile. Il n'avait jamais été qu'un papa très aimant, qu'un papa qui ne grondait jamais, sa fille ne comprendrait pas son nouveau langage, elle le lui avait dit très sèchement. Il fallait donc consentir à ce que Colette voulait. M. Darny ne pouvait admettre cela. Il allait parler, discuter encore, supplier même, mais sa fille ne lui en laissa pas le temps. Trouvant son père peu aimable et devinant qu'il la blâmait, sans lui dire un mot, elle quitta la pièce.

Dans sa chambre elle retrouva sa mère qui s'efforçait de rendre agréable cette pièce inhabitée depuis deux ans ; avec une gaieté exagérée, Colette s'écria :

— Comme je vais être bien, tu ne peux savoir avec quelle joie je retrouve ma chambre. Ici, ajouta-t-elle avec un soupir, j'ai toujours été heureuse.

Colette se disait joyeuse, mais ses mains tremblaient en se dévêtant et, doucement, avec beaucoup de baisers, elle renvoya sa mère.

— Je suis très lasse, j'ai besoin d'être seule, bonsoir, maman.

La femme de chambre reçut aussi son congé ; la porte fermée, Colette respira. Elle se répéta, tout en faisant sa toilette : « Je suis contente, je suis contente, » mais elle s'étonna de voir dans la glace que ses yeux clairs étaient sombres. Au moment de se coucher, au pied de son lit, elle s'arrêta ; devant elle,

accrochées aux murs, il y avait deux gravures pieuses devant lesquelles, enfant, elle s'agenouillait. Jeune fille elle priait encore, mais elle priait en pensant à beaucoup de choses; mariée, un *Pater* et un *Ave* rapidement dits avant de s'endormir et c'était tout.

Pourquoi ce soir s'agenouilla-t-elle, pourquoi ses yeux ne quittèrent-ils pas les gravures pieuses, pourquoi se souvint-elle des prières d'autrefois. C'est que ce soir, pour la première fois de sa vie, elle avait quelque chose à demander à Dieu : elle voulait qu'il protégeât son enfant, son petit Jean, dont elle ne s'occupait guère, mais qui était tout de même son fils, ce soir elle le sentait sien; et pour la première fois Colette éprouva cette angoisse de toutes les mères aimantes : la crainte que pendant la nuit une maladie mauvaise s'approchât de son enfant.

Elle se releva émue, se moqua de ses craintes folles, puis se glissa dans son lit en pensant à son fils qui dormait dans une autre maison.

## XI

Le soir du départ de son père, Simone s'était couchée très tard; aussi le lendemain matin, il était huit heures lorsqu'elle ouvrit les yeux.

Le grand soleil qui entrait dans sa chambre la surprit, et, craignant d'être en retard, bien vite, elle se leva... La pendule consultée lui fit comprendre que Miss avait oublié la consigne... Simone devait être réveillée tous les jours à sept heures. La fillette passa un peignoir et se dirigea vers la chambre de sa gouvernante. Elle toqua à la porte et, ne recevant aucune réponse, se décida à ouvrir. Le lit était défait, la pièce en désordre, mais Miss n'était pas là. Étonnée de cette absence, Simone alla vers la chambre de Jean. La porte était ouverte, mais rideaux et persiennes closes montraient que le petit garçon dormait encore. Sur la pointe des pieds Simone s'avança vers le berceau; elle entendit des rires, des gazouillements, Jean était réveillé. Elle s'approcha, le bébé tendit ses bras et, dans son jargon que Simone comprenait à merveille, réclama Nounou et sa soupe. Simone tira les rideaux, poussa les volets et Nounou ne parut pas.

Jean s'impatientait, aux rires avaient succédé des

cris, Simone le consola et lui donna son polichinelle. « Nounou avait été chercher la soupe, il fallait être bien sage. » La fillette alla sur le palier, et doucement, pour ne pas réveiller maman, appela, plusieurs fois : « Nounou! Nounou! » Mais personne ne répondit. Simone n'y comprenait rien. Elle revint vers Jean, qui s'occupait à déchirer le bel habit de son polichinelle, le voyant tranquille et sachant bien que le gros garçon ne serait pas sage longtemps, la petite fille se décida à aller chercher la nourrice.

Vêtue d'un peignoir de laine blanche, toute menue sous la grosse étoffe, les pieds nus dans des sandales, Simone descendit. Au premier étage tout était silencieux, elle pensa que Colette dormait encore, et ses pas se firent plus légers. En bas, dans la salle à manger, dans l'antichambre, aucun domestique. La cuisine, l'office étaient en sous-sol, l'escalier mauvais pour des petites jambes de sept ans; résolument, Simone ouvrit la porte de communication. Des rires, des conversations très animées parvinrent à ses oreilles, tous les domestiques étaient là.

L'escalier noir, elle ne savait comment on l'éclairait, lui fit peur; alors, de nouveau, elle appela : « Nounou, Nounou. » Mais sa voix était frêle, les domestiques causaient très fort, personne ne l'entendit. Alors Simone comprit qu'il fallait descendre. Ses petites mains s'agrippèrent à la rampe de bois, et ses pieds cherchèrent les marches; elle tremblait, l'obscurité l'effrayait.

Pendant qu'elle accomplissait cette descente périlleuse, des phrases incompréhensibles venaient jusqu'à elle. « Il va faire une tête, quand il rentrera. — Mes enfants, je me trotte. — Si on lui envoyait une dépêche? — Tu es fou. — Histoire de rire. » Et des rires lourds, des rires grossiers, des rires qui faisaient frissonner l'enfant succédèrent aux phrases qu'elle ne comprenait pas. Enfin Simone arriva à la dernière marche et, derrière la porte vitrée, elle aperçut les domestiques. Lentement, presque sans bruit, elle entra.

La petite silhouette blanche parut en pleine lumière; immédiatement les rires, les conversations cessèrent; tous les domestiques se sentaient en faute, et muets, gênés, attendaient que l'enfant parlât.

— Nounou, dit Simone de sa voix douce, il est tard, Jean réclame sa soupe.

Le déjeuner des enfants, personne n'y avait pensé. La cuisinière s'approcha de son fourneau qui n'était

pas allumé, et Nounou s'avança vers la petite fille.  
— Mademoiselle Simone, balbutia-t-elle pour s'excuser, c'est justement ce que j'étais venue chercher.

Et, précédant la fillette, éclairant l'escalier sombre, elle remonta près du petit garçon. Simone la suivit, devinant qu'il se passait quelque chose d'anormal dans la maison.

Près du lit de son frère qui s'amusa toujours avec son polichinelle, elle demanda à la nourrice :

— Miss n'était pas en bas, où donc est-elle ?

— Ah ! j'oubliais de vous dire, mademoiselle Simone, sa sœur arrive aujourd'hui, elle doit passer la journée avec elle... Madame lui avait donné la permission.

— Bien, répondit la fillette, et seule elle alla faire sa toilette.

Elle y arriva tant bien que mal, mais elle ne put arranger ses boucles, et comme Nounou ne savait pas, la perspective de rester toute la journée décoiffée l'ennuyait. Un peu coquette, elle ne pouvait se résigner à rester ainsi jusqu'au soir. Sa maman savait faire les boucles ; si Simone osait lui demander, le désordre de sa coiffure serait bien vite réparé.

Prête, la fillette se glissa hors de sa chambre, il était neuf heures, elle savait qu'à cette heure-là Colette, venant de se lever, lisait ses journaux dans son boudoir.

Avec un cœur qui battait de crainte et d'espoir, elle alla frapper à la porte du boudoir. Elle frappa plusieurs fois de suite et, comme on ne lui répondait pas, se décida à entrer. La pièce vide ne l'inquiéta guère. Colette devait être encore dans son lit. Elle toussa pour prévenir qu'elle était là, puis, à petits pas craintifs, se dirigea vers la chambre qu'une portière séparait. Elle la souleva, la trouvant lourde.

Dans la chambre il faisait sombre, rideaux et persiennes fermées étonnèrent l'enfant. Colette dormait donc encore. Mais les yeux de Simone, s'habituant à l'obscurité, s'aperçurent que le lit était vide. Elle crut d'abord qu'elle ne voyait pas bien et, le cœur étreint par une angoisse affreuse, comprit que sa maman n'avait pas couché là.

Ce qui se passa dans cette petite tête d'enfant en quelques minutes fut effrayant. Se rappelant tous les contes lus, les terribles Barbe-Bleue, les ogres, les méchantes fées, elle eut peur effroyablement, mais

depuis cet hiver elle allait au catéchisme et savait bien que toutes ces choses n'étaient pas vraies.

Alors... où se cachait sa maman, celle de son petit frère... disparue... morte peut-être!... La mort, pour une petite ame de sept ans, c'est simplement la disparition de quelqu'un; la mort, c'est ne plus voir les gens, et puisque Colette n'était pas là, puisque son lit indiquait qu'elle n'avait pas dormi là, c'est qu'elle était morte comme la première maman de Simone.

Cette certitude jeta la fillette éperdue au pied du lit.

Elle resta là longtemps, tête blonde enfouie dans les draps, se plaignant comme un petit enfant, parlant à cette maman qui n'avait pas voulu l'aimer et qu'elle avait tant aimée.

La femme de chambre, venant chercher des affaires que Madame faisait réclamer, la trouva ainsi.

Les persiennes ouvertes, elle aperçut le visage bouleversé de l'enfant.

— Mademoiselle, fit-elle compatissante, faut pas vous faire du chagrin, Madame reviendra, c'est des histoires qui ne durent jamais.

Madame reviendra, Simone n'entendit que ces deux mots. Colette était donc partie.

Faisant un effort pour arrêter ses larmes, elle interrogea :

— Mais où est-elle donc, ma maman ?

La femme de chambre ne demandait qu'à parler, elle raconta :

— Chez Mme Darny, Madame est partie hier soir, après Monsieur. Ils ont eu une discussion rapport à la campagne, je ne sais pas trop pourquoi; enfin, j'ai entendu Madame qui disait tout en s'habillant : « J'en ai assez des enfants, j'en ai assez! » Puis elle a écrit à Monsieur et elle s'en est allée.

Simone se redressa. Les yeux secs, elle écoutait la femme de chambre. Elle ne pleurait plus maintenant, elle savait que Colette était partie à cause des enfants. Les enfants, ce n'était pas Jean, c'était elle! Simone avait beaucoup de peine, à présent; c'était fini, elle comprenait qu'il ne fallait plus aimer sa maman.

Elle remonta chez elle et, pour ne pas montrer son chagrin, alla dans la salle d'étude; elle prit ses cahiers et, comme tous les autres jours, se mit à travailler.

Elle avait pour son cours de demain à conjuguer le verbe aimer, à analyser grammaticalement cette

phrase : « Maman nous a recommandé d'être bien sages. » Elle prit sa plume et son cahier et voulut s'appliquer, mais, devant elle, écrit en gros caractères, il y avait le mot « maman » et ce mot lui rappelait à chaque instant qu'en bas la chambre était vide.

Maman!... Maman!... sa petite voix prononça plusieurs fois le nom si doux, elle l'écrivit sur une page blanche, mais elle n'eut pas le courage de continuer à travailler. Elle rangea ses cahiers, puis alla retrouver Jean.

Le petit garçon était habillé, Nounou encore absente, aussi le bébé en profitait pour jouer avec de l'eau, chose défendue.

Simone le gronda, Jean se fâcha et rit.

« La chambre était tout en désordre, que faisait donc Nounou ce matin ? Simone devina qu'elle était repartie à l'office, causer du départ de Madame avec les autres domestiques. Et les phrases entendues tout à l'heure devenaient pour elle compréhensibles. « Il va faire une tête quand il rentrera ! » C'était de son père dont on parlait ainsi, de son père qui ne savait rien. Lui aurait autant de chagrin que sa petite fille. Et Simone souhaita éperdument son retour : pleurer avec lui, pleurer dans ses bras, ne plus se sentir seule dans cette grande maison silencieuse.

La fillette emmena son petit frère dans la salle d'étude, et toute la matinée les deux enfants restèrent seuls, pas de maître à la maison, les domestiques en prenaient à leur aise, les gosses pouvaient bien se garder tout seuls !

De temps en temps, Simone interrompait les jeux de Jean et l'appelait près d'elle ; elle l'embrassait avec tendresse, et, en le serrant bien fort dans ses bras, disait : « Mon petit frère, mon petit frère ! » Bien vite, pour être libre, Jean rendait le baiser, puis, insouciant, mais pas content, Sissi ne voulait pas jouer, il reprenait son fouet et tapait sur son cheval. Et Simone le regardait, aimant ses cris, ses rires ; près du bébé joyeux, elle se sentait moins abandonnée.

Colette s'était réveillée tard ; plusieurs fois déjà, Mme Darny avait entr'ouvert la porte de sa chambre et toujours dans le lit blanc rien ne bougeait. Enfin, vers neuf heures, elle ouvrit les yeux et, apercevant sa mère qui passait la tête, l'appela :

— Maman, j'ai bien dormi et, ajouta-t-elle immédiatement, je suis très contente d'être ici.

Mme Darny embrassa plusieurs fois sa fille. Certes, Colette avait tort, elle la blâmait de vouloir rompre avec son mari, mais elle était heureuse de l'avoir à elle toute seule, comme autrefois. Et puis Mme Darny pensait que ce départ du domicile conjugal n'était qu'une fugue d'enfant gâtée, et que ce soir, le mari, très amoureux, reviendrait chercher sa femme. Avec des baisers, tout s'arrange, aussi Mme Darny ne voulait pas parler raison, désirant jouir de la présence de sa fille.

— Ma chérie, il fait un temps superbe, que dirais-tu d'une promenade matinale au Bois ?

Colette fit la moue, puis répondit :

— Avec Loute ?

Mme Darny ne montra pas d'enthousiasme.

— Je crois qu'il vaudrait mieux ne pas prévenir ton amie de ce qui s'est passé hier. Loute est un peu bavarde.

Colette fronça les sourcils et, désagréable, répondit :

— Loute saura et doit savoir, c'est ma meilleure amie, je veux la prévenir moi-même. Et puis, si elle est bavarde, cela n'a aucune importance, je ne cacherai à personne que nous allons divorcer.

Divorcer ! Mme Darny, très croyante, ne pouvait entendre sa fille prononcer ce mot-là ; mais, ne voulant pas contrarier Colette, elle ne discuta guère.

— Ma chérie, réfléchis, on ne dit ces choses-là que lorsqu'elles sont irrévocables, et heureusement tu n'en es pas là.

Le visage de Colette restant boudeur, Mme Darny ajouta :

— Mais enfin, si tu veux voir Loute, tu peux lui téléphoner.

Colette sourit de nouveau.

Elle mit beaucoup de temps à faire sa toilette, et comme dans sa chambre de jeune fille elle se trouvait un peu désorientée, elle garda sa mère près d'elle. Elle lui raconta, dans les plus petits détails, les exagérant à plaisir, ses discussions conjugales, elle prétendit avoir été depuis deux ans l'éternelle sacrifiée ! Chez son mari, elle ne disait plus chez elle, on ne pensait qu'à Simone ; Jacques n'avait des attentions et des tendresses que pour sa fille ; pour Colette, il n'avait jamais eu que des mots durs et méchants.

— Et ton fils, ton beau petit Jean, demanda Mme Darny, avec une tendresse de grand'mère.

Tout en brossant ses cheveux châtains aux ondes souples et capricieuses, Colette répondit :

— Son père n'y fait guère attention.

Jean; ce nom-là avait éveillé chez elle un regret, elle se souvint de son angoisse d'hier soir et eut le désir d'avoir ce matin des nouvelles de son enfant. Justement, elle voulait mettre un paletot qu'elle n'avait pas, sa mère serait très bonne de l'envoyer chercher.

Mme Darny consentit et, une demi-heure après, la femme de chambre rapportait le paletot.

Sans avoir l'air, Colette la questionna, et elle eut bien vite la certitude que chez elle tout allait bien : la domestique n'avait pas osé parler du désespoir de Mlle Simone, et dire que tous les gens là-bas plaignaient cette petite fille qu'on avait trouvée pleurant au pied du lit de sa maman.

Vers onze heures, Colette sortit de sa chambre, elle n'avait rien dit à Loute, mais lui avait donné rendez-vous au Bois.

Elle passa devant le bureau de son père et hésita avant d'entrer. Hier soir M. Darny n'avait guère été aimable, Colette lui en voulait un peu, mais c'était son père, elle devait faire une concession. Se jugeant très bonne, elle entra.

M. Darny écrivait, il leva à peine la tête, et répondit très froidement au bonjour de sa fille.

Colette ne se troubla pas.

— Tu m'en veux toujours, papa, tu as bien tort, moi je me sens gaie, heureuse comme je ne l'ai pas été depuis longtemps.

— Tu as de la chance, je t'avoue que sur ce terrain je ne te suivrai pas.

— Tu y viendras, papa, et tu finiras par approuver ma décision.

— Jamais.

— C'est une idée à laquelle il faut que tu t'habitues.

M. Darny jugea inutile de discuter.

— Tu déraisonnes, conclut-il, et il se remit à écrire.

Peu poliment Colette haussa les épaules et s'en alla mécontente de son père. Si tous les jours il était aussi désagréable, ce ne serait pas très amusant !

Dehors il faisait beau, elle oublia ses préoccupations et se réjouit de retrouver Loute. Avec elle on ne s'ennuyait jamais.

Dans le « Sentier de la Vertu », qui borde l'allée des Acacias, elle retrouva son amie assise un peu à l'écart.

— Bonjour, fit Loute, je suis mélancolique, mon état d'âme est mauvais ce matin. Le printemps, les petites fleurs qui naissent, tout cela est déplorable pour une ex-amoureuse.

Loute triste, Loute occupée d'elle-même, cela ne plaisait pas à Colette qui venait retrouver son amie surtout pour parler d'elle; elle avait une si belle aventure à conter!

— Moi, je suis très gaie, dit-elle, le beau temps, le soleil, les jolies toilettes, tout cela me ravit, et puis je me sens libre comme je ne l'ai pas été depuis deux ans.

Loute regarda son amie qui s'était assise près d'elle et trouva que le printemps la rendait bien jolie.

— C'est vrai, fit-elle avec indifférence, ton mari est absent.

— Oui, il rentre ce soir, mais chez lui une surprise l'attend.

— Une surprise? questionna Loute.

— Oui, ma chère, il trouvera le logis vide; hier soir, ajouta-t-elle avec une emphase de jeune débutante, j'ai quitté le domicile conjugal.

Cette nouvelle si peu attendue secoua Loute, elle se redressa, saisit les mains de son amie, et lui demanda:

— Que dis-tu là, ce n'est pas possible, pourquoi t'en aller... où donc as-tu été?

— Chez mes parents. Jacques m'a fait une scène trop longue à te raconter, il prétendait m'enfermer tout l'été dans son château, alors, après son départ, l'oiseau a ouvert sa cage et s'est envolé.

En disant ces mots Colette se mit à rire.

Loute ne partagea pas sa gaieté; stupéfaite, elle regardait son amie.

— Toi, Colette, tu as fait cela?

— Mais oui, j'en avais assez d'être malheureuse.

Malheureuse! Ce mot amusa Loute, mais elle ne sourit pas et très grave demanda:

— Et les enfants?

Cette question déplut à la jeune femme. Les enfants, les enfants, tout le monde y pensait. Elle avait souffert, elle avait presque pleuré, mais ses souffrances et ses larmes, personne ne s'en inquiétait.

Colette ne répondit pas et comme il y avait du monde dans le « Sentier de la Vertu », elle demanda à Loute de se rapprocher afin de pouvoir admirer les toilettes qui passaient.

Loute comprit qu'elle avait déplu à son amie, mais cela ne l'intimida pas; elle reprit la conversation:

- Colette, vraiment que comptes-tu faire ?
- Divorcer, affirma la jeune femme avec fierté.
- Et puis après ?

Après, Colette n'y avait pas encore pensé. Son départ, son divorce, voilà ce qui l'inquiétait pour le moment. Cette question de Loute réveillait une pensée mauvaise qui dormait en elle. Un jour, avec un sourire charmant, un flirt lui avait dit : « Quand on s'est trompé, on refait sa vie. » Eh bien, puisqu'elle s'était trompée, lorsqu'elle serait libre, elle essaierait, tout comme les autres, de trouver le vrai chemin du bonheur. Ses croyances s'opposaient à une seconde union, mais sa piété mondaine, très superficielle, ne l'arrêterait pas; elle considérait la religion un peu comme un brevet d'élégance dont parfois on pouvait se passer. Sa mère ne lui avait enseigné qu'une religion jolie, faite de prières, de messes et de sermons entendus dans une église à la mode. La misère, les souffrances, les larmes, elle ignorait tout cela, jamais on ne lui avait appris que chaque être humain doit s'employer à soulager ceux qui souffrent, jamais elle n'avait compris ce que signifie le mot « Charité ». Pour elle les malheureux appartenaient à une classe différente qui suivait un autre chemin que le sien. Colette ignorait donc la religion du Christ; si intelligente qu'elle fût, elle ne l'avait jamais comprise; ne l'ayant pas comprise, elle n'y était pas attachée.

— Je songerai à l'avenir, fit-elle avec bravade, lorsque je serai libre.

Loute ne la questionna plus, à quoi bon, ce matin elles pensaient différemment. Loute était mélancolique, au printemps tout parle d'amour, et Loute trouvait ridicule de gâcher un bonheur. Jacques Ternot était un mari charmant, et elle ne croirait jamais qu'il avait rendu sa femme malheureuse.

Les deux amies échangèrent des propos indifférents; les jupes s'élargissaient, les chapeaux se portaient plus petits, les couleurs étaient violentes, puis toutes deux, trouvant le temps long, jugèrent qu'il était l'heure de rentrer. Lasses de n'avoir rien fait, ni rien dit, elles reprirent le chemin du retour.

Colette en voulait à Loute de ne pas l'avoir approuvée; depuis, sa joie s'en était allée.

Loute reprochait à Colette son égoïsme. La jeune femme ne s'était pas aperçue qu'elle était triste, tristesse sans cause, c'est vrai, mais par ce matin de

printemps Loute eût aimé parler un peu d'elle-même. Ce qu'elle eût dit, elle n'en savait rien, mais aujourd'hui elle eût voulu causer d'amour, et Colette était arrivée avec des mots qui raillaient toute sentimentalité. La liberté, la liberté, voilà ce que la jeune femme trouvait admirable, et Loute ce matin était tout près de comprendre qu'il y a des chaînes qu'on aime. Pour éviter le monde, les deux amies prirent un petit sentier que le printemps faisait joli, les buissons commençaient à verdier, le soleil dorait les troncs d'arbres et faisait sur la terre des taches claires. L'air sentait bon, tout près du chemin des petites violettes pâles fleurissaient, et Loute eût aimé s'arrêter pour en cueillir quelques-unes. Cette idée « de midinette », jugea-t-elle, la fit sourire et, se trouvant ridicule, elle eut le désir de quitter au plus vite ce sentier fait pour les amoureux.

— Colette, prenons l'avenue, elle est encombrée et poussiéreuse, mais toujours amusante.

— Non, fit la jeune femme boudeuse, je préfère rentrer.

— Alors je vais te quitter, j'ai besoin de côtoyer des élégances.

— Au revoir.

— Au revoir.

Une poignée de main rapide et Colette, sans rien ajouter, tourna le dos à son amie. Loute la regarda s'en aller, puis haussa les épaules, et partit se mêler à la foule qui encombra l'avenue du Bois. Tout de suite, elle y retrouva des amis, et fut avec eux gaie et amusante.

Elle eut un esprit endiablé qui dérida les visages les plus moroses, mais qui n'arriva pas à distraire celle qui le faisait. Loute riait, ses yeux pétillaient, ses dents de loup surgissaient à chaque instant entre ses lèvres rouges, Loute avait l'air de beaucoup s'amuser, mais dans les petits yeux brillants, les larmes étaient proches, et le rire strident était presque un sanglot. Loute était joyeuse, disaient les amies... et Loute pensait qu'elle était triste à pleurer.

Colette rentra de fort mauvaise humeur, le déjeuner qui réunit les parents et la fille manqua de gaieté. M. Darny continuait à « faire la tête »; Mme Darny mal à son aise, prise entre sa fille et son mari, ne savait que dire.

Après le déjeuner, la jeune femme se demanda ce qu'elle allait faire; Loute avait été désagréable et

Colette, se jugeant l'offensée, n'avait aucune envie de demander à son amie de venir avec elle, et puis Loute n'avait pas approuvé sa décision, à quoi bon la voir en ce moment ? Colette, ne sachant où aller, résolut de ne pas sortir. Elle s'installa dans le petit salon avec un ouvrage et un livre ; sa mère, obligée d'aller à une réunion de charité dont elle était la présidente, serait absente une partie de la journée.

Dans l'appartement silencieux, d'abord la jeune femme se trouva bien, son livre paraissait amusant ; c'était l'histoire d'un divorce, et Colette s'identifiait au personnage principal, une très jolie femme persécutée par son mari !... Mais, au milieu du roman, l'héroïne pardonnait et avouait avoir eu des torts ; Colette abandonna le livre. Elle prit son ouvrage, un carré de filet sur lequel elle voulait broder une sirène. Son dessin devant elle, elle s'appliqua, comptant les points, mais elle était distraite, et la sirène avait le visage de travers. Elle regarda l'heure et constata avec surprise que quatre heures n'avaient pas encore sonné ; l'après-midi lui semblait longue. Elle pensa à son mari, à son retour.

Qui lui annoncerait la nouvelle, les domestiques ou Simone ?

Elle eut la curiosité de voir à quelle heure il pouvait arriver, et alla dans le bureau de son père consulter l'indicateur. Jacques serait chez lui vers cinq heures ; sans aucun doute il viendrait ici immédiatement la supplier de rentrer... Mais elle était bien décidée à ne pas céder, elle tenait au divorce à moins que... pourtant... s'il voulait faire de grandes concessions... ne plus jamais parler de campagne... mettre Simone au couvent... alors... alors, peut-être qu'elle consentirait à rentrer chez elle, mais elle était résolue à ne plus supporter aucune observation.

Elle retourna dans le petit salon et essaya de reprendre son livre, décidément il était très ennuyeux ; elle demanda le thé.

Le thé lui sembla mauvais, elle n'avait pas faim. Elle bailla, se détira, Colette dans la maison de ses parents ne se trouvait pas bien. Elle chercha à comprendre quel était ce malaise moral qui l'envahissait... Autrefois, elle aimait ce petit salon, elle y avait passé des heures très agréables, seule ou avec ses amis ; pourquoi donc, aujourd'hui, trouvait-elle la pièce triste, pourquoi ne se sentait-elle plus chez elle dans cet appartement ?

Deux ans la séparaient de sa vie de jeune fille, mais deux ans avaient suffi pour changer son cœur.

Ce cœur avait des aspirations, il était hésitant, éperdu, ce cœur voulait être heureux, mais il ne savait plus où trouver le bonheur. N'aimer que soi, c'est le vide à certaines heures, et Colette, seule dans ce petit salon, était prête à se trouver très malheureuse. Injuste, ne voulant pas comprendre qu'elle était la coupable, elle reprochait à son mari les heures grises qu'elle vivait, et sa rancune la faisait méchante.

Cinq heures... Jacques arrivait à l'hôtel, près de lui les domestiques s'empressaient, mais aucun n'osait l'avertir du départ de Madame. Et, enfoncée dans un fauteuil, les yeux mi-clos, ayant sur les lèvres un sourire ironique, Colette suivait la scène qui se déroulait, là-bas, chez elle.

Le petit boudoir était vide; Jacques, ne se doutant guère qu'il était vide pour toujours, allait dans son bureau. Sur la cheminée, bien en vue, une lettre était là; sa concision la faisait précise, quelques lignes très sèches apprenaient au mari que sa femme, n'entendant pas obéir à un maître, avait repris sa liberté.

Jacques pâlisait, froissait le papier, marchait de long en large, comme lorsqu'il était soucieux ou fâché, puis l'exercice le calmant, il réfléchissait. Sa femme n'était plus une enfant, il avait eu tort de lui parler comme il l'avait fait... Alors, lentement, un peu honteux, Jacques quittait l'hôtel, et amoureux, repentant, venait chez ses beaux-parents.

Cinq heures et demie, il ne tarderait pas...

Colette quitta son fauteuil et s'approcha de la fenêtre. Elle regarda dans la rue pour s'amuser, se distraire, il ne fallait pas croire qu'elle guettait l'arrivée de son mari.

Passants, autos, défilèrent nombreux, Colette ne quittait pas des yeux le trottoir devant lequel s'arrêtaient les voitures, elle regardait les gens descendre, et quand une silhouette masculine surgissait par la portière, Colette sentait son cœur battre plus vite. Dans le grand immeuble beaucoup de gens rentrèrent, mais Jacques Ternot ne parut pas.

Un peu étonnée de cette absence, Colette songea que le train avait eu sans doute du retard et que maintenant son mari ne viendrait qu'après le dîner.

Contrariée d'avoir été si longtemps absente, Mme Darny rentra et accabla sa fille de tendresses. Cette journée, pour elle avait dû être longue; à la réunion, Mme Darny, préoccupée, ne savait ce qu'elle disait, elle ne pensait qu'à Colette, elle aurait

voulu être près d'elle pour la consoier. Le dernier mot ne plut pas à la jeune femme, elle affirma en riant qu'elle n'avait pas besoin d'être consolée. Elle mentit et prétendit que le temps avait passé très vite.

À table, M. Darny parla à peine, et Mme Darny, craignant toujours que sa fille ne s'ennuyât, raconta avec force détails la réunion de charité.

Neuf heures les trouva installés dans le petit salon; Colette avait repris son livre, Mme Darny son ouvrage et M. Darny sa pipe. Colette ne lisait guère, elle écoutait les moindres bruits.

Tout à coup, M. Darny, qui sans doute avait les mêmes préoccupations que sa fille, demanda :

— Colette, à quelle heure ton mari arrive-t-il ?

La jeune femme tressaillit et, désagréable, répondit :

— Je n'en sais rien, et je t'avoue que cela ne m'intéresse guère.

M. Darny haussa les épaules, prit son journal et s'absorba dans la politique. Mme Darny regarda son mari, puis Colette; elle eut un soupir, l'avenir lui faisait peur.

Colette semblait ne pas vouloir céder, pourtant il était impossible qu'elle en vint au divorce!

Et, longue, la soirée passa. La jeune femme ne tournait pas souvent les pages de son livre, ses mains s'agitaient à chaque instant et son joli visage avait une expression dure qui ne lui était pas habituelle. Comme onze heures sonnaient, Colette jeta son roman sur la table et, riant nerveusement, s'écria :

— C'est perdre son temps que de lire des choses aussi bêtes. Vraiment, les écrivains d'aujourd'hui n'ont plus aucun talent; puis elle ajouta: je suis fatiguée de n'avoir rien fait, bonsoir.

Un baiser indifférent à son père et à sa mère et Colette partit.

Un long silence suivit le départ de la jeune femme, puis Mme Darny regarda son mari, et sans rien dire les deux époux se comprirent. Ils avaient de la peine; tremblantes, leurs mains se joignirent, mais ils ne parlèrent pas, les mots leur faisait peur, les mots eussent dépassé leur pensée. Ni l'un ni l'autre ne voulaient juger Colette.

## XII

Trois jours passèrent, trois jours pendant lesquels Colette attendit en vain son mari : colère, amour-propre froissé, orgueil, révolte, puis rancune, elle connut tous ces sentiments. Ses parents essayèrent en vain de lui faire faire une démarche conciliante, elle refusa ; c'était Jacques qui devait venir implorer son pardon ; mais Jacques ne vint pas et n'écrivit pas.

Colette aurait bien voulu savoir ce qui se passait chez elle, quelle décision son mari allait prendre ; mais, ne voulant pas envoyer questionner les domestiques, elle se résigna à attendre.

A ses parents chaque jour elle parlait d'avoué, de séparation, mais elle n'avait encore fait aucune démarche, les mots la contentaient, et puis pour agir, il fallait savoir ce que son mari décidait. Cette attente l'énervait, elle ne savait comment employer son temps.

Loute se faisait rare, et Colette, se sentant dans une position fautive, ne cherchait pas à rencontrer ses autres amies.

Mme Darny se désespérait, le bonheur de sa fille lui semblait compromis, mais pour lui parler raison elle n'avait aucune autorité. Elle se contentait d'entourer Colette de tendresse et de soins.

Un matin, M. Darny avertit sa fille qu'en sortant du bureau, il irait voir son mari.

Colette s'emporta, fut presque malhonnête, déclara qu'elle ne voulait pas, que son père n'avait pas le droit de faire cette démarche.

Sur un ton qui termina la discussion, M. Darny répondit que, désirant avoir des nouvelles de son petit-fils, il allait en chercher lui-même.

Colette devint rouge, puis pâlit, mais elle ne discuta plus.

Le soir, pour bien montrer qu'elle n'était pas pressée de savoir le résultat de la démarche de son père, elle rentra fort tard, affectant une gaieté qui ne lui était pas habituelle, M. Darny l'interrompit et lui apprit sans ménagement la nouvelle.

— L'hôtel boulevard Flandrin était fermé, tout le monde était parti depuis deux jours.

Colette fut atterrée ; ainsi, sans la consulter,

Jacques avait emmené son fils ; il n'en avait pas le droit, demain les tribunaux le lui apprendraient.

M. Darny ne discuta pas, ce départ l'avait bouleversé, il avait peur que son gendre, sous l'empire de la colère, ne prit une résolution irrévocable.

Deux jours passèrent encore, Colette lisait le code, écrivait des lettres qu'elle déchirait aussitôt. Elle alla chez un avoué, mais l'attente dans l'antichambre l'agaça et elle partit, mal renseignée par un clerc. Désorientée, furieuse de ne savoir que faire, un soir Colette dit à sa mère son ennui et avoua qu'elle aimerait quitter Paris. Ses parents avaient loué un château en Normandie, elle désirait y aller passer quelque temps.

Un désir de Colette, c'était un ordre pour Mme Darny, quarante-huit heures après les domestiques faisaient les malles.

Par un matin d'avril ensoleillé, les Darny et leur fille quittèrent Paris. Dans le train, prétextant une migraine, Colette ferma les yeux. Elle était contente et vexée de s'en aller. Contente de changer d'atmosphère, de fuir Paris où depuis une semaine elle s'ennuyait très fort, vexée de partir à la campagne, ainsi elle avait presque l'air de céder à son mari.

Il y a dix jours, la campagne c'était pour elle un affreux cauchemar, quitter Paris en avril alors que la ville est jolie et que tout le monde s'y amuse, c'était folie ! La campagne aujourd'hui devenait le refuge. Colette fuyait les regards ironiques des amis rencontrés au hasard des courses. Jacques parti, Colette à Paris, les potins couraient les salons, chacun voulait savoir, et les questions indiscretes se multipliaient. Raconter à tous l'histoire banale, si dépourvue de faits intéressants, c'était très ennuyeux, Colette avait préféré partir. Mais loin de Paris elle agirait, avoué, avocat seraient consultés, par lettres, c'est chose facile, et dans quelques semaines on forcerait M. Ternot à ramener son fils, ce beau bébé que tout le monde admirait et qui appartenait à sa maman.

Gaillon... Il fallait descendre, Colette rouvrit les yeux. A la gare l'auto les attendait et en quelques minutes les conduisit au Vieux-Moulin.

La jeune femme ne connaissait pas la propriété que ses parents avaient louée, tout de suite ce vieux château Louis XIII entouré de vergers en fleurs lui plut.

Elle refusa d'entrer dans la maison, voulant faire le tour du parc. Elle partit, regardant le ciel bleu,

le soleil qui resplendissait et s'arrêtant à chaque instant pour admirer les fleurs que le printemps faisait éclore.

Colette était tout étonnée de découvrir que la campagne au mois d'avril est déjà jolie. Elle suivit d'abord une allée entourée d'arbres dépourvus de feuilles, quelques cerisiers sauvages fleurissaient; par terre, tout le long de l'allée, les violettes, les primevères, les coucous, les anémones surgissaient blanches, jaunes, rouges, faisant des taches différentes et embaumant la brise.

Cette journée d'avril était aussi douce qu'un jour d'été; Colette trouva qu'elle marchait trop vite, il faisait bon, elle voulait que sa promenade fût longue. Un petit bois tout proche du château l'enchantait, elle marcha sur de la mousse, près d'elle, les oiseaux s'appelaient...

Au bout du bois, elle découvrit un verger, entièrement fleuri. De loin, les arbres semblaient tout près l'un de l'autre, mais ils conservaient leur forme et chaque arbre avait l'air d'un immense bouquet... Les branches souples pliaient parfois jusqu'à terre, dissimulant le tronc qui portait la merveilleuse gerbe, Colette s'arrêta...

Ce verger en fleurs la surprenait, c'était quelque chose de très beau, mais toute beauté amène des pensées graves et elle regardait avec des yeux tristes cet horizon blanc.

Le printemps appelle l'amour, les oiseaux font leurs nids. il y a des mariages de fleurs, tous les cœurs se cherchent, la solitude fait souffrir... Colette se trouva subitement lasse...

Lentement elle contourna le grand verger; tout au bout du champ elle aperçut une charrue trainée par deux chevaux et qu'un homme, vêtu d'une blouse bleue, conduisait... Les chevaux marchaient doucement, la charrue creusait un large sillon, l'homme suivait les bêtes en sifflant... Tout était calme, paix, silence...

Colette marcha plus vite, ces arbres en fleurs qui parfumaient la brise, ce ciel bleu, ce soleil d'été troublaient son âme de Parisienne; elle était loin de ces salons de thé où de médiocres musiciens font entendre une musique malsaine, elle était loin des visites chez les couturières, des rendez-vous donnés à des flirts stupides, elle était loin de Paris, de sa vie bête et inutile...

Elle passa devant un étang entouré de barrières blanches, au milieu de l'herbe verte des coucous

fleurissaient, quelques touffes de roseaux se miraient dans l'eau claire. Colette ne s'arrêta pas, elle voulait rentrer, cette atmosphère la grisait d'une façon étrange, elle voulut fuir ce printemps qui se glissait partout...

Dans une allée elle croisa une femme qui portait un enfant. Cette femme en passant la salua, l'enfant lui sourit. Colette lui répondit, mais son sourire fut triste... Arrivée au château, elle visita de bas en haut la grande maison, les chambres claires, le salon aux tentures cerise, la salle à manger aux vastes proportions donnant directement sur le parc, tout l'enthousiasma, et nerveuse, gaie, d'une gaieté factice, elle déclara qu'elle serait heureuse de passer l'été au Vieux-Moulin. Jusqu'au soir elle s'occupa, aidant les domestiques, se multipliant, inutile souvent, mais refusant de se reposer.

Le soir, lorsqu'elle fut dans la chambre nouvelle qu'elle allait habiter pendant plusieurs mois, elle se sentit perdue, et le silence de la grande maison l'effraya. Elle ouvrit sa fenêtre; devant elle s'étendait le parc sombre et lointain, très lointain, derrière les champs, elle apercevait de petites lumières indiquant les maisons, là-haut le ciel était clair, des étoiles y brillaient.

Il faisait doux, dans le lointain un chien aboyait, Colette resta là un long moment, regardant la silhouette sombre des arbres, finissant par aimer ce grand calme de la campagne. Elle pensait à beaucoup de choses et à rien, au verger fleuri, au bois où les oiseaux chantaient, à l'eau claire de l'étang, mais tout à coup une vision surgit devant elle, s'imposa. Elle revoyait la femme qui portait son enfant, elle se rappelait le sourire du petit... Colette s'éloigna de la fenêtre, la ferma brusquement et, pour s'endormir, prit un livre.

Pâques! Le Vieux-Moulin n'était plus une grande maison silencieuse, Colette avait voulu inviter des amis, trouvant que les chambres vides étaient trop tristes.

Marie Beauval et son musicien, Jeanne Rambaud et ses parents, Loute et sa mère, tout le monde avait accepté et Colette, depuis l'arrivée de ses invités, ne s'ennuyait plus.

Pâques! dès le matin les cloches sonnèrent et réveillèrent tous les habitants du château; en causant ils descendirent vers la petite église de Gaillon. Colette et Loute furent en retard; lorsqu'elles arrivèrent, la messe était commencée. Un peu honteuses,

toutes les têtes se tournaient vers elles, elles regagnèrent le banc où deux places leur étaient réservées. Colette s'agenouilla, Loute l'imita... D'abord Colette ne pria pas, elle regarda l'église, les gens qui l'entouraient. Cette chapelle simple, presque pauvre, l'étonna; mais ce qui l'étonna plus encore, c'est que tout le monde chantait avec le prêtre les prières de la messe. La messe à Paris, c'était chose bien différente, une demi-heure passée dans une église encombrée, les prières lues sans penser! quelques secondes de recueillement élégant, puis la sortie où l'on retrouve les amis. Gaillon n'était qu'à deux heures de Paris, mais dans cette chapelle on se sentait loin, très loin de la ville fiévreuse.

Le sermon. Colette soupira, prévoyant qu'il serait ennuyeux. Le curé commenta une page de l'Évangile, ce fut bien dit et court. Colette eut pour Loute qui bâillait discrètement un regard désapprobateur. Aujourd'hui pour elle les mots divins avaient un sens.

L'office terminé, toute la jeune bande remonta au château, le court de tennis attendait les joueurs. Les parties s'organisèrent et le hasard ayant mis Colette et Loute ensemble, entre deux balles Loute parla à son amie.

Tu sais que cet après-midi tu auras une visite sur laquelle tu ne comptes pas.

— Qui donc? demanda Colette pendant un court répit.

— Un ancien flirt, lança Loute tout en rattrapant une balle de volée.

Mais la partie devenait passionnante; les deux amies, voulant gagner, ne parlèrent plus. En cinq balles elles enlevèrent le dernier jeu et, fatiguées, cédèrent la place à d'autres.

Elles s'étendirent sur de grands pliants, à l'ombre des sapins, et là, Colette questionna :

— Tu as parlé d'une visite, Loute, cela m'étonne, peu de personnes nous savent ici. Comment s'appelle cet ancien flirt qui doit venir me voir.

— Ancien, c'est une manière de parler, flirt actuel plutôt...

Colette rougit et ne demanda plus rien.

— Tu comprends, reprit Loute, je l'ai rencontré la veille de mondé part, il te savait ici, et m'a annoncé immédiatement, afin que je te le répète, que le jour de Pâques il allait excursionner en auto dans les environs de Vernon. Il cherche une propriété pour ses parents qui désirent passer l'été en Normandie, ce sont des parents vraiment très complaisants.

Colette eut un sourire satisfait qui agaça Loute.

— C'est un monsieur très fort, ton flirt; une femme séparée de son mari est une femme à surveiller, surtout quand elle est riche.

— Loute, tu déraisonnes.

— Je le voudrais, mais j'ai peur de voir clair. Colette, tu avais le bonheur, je crains que tu aies bien du mal à le retrouver...

Le déjeuner dans la salle à manger pleine de soleil fut très gai. Colette et Loute eurent un esprit endiablé; Jeanne Rambaud, bien [portante, leur donna la réplique et Marie Beauval, assise aux côtés de son mari (il ne fallait pas séparer les amoureux, disait Colette) rit avec les autres.

Après le repas, les yeux pleins de malice, Loute annonça qu'elle allait faire une proposition intelligente. Il faisait un temps idéal, il y avait deux « quarante chevaux » dans les écuries, il fallait les utiliser. Une petite promenade à Rouen plairait à tout le monde.

La proposition fut accueillie avec joie; seule, Colette, qui attendait la visite annoncée par Loute, protesta.

Le jour de Pâques, les routes seraient encombrées, il n'avait pas plu depuis plusieurs jours, la poussière, etc... mais Loute l'interrompt :

— Nous n'avons pas cent ans, nous pouvons affronter le monde et la poussière, et puis, sur ces routes encombrées, nous rencontrerons sûrement des amis, et ce sera très amusant.

Colette ne discuta plus, seulement elle fut très longue à s'habiller, laissant ainsi à la personne qu'elle attendait le temps d'arriver.

Elle ne se trompa pas et, comme les autos sortaient du parc, une limousine qui venait en sens contraire s'arrêta, et Colette reconnut M. de Grandjac.

Des bonjours s'échangèrent, puis il fut décidé que le visiteur ferait sa visite en route, et même, puisqu'il était seul dans sa voiture, on allait lui tenir compagnie.

Colette se leva avec empressement, et demanda à Loute de venir avec elle; Loute grogna un peu, mais suivit.

Empressé, M. de Grandjac installa les deux amies, et laissa son chauffeur conduire, afin de pouvoir bavarder. Avant d'aller à Rouen, la bande voulait visiter les ruines du château Gaillard; M. de Grandjac, pour montrer son érudition, parla de la célèbre forteresse. Il raconta que Philippe le Bel y faisait

enfermer les femmes accusées d'avoir manqué de fidélité à leurs maris.

Loute trouva que M. de Grandjac avait une conversation maladroite; une toux discrète et un sourire railleur rappelèrent au flirt de Colette qu'il y a des conversations qu'il ne faut pas avoir lorsqu'on est près d'une femme séparée de son mari et qu'on courtise.

Au pied des ruines, les autos s'arrêtèrent; Loute descendit la première et courut rejoindre Jeanne Rambaud. Sans s'attendre, les uns derrière les autres, tous s'engagèrent dans le sentier qui conduit aux terrasses gazonnées sur lesquelles s'élève la forteresse.

Colette et M. de Grandjac montaient les derniers. Pendant le trajet ils ne parlèrent pas, l'ascension était rude, les cœurs battaient, les souffles étaient courts; mais, arrivés sur la plate-forme, M. de Grandjac se mit tout près de la jeune femme et Colette accepta son compagnon.

Devant eux, s'étendait un paysage splendide. La Seine passait au milieu des prairies, formant de petites îles; au loin, des clochers, et tout près une flèche s'élançait vers le ciel, et un dôme semblait cacher un cœur.

— Les églises, dit Colette à mi-voix, comme elles font bien dans l'horizon...

M. de Grandjac se rapprocha de la jeune femme, et tout bas répondit :

— Ce qui fait bien surtout, c'est vous, près de ces ruines. Ce donjon serait triste si vous n'y étiez pas. Madame, je ne suis venu que pour vous, je veux que vous le sachiez, voulez-vous me permettre de vous dire que Paris est très vide depuis que vous n'y êtes plus ?

Colette se troubla, rougit, chercha Loute, mais Loute était loin. Elle se penchait très imprudemment pour voir le souterrain où l'on avait assassiné Marguerite de Bourgogne. Près d'elle, Jeanne Rambaud et à l'autre bout de la forteresse, Marie Beauval et son mari.

Colette se sentit seule près de cet homme, et elle comprit que la réponse qu'elle allait faire autoriserait ce flirt à se poser en prétendant. Un jour, il lui avait dit : « Quand on s'est trompé, il faut vouloir refaire sa vie. » Aujourd'hui elle voulait, avec toute la volonté dont elle était capable, être heureuse.

Loute et les autres avaient disparu derrière un

fossé; M. de Grandjac s'était rapproché, il devenait pressant et disait :

— Madame, vous savez bien que je vous aime depuis longtemps, il y a un mois encore je n'eus pas osé vous le dire, mais je sais que bientôt vous serez libre. Je voudrais que vous me permettiez de vous aimer. Ne répondez pas aujourd'hui à cette question si grave, mais simplement autorisez-moi à essayer de vous plaire, autorisez-moi à vivre près de vous...

Colette se taisait, hésitante; elle voulait bien ne plus avoir le cœur vide, mais pouvait-on aimer M. de Grandjac. Les yeux quittèrent l'horizon clair et, graves, regardèrent l'homme qui parlait d'amour. La silhouette lui parut peu élégante; à côté, la narguant, se dressait celle de Jacques Ternot.

Une silhouette ne compte pas, n'a aucune importance, une silhouette ne fait pas un bonheur. Mais les yeux de Colette, qui découvraient si bien les ridicules, scrutèrent le visage qui était tout près d'elle. Sous le radieux soleil M. de Grandjac paraissait vieux. Son front était barré par trois rides profondes et, près des tempes, à la naissance des cheveux, il avait de petites lignes, imperceptibles dans les salons de Paris mal éclairés, mais que la lumière blonde de cette journée d'avril précisait cruellement. La bouche souriante devait être, au repos, maussade et les yeux bleus trop clairs semblaient déteints. Colette se souvenait d'un autre. Cet autre avait un grand front sans rides, des yeux bruns lumineux, un peu railleurs. Les lèvres très rouges s'ouvraient sur des dents presque trop blanches. Ce visage-là pouvait supporter les grands soleils d'été, ce visage-là n'était pas fané, des cheveux abondants le couronnaient.

Et voilà que Colette eut une idée étrange; à ces paroles d'amour que cet homme avait murmurées, à ces promesses qu'il demandait, elle allait répondre par une phrase idiote. Elle voulait, c'était la seule idée qui s'imposait à son cerveau, elle voulait lui demander qu'il enlevât son chapeau. Elle était certaine que sous ce couvre-chef les cheveux étaient rares. Elle était certaine que nu-tête il paraissait encore plus vieux. La jeunesse est cruelle. Colette ouvrait la bouche pour faire cette étrange demande, lorsque, au-dessus d'elle, perchée sur l'extrémité d'une pierre, Loute surgit.

— Eh bien, mes enfants, cria-t-elle de sa voix railleuse, vous avez une étrange façon de visiter les

ruines. Allons, Colette, un peu de courage, viens nous rejoindre, d'ici le paysage est sensationnel.

Et Colette, oubliant M. de Grandjac et ses discours, se mit à courir pour rejoindre son amie.

Rouën devait être visité très vite, un coup d'œil général, dit Colette, le temps d'apprécier la merveilleuse floraison gothique. Loute, le nez en l'air, admira les flèches nombreuses qui pointent vers le ciel, et les rues aux vieilles demeures.

Le Palais de Justice, la Grosse Horloge, Saint-Maclou, l'église Saint-Ouen, la Cathédrale, tous ces merveilleux spécimens de l'art gothique où la pierre est ajourée et fouillée à l'infini, enthousiasmèrent les Parisiens, et il fallut parler plusieurs fois de départ pour que toute cette jeunesse consentit à quitter la ville. Il était tard lorsque les autos furent mises en marche. Invitée par Colette, M. de Grandjac dinait au Vieux-Moulin, et la jeune femme avait consenti à rentrer dans sa voiture. Loute et Jeanne Rambaud étaient dans le fond; M. de Grandjac avait pris le volant et Colette, défilant le blâme qu'elle lisait dans les yeux de ses amies, s'était mise à côté de lui.

Pour sortir de la ville, M. de Grandjac conduisait vite, mais dès qu'on eut franchi l'octroi, il ralentit. Il était tard, le soleil se couchait et faisait le ciel rose; la Seine, que la voiture côtoyait, avait des reflets d'opale. L'eau coulait calme et tranquille au milieu des prairies vertes pleines de pommiers en fleurs.

Les mains sur le volant, regardant la route, très bas, M. de Grandjac parlait à Colette. Il comprenait que l'heure était favorable, que cette brise parfumée qui fouettait les visages devait émouvoir un cœur de vingt ans. C'était un professionnel en amour, et il devinait que la jeune femme pouvait devenir ce soir une proie facile. Le mari était loin, la brouille complète; à Paris déjà on parlait de divorce.

— Madame, disait-il, d'une voix qu'il s'efforçait de faire tendre, madame, il faut me répondre, il faut me dire que vous me permettez de vous aimer... L'amour est un compagnon indispensable, vous ne devez pas vouloir l'éloigner de votre vie... Laissez-moi vivre près de vous, laissez-moi vous dire mes pensées, mes idées, vous verrez que nous sommes faits pour nous entendre... Un mot de réponse, j'implore un mot.

Et Colette, les yeux fixés sur le paysage rose et sur les collines blondes, répondit à voix basse : « Parlez encore. »

Et M. de Grandjac continua, il dit ses rêves, ses désirs, il eut des mots heureux, des paroles douces, il grisa ce cœur que le printemps troublait. Mais les yeux de Colette étaient presque clos, elle ne regardait pas celui qui lui parlait d'amour. Elle l'écoutait, seulement à tous ces mots tendres, elle ne trouvait rien à répondre et, étonnée, furieuse contre elle-même, contre son cœur qui se souvenait, elle murmura à voix basse : « Jacques ! Jacques !... ».

Ce nom la réveilla, dissipa le trouble qui l'envahissait, trouble qui venait de ce paysage trop rose, de ces pétales de fleurs que le vent apportait. Elle se redressa, eut un rire perçant et répondit, voulant défier celui qui ne se souciait pas d'elle et qui prétendait s'imposer à son souvenir :

— Je vous permets, mon cher ami, de me faire la cour. Mais soyez discret et peu compromettant, je suis une femme en instance de divorce...

M. de Grandjac comprit que c'était tout ce qu'il obtiendrait ce soir.

L'auto repartit à une vive allure, et jusqu'au Vieux-Moulin Colette ne regarda plus les collines blondes et les pommiers en fleurs. Elle parla de tout et de rien, de Paris et des amis, de l'été et de ses distractions. A Vernon, M. de Grandjac trouverait sûrement une propriété, on voisinerait fréquemment, à la campagne on pouvait encore s'amuser. S'amuser ! M. de Grandjac savait que ce mot-là était la devise de Colette et que pour lui plaire il fallait s'occuper avant tout de ses plaisirs. Et cette journée de printemps, si douce à vivre pour des cœurs aimants, s'acheva pour Colette d'une manière étrange.

Après le diner, elle mit Jeanne Rambaud au piano, et, avec M. de Grandjac, elle dansa une de ces danses malsaines qui se sont introduites depuis peu dans les salons français et que les mères ont la faiblesse de laisser danser à leurs filles.

M. Darny, trouvant que Colette n'avait pas une attitude convenable pour une femme séparée de son mari, quitta le salon très fâché ; Mme Darny laissa faire, Colette s'amusait, la pauvre petite avait en perspective tant de chagrin !

Assise dans un coin, Loute regardait danser son amie. Tout à coup cette danse lui parut si grotesque et si inconvenante, qu'elle eut honte de l'avoir dansée. Colette, riieuse, énervée, se déhanchant avec des souplesses de professionnelle, lui parut méprisable, elle pensa au mari, à l'enfant de Colette et trouva qu'il était impossible de respecter une femme

qui avait des allures semblables... Loute sentit qu'une tristesse insurmontable envahissait son âme, car elle se rappelait que, pour s'amuser, elle aussi consentait à faire toutes ces excentricités... Loute quitta son fauteuil et le salon.

Le parc sombre et silencieux entourait le château, elle s'enveloppa dans une écharpe et s'en alla dans la nuit... Mais une nuit de printemps murmure aux oreilles des jeunes filles des choses folles et sages, Loute tout à coup pensa à celui qui était parti au Canada pour tenter fortune; Loute pensa que si elle l'avait suivi, c'eût été presque raisonnable, Loute savait maintenant que les plaisirs ne remplissent pas un cœur...

Les nuits de printemps murmurent aux oreilles des jeunes filles des choses folles et sages.

### XIII

Avril, mai ont-passé, juin trouva les Darny encore au Vieux-Moulin. Colette se plaisait et ne désirait pas rentrer à Paris. Ne voulant rien entendre, elle avait constitué avoué et avocat et par lettres, par téléphone, correspondait avec eux. De son divorce elle ne parlait jamais à ses parents, elle savait qu'ils blâmaient toute séparation définitive.

Un matin, la jeune femme reçut une lettre de son avoué qui la demandait à Paris, une conversation avec sa cliente lui paraissait indispensable. Colette se rangea à cet avis et partit.

A Paris, il faisait très chaud, elle trouva la ville poussiéreuse et laide, l'avoué habitait près de l'Opéra, elle s'y rendit en auto. Une vieille maison grise et triste, un appartement sombre entre deux cours, une étude encombrée de papiers et de clerks, l'attente au milieu de gens qui la dévisageaient, tout impressionna défavorablement Colette.

L'avoué était un honnête homme, il parla sagement à cette femme de vingt ans qui voulait divorcer, mais elle l'interrompit, sa décision était irrévocable...

Le ton, le visage, l'attitude firent comprendre à l'avoué que Mme Ternot le priait de ne voir en elle qu'une cliente, alors il se contenta de lui parler affaires. Pour poursuivre sa demande, des papiers faisaient défaut: contrat, acte de naissance, tout le grimoire officiel.

Colette promit de les envoyer, puis elle insista pour que son divorce allât aussi vite que possible, maintenant elle était pressée de mettre entre elle et Jacques l'irréparable. Ce qu'elle désirait, c'est que de temps à autre M. Ternot lui envoyât son enfant. Elle ne parlait plus déjà de le reprendre, elle voulait « refaire sa vie », et M. de Grandjac était arrivé à lui faire comprendre que son fils serait pour eux presque un embarras.

M. de Grandjac voyait Colette chaque jour, il s'était emparé de cette âme en détresse, et, sans en avoir l'air, dirigeait complètement la jeune femme. Sans fortune, ce pilier de salons voyait le beau mariage à faire. Depuis plusieurs années il cherchait l'alliance riche ; dédaignant les jeunes filles, il était empressé près des nouvelles mariées et dès qu'un ménage semblait moins uni, il devenait l'hôte habituel, le consolateur, l'ami aux mauvais conseils. Bien des fois déjà il avait été tout prêt d'atteindre son but, mais au dernier moment la proie lui échappait, un raccommodement survenait et le ménage, uni de nouveau, se séparait de l'ami des jours de disputes. Mais à présent il était certain que Colette ne lui échapperait pas, Jacques Ternot, le beau Jacques se renfermait dans un silence plein d'orgueil, silence qu'habilement il exploitait...

La rancune est mauvaise conseillère, Colette écoutait M. de Grandjac et ne faisait plus que ce qu'il voulait ; bien qu'élevée chrétiennement, elle admettait le divorce et comprenait qu'à son âge on devait « refaire sa vie ». Un nouveau mariage ne l'effrayait pas, M. de Grandjac, lui, admettrait que sa femme aimât à s'amuser. Ce simple mot renfermait pour elle tout un programme ; s'amuser, était-on pour autre chose sur la terre ? Colette, élevée par une mère qui l'avait mal aimée, n'avait pas encore découvert que toute vie a un but.

En sortant de chez l'avoué, elle se trouva très embarrassée ; contrat, acte de naissance, tous ces papiers étaient à l'hôtel, elle les avait promis et ne savait comment elle pourrait se les procurer. Dans un petit bureau de sa chambre, Jacques lui avait fait serrer ces actes civils. « Ma chérie, lui avait-il dit de sa voix tendre, mettez tout cela au fond d'un tiroir, nous n'en aurons besoin que lorsqu'un de nous deux s'en ira dans l'autre monde et je souhaite que cela soit le plus tard possible. J'espère que nous vivrons ensemble très vieux. »

/ Et Colette, de sa voix moqueuse, lui avait répondu :

« Philémon et Baucis ». Quand on est vieux, l'amour me semble ridicule.

Mais Jacques n'avait pas permis aux jolies lèvres de blasphémer plus longtemps, et il avait expliqué combien l'amour des vieux est un amour joli...

Colette, en pensant à ces papiers qu'il fallait avoir, pensait aussi à Jacques.

Elle monta l'avenue de l'Opéra, elle marchait lentement, irrésolue. Allait-elle repartir pour le Vieux-Moulin et de là écrire à un domestique en expliquant où se trouvaient les actes dont elle avait besoin... était-ce une solution?... n'y en avait-il pas une autre?...

Place du Théâtre-Français, elle entra chez un pâtissier et déjeuna d'une tasse de thé accompagnée de sandwiches, elle resta là une demi-heure et en sortit tout aussi indécise. Elle savait les heures des trains pour Gaillon, maintenant il lui fallait attendre jusqu'à cinq heures pour repartir. Il était une heure, l'attente serait longue, aller chez les couturières, courir les magasins, tout cela aujourd'hui l'ennuyait, elle préférerait essayer de rencontrer Loute.

Une auto la conduisit dans le quartier de l'Etoile; elle trouva son amie sous la porte cochère de sa maison. Tout de suite Loute remarqua le visage soucieux, l'air ennuyé de Colette; comprenant que la jeune femme ne s'expliquerait pas dans la rue, Loute remonta avec elle. Là, dans un petit salon, bizarrement meublé, le coin de Loute, elle installa son amie. Colette dut s'asseoir sur une vieille bergère, bourrée de coussins, un petit banc renaissance, délicieusement sculpté, fut avancé pour ses pieds, puis Loute expliqua :

— Tu vois, ce petit salon devient un vrai magasin, on se croirait dans une arrière-boutique de brocanteur. Je mélange tous les styles, le Louis XVI se dispute avec l'Empire. Dis, Colette, comment trouves-tu mon coin?

La jeune femme regarda autour d'elle et sourit. Loute avait raison, ce petit salon encombré de vieilles choses avait l'air d'un véritable magasin. Sur une table de bois sculpté un bassin de cuivre où s'épanouissait un hortensia voisinait avec un délicieux groupe en Saxe; sur la cheminée une pendule Empire, surmontée d'un groupe de femmes, écrasait par sa somptuosité deux petits flambeaux Louis XVI en amarante. Les sièges étaient de tous les styles; les meubles, bureau, bibliothèque, vitrine appartenaient à des époques différentes; sur un magnifique

tapis d'Aubusson, s'étaient de petits tapis de Smyrne, et les bibelots venaient de tous les pays.

— Ton coin est bizarre, dit Colette, mais tu as de belles choses.

— Oui, fit Loute en s'asseyant en face de son amie, mais je suppose que tout cela aujourd'hui t'est parfaitement indifférent. Colette, tu as l'air d'une femme très ennuyée, raconte ton ennui, je t'écoute avec une indulgence de vieille dame.

Colette soupira, puis dit son souci. Des papiers dont son avoué avait besoin, et ces papiers étaient chez Jacques.

Loute réfléchit.

— Chez Jacques... chez Jacques... mais c'est encore chez toi.

— Oui, mais enfin... je ne puis les aller chercher.

— Tu peux, reprit Loute en regardant son amie bien en face, mais tu ne veux pas.

Colette rougit et avoua.

— Cela m'ennuierait.

— Pourquoi? L'hôtel est vide et le concierge indifférent; le plus simple, ma petite Colette, serait d'y aller toi-même. Ecrire, demander service à un domestique, je ne te conseille pas de te mettre dans les mains de ces gens-là et, puisque tu ne veux pas correspondre avec Jacques, je ne sais guère comment tu t'en sortiras.

La jeune femme ne répondit pas; pendant quelques instants, elle contempla la bassine de cuivre, l'hortensia rose et le groupe de Saxe. Tout à coup elle se tourna vers Loute et d'une voix décidée s'écria :

— Tu as raison, je vais aller chercher ces papiers, mais si tu veux être gentille, viens avec moi.

Loute avait encore son chapeau sur la tête, Colette était toute prête, les deux amies quittèrent l'appartement. Dans la rue elles parlèrent de toute autre chose. Colette ne voulait attacher aucune importance à ce qu'elle allait faire, pourtant l'idée de rentrer chez Jacques, chez elle, la troublait profondément; elle parlait pour cacher son émotion.

Elle racontait ce qu'elle comptait faire cet été, le Vieux-Moulin la garderait toute la belle saison, en septembre elle irait à Biarritz avec sa mère. Et Loute, était-ce encore Cabourg qui la verrait cette année?

Cabourg! Loute en avait assez, ce bord de mer sans plage, cette digue encombrée, tout lui semblait désagréable. Non, elle désirait aller dans un

coin de Bretagne, sauvage, où aucun casino n'attirerait la foule désœuvrée. Loute avouait avoir besoin d'émotions saines, d'horizons larges. Se raillant elle-même, elle expliqua à son amie :

— Vois-tu, Colette, malgré mes vingt-cinq ans, je me sens très vieille et comme il y a fort longtemps que je vais dans le monde, je suis lasse de toutes les comédies qui s'y jouent. J'ai besoin, ma chère, ne ris pas du grand mot dont je vais me servir, j'ai besoin de communier avec la nature. Depuis plusieurs mois j'ai une âme toute troublée, mon cœur s'épouvante de vivre seul, et hélas, aucun monsieur ne se présente pour recueillir cet abandonné. Colette, je suis une vieille fille, je rêve de béguinage, de coin charmant et tranquille, où je finirai ma vie sans pensées, sans tristesses.

— Tu deviens misanthrope, s'écria Colette en riant.

— Peut-être... dit Loute gravement...

Devant l'hôtel elles s'arrêtèrent. Les fenêtres fermées, la maison hermétiquement close rassurèrent la jeune femme. Loute allait sonner, Colette l'arrêta.

— Attends, fit-elle, toute pâle.

— Attendre quoi, T'imagines-tu que Jacques est derrière la porte ?

— Non, mais... ma clé est restée dans mon sac, nous pourrions entrer sans déranger personne.

— Entendu, il ne nous manque plus que le manuel du parfait cambrioleur...

D'une main qui tremblait, Colette glissa la clé dans la serrure, une toute petite clé, vrai bijou d'orfèvre que Jacques avait fait faire spécialement pour elle.

La porte ouverte, Loute, s'apercevant de l'émotion de son amie, passa la première.

— J'entre, dit-elle, si le maître se cache dans cette maison sombre cela m'étonnera.

Colette suivit son amie.

Loute monta directement au premier. La jeune femme gravit l'escalier lentement; ce retour dans cette maison, tout empaquetée pour l'été, lui semblait lugubre. Les premiers temps de sa séparation, elle avait songé quelquefois à sa rentrée dans cet hôtel; son mari ayant fait toutes les concessions. Elle serait revenue avec un visage sévère et son âme, encore enfantine, se plaisait à imaginer tout ce que Jacques ferait ce jour-là pour fêter son retour. L'hôtel serait rempli de fleurs et dans le petit boudoir, sur la cheminée, près d'un beau bouquet, un

nouveau bijou attendrait Colette. Et voilà que la jeune femme rentrait seule, presque en se cachant. L'hôtel était sombre, les tapis enlevés, et dans le boudoir les housses recouvraient tous les meubles. L'hôtel était triste, il semblait que quelqu'un en fût parti pour toujours.

Nerveuse, elle se dirigea vers le petit secrétaire en bois de rose où elle avait serré les papiers que l'avoué réclamait, elle l'ouvrit et, dans le tiroir où Jacques les avait serrés, elle les trouva.

Elle prit la chemise de papier fort sur laquelle en gros caractères se détachaient les dates et les noms.

Elle tenait ces feuilles de papier et machinalement en les feuilletant, se rappelait qu'un soir, dans le salon de ses parents, un monsieur grave et solennel avait lu ce dossier. Jacques était à côté d'elle, elle avait une jolie robe rose qui lui allait très bien, un gros bouquet de lilas blanc parfumait toute la pièce et elle écoutait d'une oreille indifférente cette prose qui lui semblait triste : régime, exclusion des dettes... apport du futur époux, de la future épouse, emploi, reprises... à tout cela elle ne comprenait rien... Vite, elle ferma ce dossier et, le mettant sous son bras, dit à Loute :

— Allons-nous-en.

Loute se dirigea vers la porte. Colette regarda encore une fois son boudoir, mais cette pièce sombre, tout emballée, était si triste, si dissemblable de celle qu'elle avait laissée, que bien vite elle rejoignit son amie. Sur le palier elle eut une hésitation et regarda l'escalier qui menait au second étage, mais Loute descendait, elle la suivit.

En bas les deux amies s'arrêtèrent.

— Tu ne parles pas au concierge, dit Loute.

— A quoi bon, il loge au-dessus de la remise, il ne nous a sûrement pas vues.

— Alors, allons-nous-en mystérieusement.

Au moment de quitter l'hôtel, Colette se retourna, elle regardait l'escalier sombre qui conduisait aux appartements... Dehors, elle dit à son amie :

— Tu vas m'accompagner jusqu'à la gare.

— C'est entendu...

Elles arrêtèrent un auto ; Loute, poussée par Colette, monta la première et au moment où la jeune femme se disposait à rejoindre son amie, elle s'écria fébrilement :

— J'ai oublié mon ombrelle, là-haut, attends-moi, je reviens. 1

Et sans que Loute eût le temps de répondre,

Colette avait ouvert la porte de l'hôtel et était disparue.

Loute haussa les épaules et, résignée, attendit. Colette ne trouverait pas son ombrelle, car elle n'en avait pas.

Dans l'hôtel, la jeune femme n'hésita plus, en courant elle gravit les deux étages ; sur le palier du second elle respira profondément, puis se dirigea vers la porte qui était en face d'elle. Elle l'ouvrit d'une main qui ne tremblait pas, et pénétra dans une autre pièce aux murs tendus de papier bleu, et où un petit lit, entouré de mousseline, disait quel en était l'hôte habituel.

La chambre de Jean. Colette la regarda avec des yeux qui la voyaient pour la première fois.

Une chambre d'enfant est mystérieuse, c'est là qu'une intelligence s'éveille, qu'une âme commence à vivre, là que des yeux s'ouvrent et cherchent à comprendre le pourquoi de chaque chose.

Une chambre d'enfant est mystérieuse. Colette regardait le petit lit blanc, l'armoire de même couleur et la minuscule toilette de M. Jean. Elle avait acheté tout cela en riant, c'était pour une poupée ces objets-là. La poupée était venue, chaque jour la faisait plus jolie, elle était blonde avec de grands yeux noirs, elle ressemblait à sa maman et déjà avait des colères de petit garçon. La poupée s'en était allée, et voilà que la jeune maman qui riait de tout sentiment exagéré se disait qu'aujourd'hui elle eût voulu trouver dans ce nid vide le petit oiseau rieur et tapageur qui l'égayait si bien. Mais le lit était entouré de mousselines blanches, de grosses épingles les reliaient entre elles et en faisaient un paquet informe ; la petite armoire que Colette ouvrit était vide, le trousseau du bébé l'avait suivi...

La chambre sans rideaux était presque claire, les persiennes laissaient filtrer les rayons du soleil. Colette ne se décidait pas à s'en aller.

Loute, la voiture, le train à prendre, qu'elle était loin de tout cela. Une seule pensée s'imposait à elle et la dominait, cette pensée-là avait chassé impérieusement toutes les autres, et dans le cerveau de cette femme égoïste s'imposait souveraine. Jean, son enfant... Et elle regardait la chambre, le petit lit où le bébé dormait et vers ce lit elle se pencha. Au pied, tout près du mur, elle aperçut une chaussure blanche, oubliée là. Elle se baissa vivement, la ramassa et la cacha dans le petit sac qu'elle portait

à la main. Cela fait, elle pensa enfin à Loute, au train à prendre, et s'enfuit de chez elle comme une voleuse...

Le soir, M. et Mme Darny ne firent à Colette aucune question, ils se désintéressaient de son divorce et espéraient toujours qu'un incident quelconque empêcherait leur fille de continuer la procédure. La journée avait été chaude, mais la nuit s'annonçait fraîche et merveilleuse. Après le dîner, Colette alla dans le jardin. Autour d'une corbeille de roses il y avait des fauteuils ; sur l'un d'eux, lasse, elle s'assit. Les roses exhalaient un parfum délicieux, autour d'elle tout était calme. Elle aimait le silence qui l'entourait ; ce soir, elle voulait réfléchir... Mais sa mère, craignant qu'elle ne s'ennuyât, vint la rejoindre.

A peine était-elle assise, au lieu de respecter la rêverie de sa fille, Mme Darny parla :

— Ma chérie, tu as l'air soucieux, rien ne t'a particulièrement ennuyée à Paris ?

— Non.

— Devant ton père je ne puis te questionner, mais si tu as quelque chagrin il faut me le confier, je t'aime tant, ma petite fille.

— Je n'ai pas plus de chagrin que d'habitude.

La voix était lasse et découragée, Mme Darny s'affola !

— Colette, tu t'ennuies, j'en suis certaine.

— Mais non.

— Si, ne me trompe pas.

— Je m'ennuie, sans m'ennuyer, il y a des jours où j'ai assez de tout, mais cela passe...

— Enfin, tu ne peux continuer à vivre ainsi, tu es trop jeune, il faut vouloir...

Là, Mme Darny hésita, craignant de fâcher sa fille.

— Vouloir quoi ? demanda Colette sans faire un mouvement.

Alors, avec courage, Mme Darny acheva très vite :

— Te réconcilier avec ton mari, oublier ses torts, pardonner et tâcher de vivre avec Simone...

— Non, dit la jeune femme, non, cela est impossible...

Mme Darny protesta.

Pourquoi ? Jacques est bon, il t'aime... fais quelques concessions, sois patiente, tous les maris ont des défauts. Ma chérie, sur terre aucun de nous n'est parfait, toi-même, tu as peut-être quelques

petits travers qui le contrarient... Il les supportera comme tu supporteras les siens. Il faut être indulgente et bonne, et vouloir faire ton devoir, sans cela, il n'y a pas de bonheur possible.

Immobilité, les yeux levés vers le ciel, Colette répondit :

— Ce n'est pas aujourd'hui qu'il fallait me dire tout cela.

La nuit claire permettait à Mme Darny de voir le visage de sa fille, elle en fut toute troublée.

— Comment ! balbutia-t-elle, je ne comprends pas.

Alors les yeux de Colette quittèrent le ciel plein d'étoiles.

— Je vais t'expliquer, maman, et tu comprendras. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue, lorsque je me suis mariée, que pour être heureuse les concessions étaient nécessaires. M'as-tu jamais parlé de devoir, de sacrifices, non, tu ne t'occupais que de mes plaisirs... Je m'amusais, tu ne savais pas ce que l'avenir me réservait, alors tu écartais de moi toutes les tristesses..., mais tu ne te rendais pas compte qu'en m'amusant tu préparais mon malheur... Si, aujourd'hui, je suis malheureuse, je crois que c'est un peu de ta faute, maman.

En entendant sa fille parler ainsi, cette fille qu'elle idolâtrait, Mme Darny éprouva une douleur affreuse, elle eut froid partout, froid jusqu'au fond du cœur...

— Colette, dit-elle, avec une voix pleine de sanglots, je t'ai élevée chrétiennement.

La jeune femme eut un rire méprisant :

— Ah oui, jolie chose que la religion des jeunes filles du monde, religion de convenances, qu'on aime parce que c'est une élégance de plus. Oui, j'allais à la messe, nous suivions quelques vagues retraites, je communiais trois ou quatre fois par an, mais dès que les lois religieuses ne me convenaient pas, j'avais bien vite fait de les laisser de côté, et toi, maman, tu ne disais rien. Je m'amusais !

Mme Darny eut une révolte.

— Colette, tu déraisonnes.

— Non, maman, reprit la jeune femme avec calme, écoute-moi et souviens-toi. La nuit de Noël, la nuit où tous les catholiques devraient être en prières, comment la passions-nous depuis plusieurs années ? Nous allions au théâtre, nous choissions une pièce gaie, si elle était un peu leste j'affectais de ne pas comprendre, et de là nous allions réveillonner dans un restaurant à la mode où, à deux heures du matin, tout le monde était à moitié gris. Vous étiez bien un

peu choqués, ce n'était pas du tout ma place, mais comme je m'amusais vous finissiez par être contents... Les danses inconvenantes sont arrivées, tu as payé des prix fous pour me les faire apprendre, tu voulais que ta fille dansât mieux que n'importe qui et je travaillais des heures entières ces danses excentriques... Mais le Pape, le chef de l'Église les a interdites; nous avons cherché ensemble des danses presque pareilles et tu m'as laissée danser, tu étais contente parce que je m'amusais ! Trouves-tu vraiment que la religion que tu m'as apprise m'ait jamais gênée ?

— Colette ! Colette ! s'écria Mme Darny, tout en larmes.

— Maman, laisse-moi dire, cette nuit autour de moi tout s'illumine... Avec Jacques j'aurais pu être heureuse, tu as raison, mais il n'est plus temps maintenant... je suis une orgueilleuse que tu as habituée à ne s'occuper que de son propre bonheur... Aussi, je veux essayer de me refaire une vie, je suis trop jeune pour vivre seule, tu as encore raison. Près de moi est un homme ni jeune, ni vieux, ni beau, ni laid, ni intelligent, ni bête, une de ces nullités comme le monde en est rempli. Il épousera très facilement une femme riche, divorcée, et il me laissera faire tout ce que je voudrai. Avec lui je pourrai continuer à mener l'existence joyeuse à laquelle tu m'as habituée, je m'amuserai sans penser à personne, sans penser surtout que de par le monde il y a un enfant qui est mien, et que j'aurais dû aimer plus que n'importe qui.

Mme Darny voulut se défendre, elle balbutia :

— Colette, mais je t'ai donné l'exemple, j'ai été mère moi par-dessus tout.

Plus doucement, la jeune femme reprit :

— C'est vrai, mais tu as été une grand'mère trop empressée, trop dévouée, tu m'as empêchée de m'attacher à mon enfant ; les fatigues, les soucis, tu les as pris pour toi et je crois que l'amour maternel grandit avec tous les ennuis que tu m'as épargnés. Maman, ma pauvre maman, tu m'as trop aimée, tu m'as trop gâtée, je ne sais que m'amuser, je ne suis plus bonne à autre chose, ne l'étonne donc pas que je veuille continuer. Il me faut un compagnon pour mener cette vie de plaisir, M. de Grandjac sera le mari présentable, le danseur excellent, l'homme que Tout Paris connaît et qu'il faut à Colette Darny, femme divorcée de Jacques Ternot. Le divorce sera prononcé pour incompatibilité d'humeur, m'a dit

l'avoué, la vraie raison tu la connais, mon mari ne permet pas que je m'amuse... Et moi je veux rire, je veux jouir de la vie, autant que je le pourrai... M'amuser, m'amuser, ah, maman, c'est tout ce que je sais faire.

Colette eut un éclat de rire strident, elle se leva brusquement et sans regarder sa mère s'enfuit dans la nuit.

Mme Darny la laissa partir, elle ne fit pas un mouvement pour retenir sa fille; sur son fauteuil d'osier, le visage plein de larmes, elle resta là, anéantie, un long moment.

Ce soir, pour elle aussi, tout s'éclairait et elle comprenait que l'amour maternel peut être quelquefois un amour qui fait du mal, un mauvais amour...

Tard, très tard les deux femmes rentrèrent au château, Mme Darny alla retrouver son mari qui faisait dans le salon des parties d'échec avec son secrétaire et elle reprit son tricot, mais ses mains tremblaient et elle ne put continuer l'ouvrage commencé.

Colette remonta dans sa chambre et s'y enferma pour ne pas être dérangée. Après s'être déshabillée, elle s'approcha d'une table sur laquelle elle avait posé le petit sac emporté à Paris; elle l'ouvrit lentement, puis, avec des gestes respectueux, elle en tira le petit soulier blanc, un peu sali, trouvé dans la chambre de son fils. Elle le garda dans ses mains. Elle le contempla longuement, s'extasiant sur sa petitesse, puis, sans qu'elle s'en aperçût, ses genoux fléchirent et elle se trouva à genoux au pied de son lit. La tête toujours très droite, elle continua à regarder la petite chaussure blanche que Jean avait porté, puis son front s'inclina, ses mains se levèrent, et le soulier de l'enfant se trouva tout près de ses lèvres. Alors, tenant contre son visage la petite chaussure, elle courba la tête et fébrilement, plusieurs fois de suite, embrassa cette chose inerte, ce morceau de peau blanche, qui avait préservé le pied mignon aux ongles roses. Puis les baisers cessèrent, de grosses larmes y succédèrent et Colette pleura longtemps. La nuit était fraîche et merveilleuse, les roses exhalaient un parfum délicieux, mais dans le ciel lentement les étoiles commençaient à disparaître.

## XIV

Août... Tout le monde est en vacances; avoués, avocats, quittent Paris, heureux de fuir les affaires; pendant deux mois le Palais de Justice est vide, les robes noires ne circulent plus dans la grande salle des Pas Perdus et les chambres de justice ne voient ni juges, ni accusés, tout est suspendu.

Le divorce Ternot n'en était qu'aux pourparlers, les vacances arrivant le retardaient au grand chagrin de M. de Grandjac. Mari de demain, fiancé sans l'être, il se trouvait dans une situation très fautive, et était furieux de penser qu'il ne pourrait pas être marié avant dix-huit mois. Dix-huit mois de cour, dix-huit mois d'amabilité pendant lesquels il serait obligé de dissimuler son caractère, de jouer la comédie de l'amour victorieux, dix-huit mois où il faudrait cacher les contractions d'un estomac fatigué par de trop bons diners, et les douleurs qui de temps à autre lui rappelaient sa vie de fête! Mais ce mariage représentait pour lui tant de choses que, malgré cette perspective qui n'était pas très agréable, il continuait à se montrer empressé et amoureux.

Colette avait voulu rester au Vieux-Moulin, elle aimait le château, le parc aux arbres centenaires, les vergers qu'elle avait vus blancs, elle aimait toutes les beautés de l'été : les grands champs d'avoine et de blé, les ciels bleus, les soleils ardents, les nuits claires.

Au château il y avait toujours des amis, maintenant Mme Darny ne voulait plus rester seule avec sa fille. Depuis le soir où Colette lui avait dit des choses si pénibles elle n'était plus la même; vis-à-vis de son enfant elle se sentait coupable, et son amour se faisait humble et semblait implorer un pardon dont elle avait besoin. Des idées folles traversaient le cerveau de cette pauvre maman, elle rêvait de s'enfuir un soir du Vieux-Moulin, et d'aller trouver Jacques Ternot. Elle lui aurait avoué sa faiblesse, elle lui aurait dit qu'elle seule était coupable, et qu'il ne fallait pas en vouloir à Colette de ses défauts qui venaient d'une éducation mauvaise. Elle supplierait Jacques d'avoir de la patience, elle lui demanderait de refuser le divorce et d'essayer de reprendre

la vie commune, mais Colette le voudrait-elle ?... Mme Darny ne savait plus, Colette semblait gaie et M. de Grandjac ne la quittait guère. Les journées passaient, promenades en auto, tennis, visites, et l'été s'en allait.

Au Vieux-Moulin il y avait en ce moment les deux de Lionard ; l'aînée, mariée depuis un an à M. Arthur Lévy, semblait supporter avec peine ce mari d'origine juive... Il était venu avec sa femme pour la conduire, disait-il, des affaires d'intérêt l'appelant en Allemagne, mais depuis huit jours qu'il était là, il ne parlait pas encore de départ. Eclaboussant tout le monde de sa fortune, il donnait chaque jour aux domestiques des pourboires princiers, faisant venir de Paris les primeurs les plus rares, les fruits les plus beaux et les offrant à Colette pour obtenir un sourire. Il était galant avec ostentation, parvenu dans toute l'acception du mot et, lorsqu'il faisait un cadeau, n'oubliait jamais d'en dire le prix. A côté de lui sa femme, fine et distinguée, semblait être un objet de luxe qu'il avait acheté très cher et dont il se parait avec orgueil.

Un an de mariage avec un homme si dissemblable d'elle avait fait comprendre à Jeanne de Lionard que la route dans laquelle elle s'était engagée était une mauvaise route, mais elle y trouvait toutes les compensations qu'une grosse fortune donne. Elle avait voulu se marier richement, toute union modeste lui semblait ridicule, donc elle devait se contenter du mari qui était le sien, mais elle était surtout heureuse lorsque ce mari s'absentait. Sa sœur Marie était arrivée depuis peu avec « son musicien », comme disait Loute ; mais ce musicien, homme de talent, cœur simple et aimant, rendait sa femme heureuse, et Marie avait un visage qui resplendissait de joie intérieure. Loute prétendait qu'en la regardant on se sentait devenir bonne.

Un matin, M. Arthur Lévy reçut de Berlin une dépêche qui le mandait en toute hâte ; en une demi-heure il fut habillé, sa valise faite et descendit pour prendre congé de ses hôtes.

Chacun lui dit au revoir joyeusement, personne ne le regrettait. Seule, sa belle-sœur eut un mot gentil, le bonheur la rendait indulgente, sa femme l'embrassa avec un sourire qu'elle dissimula, ses vraies vacances commençaient.

Quand l'auto eut disparu emportant l'hôte encombrant, toute la jeune bande qui lisait sans grand intérêt les nouvelles de Paris sembla se réveiller.

Jeanne proposa, avec une gaieté qui ne lui était plus habituelle, une promenade avant le déjeuner.

— Nous irons à travers champs, dit-elle, nous cueillerons des fleurs comme les petites filles, j'ai envie d'oublier que je suis une dame.

Loute et Colette se levèrent avec empressement, Marie tourna vers le château ses grands yeux clairs.

— Mon mari travaille, fit-elle.

— Oui, reprit Loute, mais il a bien recommandé de le laisser travailler, venez avec nous.

Marie ne protesta plus, et les quatre amies se mirent en route.

Dans la grande allée qui descendait à la grille, elles se donnèrent toutes le bras, s'amusant à marcher au pas, comme des troupiers, puis, sorties du parc, elles se séparèrent. Colette et Jeanne causèrent ensemble. Loute prit le bras de Marie. Elles traversèrent le village de Gaillon, passèrent devant la caserne, l'ancien château du cardinal d'Amboise, et s'arrêtèrent pour regarder l'admirable point de vue qu'on découvre du haut des remparts.

— C'est sensationnellement beau, dit Colette.

— Merveilleux ! épatant ! s'écria Jeanne.

Marie et Loute admirèrent en silence.

Elles reprirent leur promenade et se trouvèrent dans les champs. Une immense plaine jaune les entourait, les blés étaient mûrs, le soleil dorait magnifiquement cette moisson prête à être fauchée, le ciel était clair et vers l'horizon sans limites les oiseaux s'enfuyaient à tire-d'aile. Il faisait beau.

Comme but à leur promenade, Colette avait proposé d'aller jusqu'à l'église d'Aubevoie, petite chapelle du xv<sup>e</sup> siècle, à peine restaurée et qu'un cimetière entoure.

A travers la campagne elles marchaient, presque silencieuses ; au début de la promenade, Jeanne et Colette avaient parlé d'avenir, de Paris ; cet hiver, elles sortiraient ensemble, toutes deux voulaient s'amuser, se distraire. Arthur Lévy aimait beaucoup à recevoir ; dans l'hôtel somptueux de la rue de la Faisanderie les fêtes succéderaient aux fêtes, elles inventeraient des choses nouvelles, elles joueraient la comédie, l'opérette ; elles n'auraient pas le temps de s'ennuyer. L'une et l'autre chercheraient dans les plaisirs à oublier leurs rêves déçus... Mais voilà qu'en longeant les champs de blé, tous ces beaux projets leur semblèrent ridicules. Avait-on idée d'avoir pareille conversation en pleine campagne, ici on était loin de tout, le calme

s'imposait, et aussi les pensées plus hautes... Et Colette se tut. Elle parlait de comédie, avait des expressions d'actrice, s'amusait à émailler ses réponses de mots d'argot; tout à coup elle eut honte de s'exprimer ainsi, et elle se sentit triste; toutes ces fêtes, tous ces plaisirs ne lui apporteraient pas le bonheur. Et elle en voulait à cette nature en fête qui lui faisait comprendre qu'il existait une autre vie, et que cette vie-là, faite de devoirs et de sacrifices, devait donner un cœur calme et content. Le chemin était étroit, elle passa devant son amie et marcha entre deux champs d'or où les coquelicots faisaient des taches somptueuses. Les champs étaient pleins de nids et Colette entendait les cris effarouchés des petits. Elle admirait la nature, l'ordre merveilleux de chaque chose, l'épi de blé produit par un grain qui germe, l'oiseau faisant son nid, et son admiration la fit penser au Créateur. Machinalement elle leva les yeux; alors dominant la vallée, se dressant droite et fine, elle aperçut la petite église d'Aubevoie et elle pensa que dans cette simple chapelle elle prierait bien, et avec un visage moins triste elle continua à monter.

Jeanne la suivait, s'emplissant les yeux de la lumière merveilleuse de ce matin d'été, et elle pensait avec joie que son mari serait absent pendant une quinzaine et que cet éloignement lui donnerait du courage pour reprendre la vie commune qui parfois lui semblait si dure! Les tête-à-tête avec M. Arthur Lévy, fils de Salomon Lévy et de madame née Kahn, manquaient d'agrément.

Marie marchait près de Loute, toutes deux se donnaient le bras, ces natures différentes commençaient à se comprendre et à s'aimer. Marie était toute tendresse, toute bonté, son grand bonheur la rendait indulgente, elle plaignait surtout les cœurs qui cheminent seuls, et elle avait deviné que Loute, malgré son esprit moqueur, ses théories ridicules, était susceptible de s'émouvoir. Et, pour parler à Loute, sa voix se faisait tendre, elle disait une impression ressentie, expliquait à voix basse, confiant un secret, que le cher mari lui avait fait comprendre que de chaque bruit de la campagne naissait une harmonie, et que cette harmonie était plus belle que toutes celles que les musiciens ont créées, parce que cette harmonie-là est d'essence divine.

Et Loute écoutait religieusement, et Loute n'avait

pas envie de se moquer, la voix douce, la voix tendre allait jusqu'à son cœur.

Au haut de la colline, un mur bas, couronné de lierre, et deux vieux sapins sombres indiquaient l'entrée du cimetière. Cimetière ! Ce mot-là évoque pour des Parisiennes un grand terrain où, derrière des murs sombres, sont entassés des monuments funéraires plus ridicules les uns que les autres. La pierre, le granit, le marbre sont réunis, les riches ensevelissent leurs morts dans ces chapelles somptueuses ou dans des sépultures écrasantes de luxe, l'orgueil subsiste encore.

Le petit cimetière de campagne d'Aubevoie était tout simple, il n'y avait ni grands murs sombres, ni monuments somptueux, des croix de bois ou de pierre, marquaient les tombes, presque toutes fleuries. Les géraniums aux teintes vives, les asters blanches et mauve, les sauges éclatantes égayaient ce cimetière que de vieux tilleuls ombrageaient. Au milieu des tombes, les jeunes femmes passèrent, et sans s'arrêter sous le vieux porche de bois, entrèrent dans l'église. Elles se mirent à genoux l'une loin de l'autre, et dans cette chapelle simple chacune pria. Colette d'abord murmura une prière apprise, puis elle s'interrogea, pour qui devait-elle prier ? Égoïste, elle pensa d'abord à elle et demanda à ce Dieu qui n'avait su qu'aimer les autres de lui donner le bonheur, mais dans cette chapelle silencieuse les vilains sentiments s'enfuyaient et Colette pria pour son fils, celui-là, Dieu devait le préserver de tout malheur.

Les deux mains jointes, les regards levés vers la croix, Marie remerciait Dieu, Loute ne priait pas, Loute se contentait d'écouter son cœur, et ce cœur lui disait des choses qu'elle ne trouvait plus folles ni déraisonnables.

Jeanne murmurait les prières habituelles, elle ne voulait pas se recueillir, elle priait sans conviction, sans émotion vraie, et ce fut elle qui donna le signal du départ. Devant l'église, sous le porche de bois, il y avait un banc, Colette conseilla à ses amies de se reposer avant de prendre le chemin du retour. Assises, l'une près de l'autre, comme à l'école, elles éprouvèrent le besoin de parler, ce calme, ce silence leur donnait des pensées trop graves qu'elles voulaient oublier.

— C'est la vraie campagne, fit Jeanne, l'été c'est bien joli, mais l'hiver je ne voudrais pas y vivre.

— Moi, répondit Marie de sa voix claire, cela me serait bien égal, si mon mari s'y plaisait.

— Une chaumière et un cœur, s'écria Colette, l'éternelle romance! Ma chère, vous devez être fatiguée, il y a près de deux ans que vous la chantez.

Marie ne se fâcha pas et reprit gentiment :

— Nous espérons bien la chanter toujours.

Colette se mit à rire.

— Loute, que dis-tu de cet amour, croyais-tu qu'un sentiment pareil existât sur terre autre part que dans les romans ?

— J'avoue que je n'y croyais pas, mais...

Loute s'arrêta, regardant ses amies.

— Achevez, Loute, s'écria Jeanne, je suis sûre que vous avez envie de vous moquer, Marie a très bon caractère, ne craignez rien.

— Je suis certaine maintenant, reprit Loute gravement, que Marie a été de nous quatre la plus sage. Elle s'est mariée selon son cœur, elle n'a pas pesé avantages et fortune, elle aimait, l'homme choisi était un honnête homme, ils sont heureux. Elle a bien fait, malheureusement nous n'avons pas su l'imiter. Colette, tu es en instance de divorce, et le divorce t'apportera-t-il le bonheur ? Jeanne, aurez-vous l'aplomb de nous dire que vous êtes satisfaite de votre vie ? Moi, je vous avoue que je suis lasse de la mienne et je crois que je n'aurai pas le courage de continuer à vivre ainsi. Que vais-je faire, je n'en sais rien, mais maman ne me trainera plus dans le monde, à vingt-cinq ans avec ma figure je n'ai pas chance d'y rencontrer un mari. Alors je vais tâcher de m'occuper intelligemment, je vais créer une œuvre pour vieilles filles incasables, nous aurons un comptoir de laissés pour compte tout à fait étonnant. Les vieux garçons malades, qui cherchent à se marier pour se faire soigner, n'auront qu'à choisir. Dès aujourd'hui j'ouvre une souscription et je reçois les offrandes, mesdames, approchez-vous.

Loute se mit à rire, mais son rire sonna faux, et ses amies en éprouvèrent un malaise. Colette se leva, il fallait rentrer....

Elles traversèrent de nouveau le cimetière, mais elles le traversèrent vite. Colette et Jeanne étaient tristes, et elles voulaient fuir ce coin charmant où la voix railleuse de Loute leur avait dit des vérités cruelles. Marie désirait retrouver le musicien qui devait avoir fini de travailler, Loute pensait que M. de Grandjac attendait au château et que ce

serait très amusant de lui faire comprendre qu'elles avaient fait une promenade délicieuse parce qu'il n'était pas là.

Et elles longèrent de nouveau les champs d'or qu'aucune brise n'agitait plus. Midi approchait et rendait l'atmosphère lourde, les fleurs se penchaient vers la terre, les oiseaux demandaient aux arbres un abri. Il faisait chaud.... Et le retour fut long et silencieux....

Le premier coup du déjeuner sonnait lorsqu'elles entrèrent dans le parc, elles se hâtèrent. Sous les sapins elles trouvèrent les hôtes du château et M. de Grandjac. Dès qu'il aperçut Colette il s'élança, et avec des paroles tendres qu'il croyait avoir le droit de dire, il reprocha à la jeune femme d'avoir été se promener par une chaleur pareille. Mais Colette n'était pas de bonne humeur, elle répondit à M. de Grandjac que cela ne le regardait pas, et que son âge lui permettait de faire toutes les imprudences, puis elle lui tourna le dos et s'en alla vers la maison. Elle monta dans sa chambre, pour se refaire une beauté, comme disait Loute, mais dès qu'elle entra elle aperçut, posée sur son bureau, une lettre. C'était une grande enveloppe blanche, une main peu exercée avait tracé son adresse... la poste avait mis beaucoup de bonne volonté pour en lire la suscription.

Colette jeta son chapeau sur son lit, puis vivement prit l'enveloppe, cette grosse écriture, si irrégulière, l'intriguait. Elle regarda le timbre de la poste et lut Paramé; elle savait par l'avoué que Jacques devait y conduire ses enfants. Elle ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

« Ma chère maman,

« Papa m'a donné, parce que je suis bien sage et que je ne pleure plus, une boîte noire qui fait des photographies. J'ai pris Jean, mon petit frère, et je vous l'envoie en cachette, ma nouvelle miss est très sévère.

« Je vous aime, je voudrais que vous guérissiez bien vite, votre petite fille vous embrasse et vous demande de lui pardonner sa lettre mal écrite.

« SIMONE. »

L'orthographe était bizarre, mais Colette lut la lettre sans difficulté. Dans l'enveloppe elle trouva une mauvaise photographie toute noire, au milieu une petite tache blanche se détachait, Jean, sur un

âne, riait à une personne que Colette ne connaissait pas.

Elle relut la lettre, la trouva gentille. Cette photographie lui faisait très grand plaisir, et elle contempla son fils longuement. Qu'il était beau, comme il souriait gentiment, aucun enfant de son âge n'avait cet air décidé et crâne. Un bébé qui n'a pas deux ans pourrait avoir peur seul sur un âne, et lui riait... Assise dans un fauteuil, photographiée en mains, elle relut la lettre. « Je ne pleure plus », disait Simone, la petite fille avait donc beaucoup pleuré et Colette devinait que son départ en avait été la cause. « Ma nouvelle miss est très sévère ». Colette espérait bien qu'elle ne s'occupait pas de Jean. Un petit bonhomme de son âge ne devait pas être grondé...

Le second coup avait sonné annonçant le déjeuner, la jeune femme n'avait rien entendu, un heurt discret à sa porte lui fit cacher lettre et photographie.

Le valet de chambre venait prévenir Mme Ternot qu'on l'attendait pour déjeuner.

— J'ai la migraine, je ne descendrai pas.

Sans réfléchir, Colette cria cette réponse, elle désirait rester seule et n'était pas disposée à écouter les phrases tendres de M. de Grandjac. Elle s'appelait encore Mme Ternot, il l'oubliait vraiment trop et tout à l'heure son attitude, devant ses amies, l'avait choquée.

Elle reprit la lettre, une des dernières phrases l'intrigua : « Je voudrais que vous guérissiez bien vite ». Pour expliquer son absence, Jacques avait sans doute dit à la petite fille que sa maman était malade. Et Colette fut reconnaissante à son mari d'avoir fait ce mensonge. Simone n'avait pas besoin de savoir la vérité. Plus tard, lorsque le divorce serait prononcé, son père la lui apprendrait... La fillette aurait beaucoup de chagrin.

Après le déjeuner, laissant ses hôtes quelques instants, Mme Darny vint voir sa fille, Colette la rassura ; sa migraine allait beaucoup mieux, elle avait faim, déjeunerait avec plaisir, mais elle désirait déjeuner dans sa chambre.

Mme Darny s'étonna de cette fantaisie, et timidement interrogea sa fille. Colette expliqua qu'aujourd'hui ses amies l'ennuyaient, surtout M. de Grandjac.

Mme Darny eut un sourire heureux, et sans plus rien demander s'en alla.

Lorsque sa mère fut partie, Colette prit la lettre et la photographie et serra les deux choses dans un tiroir de son bureau où il y avait déjà le petit soulier blanc.

## XV

Septembre, l'ouverture de la chasse avait fait fuir les hôtes du Vieux-Moulin et Colette, fantasque et capricieuse, avait supplié ses parents de ne plus inviter personne.

Maintenant elle n'avait qu'un désir, être seule. Dès le matin, elle s'en allait avec un livre et un ouvrage s'asseoir dans un coin du parc et restait là jusqu'au déjeuner, travaillant peu, lisant moins encore, mais réfléchissant beaucoup... Les après-midi, elle montait dans sa chambre et écrivait des lettres interminables à Loute qui faisait un tour en auto du côté de la Bretagne. Elle avait une carte routière et suivait avec un intérêt passionnant le voyage de son amie. La semaine dernière, Loute était à Saint-Pair ; le Mont-Saint-Michel l'avait gardée deux jours, maintenant elle se dirigeait vers la Rance, Dinan, puis Dinard et Saint-Malo. Saint-Malo était tout près de Paramé, Colette écrivait à son amie de chercher sur la plage Jean et Simone. Et elle donnait des détails dont à présent elle se souvenait. Jean devait porter des robes de piqué blanc, garnies de broderies, elle les avait achetées au printemps dernier pour l'été. Elle disait encore à Loute d'observer si l'Anglaise et la nourrice surveillaient bien les enfants ; les plages sont dangereuses, les petits ont la manie de patauger et la mer vient plus vite qu'on ne pense. Et Colette, en écrivant toutes ces choses, s'étonnait ; jusqu'à présent elle n'avait jamais songé au danger, pourquoi donc maintenant s'effrayait-elle ? A cette question elle ne pouvait faire aucune réponse, elle-même ne savait pas pourquoi elle était si différente.

Elle écrivait aussi à son avoué, désirant savoir à quelle époque les vacances de la magistrature finissaient, elle trouvait que c'était ridicule d'ajourner ainsi les affaires. Elle voulait que, dès la rentrée, son divorce fût jugé en quelques semaines. Souvent elle recommençait ces lettres qui ne lui semblaient jamais claires, aussi, parfois, elle ne les envoyait pas.

Chaque soir, vers la fin de la journée, M. de

Grandjac arrivait ; il était reçu très froidement par M. et Mme Darny, Colette l'accueillait selon son humeur. Un jour, elle raillait et s'amusait à dire à ce fiancé provisoire des choses désagréables ; le lendemain, elle était charmante et lui affirmait, avec un sourire délicieux, que sa visite quotidienne lui faisait grand plaisir.

M. de Grandjac restait toujours le même, il supportait les mauvaises humeurs, les railleries, et, lorsque Colette était aimable, il expliquait que son amour était de ceux qui ne se découragent pas... Et Colette finissait par le croire, elle admirait sa patience, il serait vraiment un mari commode, un compagnon pas gênant et, puisqu'il en fallait un, mieux valait prendre celui-là qu'un autre...

Et les jours passaient, longs et monotones. L'été s'achevait, chaque soir avait un coucher de soleil somptueux et magnifique ; Colette voulait être seule pour l'admirer. Elle allait près de l'étang et, s'asseyant au bord, regardait les reflets du ciel dans l'eau ; jusqu'à ce que la nuit fût venue, elle restait là. Quelquefois, non loin d'elle, ses parents passaient ; c'était l'heure où M. et Mme Darny aimaient à se promener, c'était l'heure où ils se confiaient leurs chagrins présents, leurs inquiétudes pour l'avenir.

Leurs chagrins présents, c'était Colette et son existence manquée, Jacques qui se renfermait dans un silence plein d'orgueil et qui ne voulait correspondre que par son avoué ; c'était le petit-fils aux boucles blondes, loin de ce grand parc que sa gaieté eût animé. Leurs inquiétudes pour l'avenir, c'était Colette divorcée, dévoyée, Colette seule dans la vie, faible devant ses tentations. Que pouvaient-ils faire, les pauvres parents ? Ils se sentaient coupables, ils étaient certains maintenant qu'ils avaient mal aimé leur enfant. Les conseils qu'ils pouvaient donner, les observations qu'ils auraient dû faire, ils savaient bien que Colette ne les écouterait pas. Alors, désespérés, ils voyaient le temps s'enfuir, le temps qui augmentait le malentendu et qui finirait par creuser entre les deux époux un fossé infranchissable. Un jour, Colette remarqua le visage triste de ses parents, elle s'étonna et les questionna :

— Qu'aviez-vous donc ce soir, vous paraissiez bien soucieux ?

M. Darny regarda sa fille et, grave, répondit :

— Nous le sommes.

Colette devinait les soucis de ses parents, mais elle railla.

— La cause de ces visages sombres ? demandait-elle.

Alors Mme Darny répondit d'une voix douce :

— Toi, ma petite fille.

Colette se mit à rire, il ne fallait pas se tourmenter, c'était bien inutile, la vie était courte, on devait la vivre bonne. Elle parla ainsi, répétant des phrases lues un peu partout, se servant des idées des autres, ne voulant livrer aucune de ses pensées personnelles ; puis, comme il était tard, elle se dit fatiguée, mais, avant de quitter ses parents, elle les embrassa avec une tendresse qui ne lui était pas habituelle.

Le lendemain, elle était encore couchée lorsque la femme de chambre lui apporta son courrier. Il se composait de deux lettres et de cartes postales, l'une des lettres venait de M. de Grandjac, Colette ne la lut pas, l'autre était de Loute.

Vite la jeune femme ouvrit l'enveloppe, quelques lignes sur une grande page blanche, c'était tout, Colette fut déçue. Furieuse contre son amie, elle lut ce qui suit :

« Ma vieille,

« Impossible de trouver sur la grande plage de Paramé le petit bonhomme qui t'intéresse, je vais me renseigner près d'amis, j'interrogerai les fournisseurs et, dès que je saurai où il se cache, je t'écrirai. Baisers.

« LOUTE .»

De mauvaise humeur, Colette jeta la lettre par terre, Loute était une maladroite, une sotte, Jean ne pouvait être autre part que sur la plage, tout simplement elle ne l'avait pas reconnu.

Ennuyée, elle se leva, il faisait gris, le ciel plein de nuages annonçait la pluie, Colette pensa que la journée serait longue. Elle resta un moment devant sa fenêtre à regarder le paysage que le ciel faisait triste, à suivre les nuages que le vent chassait ; puis elle se mit à faire sa toilette. Elle était en train de se coiffer quand la femme de chambre vint lui apporter un télégramme.

Ce petit papier bleu annonce souvent de mauvaises nouvelles, Colette tremblait un peu en le recevant.

« J'ai trouvé, télégraphiait Loute, lettre suit. »

La jeune femme haussa les épaules, Loute ne faisait rien comme les autres, pourquoi envoyait-elle cette dépêche, qui ne signifiait rien ? Supposait-elle

par hasard que Colette était inquiète ? Inquiète pourquoi ? Inquiète sans cause ? Ce serait vraiment ridicule ! On aurait cru que Louïse ne connaissait pas son amie.

Mais cette dépêche fut tout de même agréable à Colette ; elle fit sa toilette avec plus d'entrain et, lorsqu'elle fut prête, malgré le mauvais temps, elle descendit à la poste, à Gaillon, pour demander à quelle heure les lettres, venant de Bretagne, arrivaient.

Vers cinq heures il y avait un courrier. Colette, en sortant du bureau, ne savait pas si elle reviendrait. Elle était venue demander ce renseignement pour occuper une matinée qui s'annonçait longue.

Elle remonta lentement au château, le ciel était moins sombre, le soleil paraissait derrière les nuages et en changeait la couleur ; ils n'étaient plus gris, ni tristes, et tout à coup les rayons merveilleux parurent et le ciel devint bleu. Colette soupira d'aise, le beau temps revenait, la journée serait moins longue.

Dans le parc elle se promena, prit une allée couverte où l'on marchait sur un tapis de mousse et d'herbe, les oiseaux chantaient très doucement. Colette trouva que ce coin de bois était joli, et elle pensa qu'elle aurait quelque regret de le quitter. Septembre, c'est l'automne, bientôt il faudrait rentrer à Paris ; ces six mois de campagne avaient passé très vite.

Six mois de campagne. Ce fut presque à haute voix que Colette redit ces mots. Six mois de campagne... Elle avait quitté son mari, son enfant, parce qu'elle ne voulait pas se passer de Paris pendant un si long temps... La sincérité de Colette fut courte, elle devait encore mentir tant elle avait peur de se mépriser. Alors elle chercha à se rappeler les mots de son mari, sa colère, sa violence. Il avait dit : « Je veux, j'exige, j'entends. » Il avait parlé en maître despote, donné des ordres, commandé. Colette ne pouvait supporter cela et, si elle avait cédé pour ces six mois de campagne, les exigences de M. Ternot se seraient multipliées. Il avait été pourtant un mari tendre et faible et amoureux, et elle trouvait naturelle cette tendresse, cette faiblesse, cet amour... Elle se laissait aimer, n'aimant pas, ne sachant pas, habituée à ne s'occuper que d'elle-même... Mais l'amour s'était enfui et Colette avait souffert... Elle ne voulait pas se l'avouer, mais quand elle comparait l'amoureux d'aujourd'hui avec l'amoureux d'hier, elle avait le regret fou des jours passés. La vie conjugale avec

M. de Grandjac ne serait pas à toute heure agréable... Et Colette soupirait et marchait plus lentement sur le tapis de mousse et d'herbe verte, et le cœur lourd, elle écoutait chanter les oiseaux qui bientôt ne chanteraient plus... L'hiver, tous les chanteurs des bois se taisent...

Et ce fut le déjeuner dans la salle à manger où la table paraissait bien grande pour trois convives. Le temps était tout à fait beau, les grandes portes-fenêtres ouvertes sur le perron laissaient pénétrer toutes les odeurs du jardin. Les héliotropes et la verveine mélangeaient leur parfum, la brise était douce et légère, ce matin on croyait l'automne proche, midi affirmait que l'été n'était pas achevé et midi était merveilleux. L'après-midi fut long, Colette se réfugia dans la salle de billard avec son livre, mais le livre était ennuyeux. Elle prit son ouvrage et alla s'asseoir près de sa mère qui brodait dans le jardin, mais le soleil fatigua ses yeux. Elle alla à la ferme pour voir les animaux, dans le poulailler la poule attentive était près de ses poussins, dans la prairie le petit cheval gambadait autour de la jument, et à côté la vache léchait son veau... Elle gagna le potager, elle y trouva la jardinière qui écosait des haricots; nichée dans ses jupons, une toute petite fille de trois ans à peine cherchait à aider sa mère. Colette s'enfuit près de l'étang... sur un tronc d'arbre elle s'assit, regardant l'eau tranquille, l'eau qui ne disait rien. Au bord, tout au bord, imprudents et fous, elle aperçut une nichée de petits oiseaux. Ils savaient à peine voler; autour d'eux la mère allait, venait, s'effarant pour ces petits, les derniers venus. Elle poussait des cris craintifs, signalant le danger, montrant l'eau, la touchant avec ses ailes, s'efforçant de faire comprendre à sa petite famille qu'il ne fallait pas s'approcher. Colette quitta l'étang, vite, vite elle rentra dans la maison... Elle voulait fuir la ferme et le jardin, elle voulait fuir les animaux, les oiseaux, elle voulait ne pas comprendre la grande leçon que la nature lui donnait... Dans sa chambre elle ferma les fenêtres afin de ne plus sentir le parfum des fleurs, et pour ne plus entendre les oiseaux chanter...

La fenêtre fermée, Colette resta un long moment debout au milieu de sa chambre, puis, à pas lents, elle se dirigea vers son bureau. Elle prit son buvard, sa plume et ouvrit un petit tiroir, tout près, à portée de sa main, il y avait la photographie de Jean envoyée par Simone. Elle hésita, puis vivement prit ce petit bout de papier et le contempla longuement... longue-

ment... Et voilà que, bien qu'elle fût dans sa chambre close, elle revit la poule avec ses poussins, le jeune cheval gambadant près de la jument, la vache léchant le veau maladroit et l'oiseau s'efforçant de montrer à ses petits le danger du miroir entouré d'herbes. Et Colette sentit que de grosses larmes tombaient de ses yeux et que ses larmes étaient des larmes bénies qui faisaient d'elle une autre femme.

Alors, tenant toujours la petite photographie, elle quitta son bureau, courut à la cheminée regarder l'heure. Quatre heures et demie, l'heure du thé. Elle s'en moquait pas mal ! Vite son chapeau ! Elle descendit l'escalier en se hâtant, courut dans le parc, évita le coin où étaient sa mère et l'inévitable M. de Grandjac. Elle prit des petits sentiers sous bois qui raccourcissaient ; ses pieds se prirent dans des lianes, glissèrent sur les aiguilles de pin, qu'importe ! Elle courait, elle n'avait plus qu'un désir, savoir s'il y avait une lettre pour elle, une lettre qui venait de Paramé. Cette dépêche de ce matin tout à coup l'inquiéta. Loute l'avait envoyée pour une raison qu'elle ne devinait pas. A la grille du parc elle reprit une allure convenable, sourit à la petite fille qui lui ouvrit la grille et jusqu'à la poste marcha vite. Elle passa devant l'église, murmura une prière ; s'il y avait une lettre elle irait remercier Dieu... Son cœur battait quand elle ouvrit la porte du bureau. Elle se pencha vers le guichet et ce fut d'une voix qui tremblait qu'elle demanda s'il y avait quelque chose pour le château. On lui remit tout un paquet. Elle eut bien vite fait de reconnaître la grande écriture de Loute. Alors elle se sauva et, pour ne pas décacheter la lettre dans la rue, alla à l'église ; là elle y serait seule et tranquille.

Colette s'assit sur un vieux banc de bois, et après un signe de croix, elle décacheta la lettre.

Loute écrivait :

« Ma pauvre vieille, je n'ai pas vu ton bonhomme, il est malade depuis plusieurs jours. Les nouvelles ce soir n'étaient pas mauvaises, mais, comme chez tous les enfants, il a beaucoup de fièvre, alors le médecin ne se prononce pas encore. Insolation, dit l'Anglaise que j'ai interrogée ; entérite, prétend la nourrice, mais ne te tourmente pas je reste à Paramé jusqu'à ce que ton Jean soit guéri et je t'envoierai des nouvelles chaque jour. Baisers.

« LOUTE. »

Colette relut deux fois de suite la lettre, puis elle la laissa tomber sur ses genoux. Jean malade, Jean en danger peut-être, car elle devinait bien que Loute n'avait pas écrit la vérité... Si Jean allait mourir!... Il sembla à Colette que son cœur s'arrêtait de battre, un sentiment inconnu la fit trembler toute, une sueur froide mouilla ses tempes, une angoisse affreuse l'étouffa, Colette connaissait la douleur. Ses mains se croisèrent, elle leva les yeux vers le maître autel, des têtes d'ange en marbre blanc souriaient autour d'une Vierge, Colette pria, implora la mère du Christ pour son enfant. Jean ne devait pas mourir, Jean ne devait pas souffrir, il n'était pas juste qu'un innocent payât pour les coupables.

Les coupables! Colette mentait encore... les coupables, ce n'était pas cette gouvernante qui avait peut-être laissé jouer l'enfant trop longtemps au soleil, ce n'était pas la nourrice qui n'avait peut-être pas fait attention aux repas du bébé; la coupable, c'était la mère absente, la mère qui, par orgueil, rancune méchante, avait quitté le foyer, la maison de famille, sans penser au tout petit qu'elle y laissait.

A pas lents, Colette rentra au château. Dans le parc, assis sous les sapins, admirant un coucher de soleil magnifique, elle trouva ses parents et M. de Grandjac. Elle répondit avec indifférence au bonsoir de ce voisin encombrant et, sans faire attention aux phrases charmantes qu'il débitait sur sa longue absence, elle s'assit aux côtés de sa mère, face au soleil couchant. Le ciel était couleur de sang, au loin les collines paraissaient roses, et des hirondelles attardées traversaient l'espace, se hâtant, car la nuit était proche. Les feuilles des arbres ne bougeaient pas, les insectes s'endormaient et les cris des oiseaux devenaient rares; tout était calme et beauté... M. de Grandjac, voyant que Colette ne l'écoutait pas, finit pas se taire; tout le monde en fut heureux. Et, sans bouger, sans que ses yeux quittassent le globe d'or, la jeune femme d'une voix très calme, dit:

— Maman, il faut que je vous prévienne, je pars demain matin.

— Tu pars?...

— Où vas-tu?...

— Vous partez?

Ces trois questions furent faites sur des tons différents. Mme Darny s'étonnait, ne comprenant pas; M. Darny voulait savoir où sa fille comptait aller, si c'était encore une folie, il s'y opposerait;

M. de Grandjac était inquiet... Sa fiancée de demain, la jolie proie, allait-elle donc lui échapper ?

Colette ne regarda aucun de ceux qui l'entouraient ; d'une voix toujours aussi calme, elle répondit :

— Mon fils est souffrant, les nouvelles de ce soir ne sont pas très précises, je préfère aller en chercher moi-même.

— Mais, fit Mme Darny bouleversée.

Brusquement, M. Darny interrompit sa femme.

— Tu as raison, Colette, dit-il, et je t'approuve.

Les yeux clairs de la jeune femme se tournèrent vers son père ; ces yeux étaient pleins d'affection.

Mais M. de Grandjac ne put contenir son émoi, il se leva, s'approcha de Colette, et, à voix basse, ce qui était fort peu poli, lui dit :

— Vous ne pensez pas à partir... ce n'est pas possible, c'est votre divorce ajourné... votre mari sera sûrement là-bas... Mon affection doit s'opposer à cette folie... je ne le permettrai pas...

Alors Colette se dressa et hautaine, pleine de mépris pour cet homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle n'avait jamais aimé, elle répondit :

— Cher monsieur, de quel droit me parlez-vous ainsi ? Cette question de départ ne regarde que mes parents et moi, nous la discuterons lorsque nous serons seuls. Excusez-moi, j'ai beaucoup à faire.

Et, sans tendre la main à M. de Grandjac, elle s'en alla.

## XVI

Le lendemain, six heures du matin trouva tout le monde debout au Vieux-Moulin.

Devinant l'inquiétude de sa fille qu'elle dissimulait par orgueil, M. Darny lui avait conseillé de faire la route en auto, elle gagnerait ainsi plusieurs heures. Mme Darny voulait partir aussi, mais son mari s'y était opposé. Colette devait seule prendre toutes les responsabilités, elle allait connaître les angoisses, les inquiétudes des mères, elle allait apprendre à souffrir. M. Darny comprenait maintenant que la souffrance est une école nécessaire.

Et Colette, par un clair matin, partit ; elle embrassa ses parents hâtivement, puis comme Mme Darny, près de la voiture, lui demandait, les larmes aux yeux, d'envoyer bien vite une dépêche, Colette attira sa mère vers elle, et la serrant très fort murmura :

« Prie pour Jean, prie pour que le bon Dieu me le garde, » et l'auto s'en alla.

La campagne normande était belle, les prés verts, les pommiers chargés de fruits ; il avait plu la veille, aucune poussière ne gênait la marche, les routes étaient désertes et le chauffeur conduisait vite. Colette trouvait qu'il allait encore trop lentement. Elle avait si grand'hâte d'arriver... Hier, elle avait dissimulé à ses parents son inquiétude, à dîner elle affectait de causer de tout, sauf de son départ et de Jean ; mais, seule dans sa chambre, elle n'avait guère pu dormir et s'était penchée longtemps sur la carte routière, trouvant que la distance qui la séparait de son enfant était immense. Deux jours seraient passés depuis que Loute avait écrit sa lettre, en deux jours il peut arriver tant de choses ; mais Colette n'osait penser à ces choses... Levée avec le jour, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle regardait la route, heureuse lorsqu'elle apercevait les grosses bornes kilométriques annonçant qu'on s'éloignait du Vieux-Moulin.

A Caen, il fallut déjeuner. Colette n'avait pas faim, mais le chauffeur réclamait un repos. Caen est une vieille ville qui a conservé encore quelques vestiges de ses anciennes fortifications. Caen a des églises qui sont des merveilles d'élégance, de grâce et de richesse, mais Colette passa sans rien regarder. Elle déjeuna, puis attendit le départ, essayant de lire des journaux, voulant s'occuper, mais n'y parvenant pas.

Enfin, le chauffeur fut prêt, et elle lui donna l'ordre imprudent d'aller aussi vite que possible. L'auto repartit. La voiture semblait avoir des ailes, sur la route droite qui menait en Bretagne, elle allait, elle allait ; le chauffeur se grisait de vitesse ; ses mains crispées au volant, ses yeux fouillant l'horizon, il passait, laissant derrière lui un tourbillon de poussière. Et Colette étourdie disait tout bas : « Allons plus vite... encore... plus vite. » Le temps passait, trois heures... quatre heures... Tout à coup, surgissant au détour d'une route, une ville apparut bâtie sur un rocher qui domine la mer. Des fortifications l'enserraient ; au-dessus des toitures inégales, une flèche d'église d'une élégance merveilleuse. Colette devina que cette ville close était Saint-Malo. Dans quelques minutes, elle serait près de son fils.

Le chauffeur ralentit la voiture et se tourna vers Mme Ternot. Où devait-il aller maintenant ?

Colette hésita, l'avoué lui avait donné l'adresse de son mari « villa des Marguerites », à Rochebonne, mais voilà que, tout à coup, il lui semblait impossible d'arriver ainsi, chez lui ! Son orgueil le lui défendait, son orgueil lui rappelait qu'elle était partie en se promettant de ne revenir que lorsque Jacques lui aurait demandé pardon...

Le chauffeur attendait les ordres, Colette devait se décider. Elle cria avec impatience : « Au Grand Hôtel. » Loute était là, Loute donnerait des nouvelles...

En quelques minutes elle fut arrivée et, étourdie, elle quitta la voiture. Maître d'hôtel, domestiques s'empressèrent, elle réclama Loute et retint une chambre.

Loute n'était pas là, mais elle devait revenir pour le thé. Lasse, Colette s'assit dans un fauteuil, devant la mer, et attendit son amie. Elle l'attendit près d'une demi-heure, et cette attente lui sembla atroce. Être si près de son fils, et ne pas oser, ne pas vouloir aller jusqu'à la maison où il était malade. Tout craindre et ne rien savoir, tout espérer et défaillir dès qu'une silhouette paraît, et que cette silhouette peut être celle de l'amie qui donnera les nouvelles. Colette ne pensait pas qu'on pût souffrir ainsi.

Enfin Loute arriva, elle se dressa, puis retomba sans forces sur son fauteuil, en tendant vers son amie une main qui tremblait.

Loute s'élança vers elle.

— Colette, tu es là, on t'a appelée, ça ne va donc pas là-bas ?

Là-bas, la jeune femme devina tout de suite que Loute parlait de la maison où Jean était malade, Loute croyait qu'une dépêche l'avait demandée.

— Je ne sais rien, balbutia-t-elle, ne cherchant plus à cacher son émotion, ta lettre m'a inquiétée, je suis venue... voilà. Comment va-t-il ? demanda-t-elle à voix basse en baissant la tête.

Loute regarda son amie, et comprit que Colette l'orgueilleuse était vaincue.

— Ce matin, fit-elle tristement, Jean n'allait pas bien, on lui donne des bains froids la nuit et le jour, mais la fièvre ne descend pas... Le médecin s'inquiète... Ce soir, il y a une consultation avec un docteur de Paris spécialiste pour enfants.

— Mais qu'a-t-il, que craint-on ? s'écria Colette.

Loute détourna la tête, elle n'avait pas le courage de dire à son amie ce qu'on craignait.

— Je ne sais pas, fit-elle, à toi on te dira... moi

j'ai les nouvelles par le valet de chambre, un nouveau qui ne me connaît pas.

A toi on te dira... Colette n'entendit que cette phrase-là; elle se leva, regarda son amie et lui demanda, en rougissant un peu.

— Veux-tu venir avec moi!... là-bas...

— Oui, répondit Loute, allons-nous-en vite, de bonnes nouvelles, peut-être, nous attendent. Il fait si beau, ce temps-là doit guérir les malades; espère, ma petite Colette...

Et les deux amies s'en allèrent sur la digue, parlant à voix basse. Comme elles étaient loin de leurs conversations d'autrefois! Les flirts, les bals, les thés, les méchancetés, les médisances dites entre deux rires, ne leur avaient jamais fait comprendre que l'amitié est un sentiment presque divin. Aimer, souffrir avec celui qui souffre, compatir au malheur qui le frappe, essayer de consoler, pleurer avec celui qui pleure, c'est purifier un cœur, c'est l'élever au-dessus de la misère humaine, c'est le rapprocher de son Créateur.

Loute et Colette sentaient qu'elles n'oublieraient jamais ce chemin parcouru ensemble sur la digue, au bord de la mer qui, lente et calme, murmurait son éternelle chanson...

Tout au bout de Rochebonne, à l'extrémité de la digue, Loute désigna une villa :

— C'est-là, fit-elle.

Dans cette maison, derrière les persiennes fermées, Jean souffrait. Les bains froids, quand on a de la fièvre, sont pour les petits très douloureux.

Colette s'assit sur un banc, tout contre le mur du jardin de la villa, et dit à Loute :

— Va demander des nouvelles... moi, j'ai peur...

Et Loute sonna à la grille qui donnait sur la digue. Le mur cachait Colette, mais elle pouvait entendre la réponse qui serait faite à son amie.

Un domestique vint ouvrir.

— Comment va bébé? demanda Loute.

Le valet avait une figure triste, Loute fut sur le point de lui crier qu'il ne fallait rien dire. Mais une main nerveuse serra la sienne, Colette voulait savoir.

— Ça ne va pas, mademoiselle, les médecins sont bien inquiets; si cette nuit la fièvre ne tombe pas... eh bien, ils disent qu'il ne faudra plus espérer.

Un cri d'angoisse se fit entendre. Loute fut bousculée, le domestique étonné se recula pour laisser passer une dame qu'il ne connaissait pas.

Toute pâle, mais affreusement calme, Colette ordonna :

— Conduisez-moi à la chambre de Bébé.

Le domestique, intimidé, n'osait pas obéir.

— Mais, Madame, je n'ai pas d'ordres, Monsieur, les médecins ont défendu...

Alors Colette se retourna vers Loute qui était restée sur le seuil de la porte et, dans un sanglot, cria :

— Dis-lui donc que je suis sa maman !

Le domestique ne demanda plus rien, il traversa le jardin suivi par Colette, monta au premier étage ; là, sur le palier, il s'arrêta et désigna une porte.

— C'est là, Madame.

Et Colette, d'une main tremblante, mais qui n'hésitait plus, tourna le bouton.

La pièce était sombre ; près des volets qui laissaient pénétrer peu de jour, une femme lisait ; en voyant entrer une dame qu'elle ne connaissait pas, elle se leva, prête à interroger. Mais Colette ne lui en laissa pas le temps, elle s'était approchée du lit, du petit lit où Jean, terrassé par la fièvre, dormait d'un sommeil agité, et d'une voix brève, qui était pleine de larmes, elle questionna :

— A quelle heure doit-il prendre un bain ? Le médecin revient-il ce soir ?

— Oui, Madame... à neuf heures... le docteur préfère lui donner lui-même le bain. Mais, ajouta la gouvernante, Madame a-t-elle vu Monsieur... c'est que personne ne doit entrer ici.

Colette ne répondit pas. Tranquillement elle enleva son chapeau et son manteau de voyage, tendit ces deux objets à l'Anglaise, en lui disant :

— Mettez cela dans la chambre de Mlle Simone, et ne vous inquiétez pas, je suis Mme Ternot...

La gouvernante obéit sans discuter.

Seule dans la chambre, Colette se rapprocha de Jean et regarda son enfant. Comme il était changé, son beau petit garçon ! Les joues creuses, le nez pincé, Jean était pâle uniformément ; ses lèvres brûlées, entr'ouvertes par un souffle court et haletant, avaient l'air de fleurs malades. Colette se pencha vers son fils, et sur les petits poings crispés et brûlants elle mit un baiser, et de ses yeux une larme tomba.

Elle se redressa, il ne fallait pas pleurer. Jean n'était pas perdu, Jean n'allait pas mourir, Dieu ne permettrait pas cela.

Au pied du lit elle mit une chaise et, les yeux fixés sur le visage de son enfant, elle attendit. Ses mains instinctivement se croisèrent, et elle se mit à mur-

murer des prières, comprenant que le secours ne pouvait venir que de là-haut et qu'il fallait implorer Celle qui, sur terre, avait été mère.

Après avoir été à l'office raconter l'arrivée de Madame, la gouvernante revint, empressée et obséquieuse. Elle expliqua qu'après la consultation Monsieur était sorti pour promener Mlle Simone qui ne voulait pas quitter la chambre de son frère... Elle ne pouvait guère s'occuper de la fillette; la nourrice, dès le début de la maladie de bébé était partie, elle était seule pour les deux enfants... et on ne pouvait quitter le petit malade.

Comme Colette ne répondait pas et n'interrogeait pas, la gouvernante se tut; elle reprit son livre et sa place près de la fenêtre. Et ce fut Colette qui changea la compresse glacée qu'on mettait sur la tête de Jean, ce fut Colette qui lui donna à boire, ce fut Colette qui humecta les pauvres petites lèvres que la fièvre desséchait. Elle n'avait jamais soigné, elle n'avait jamais vu de malade, mais d'instinct son cœur de mère devinait ce qu'il fallait faire. Et puis l'ordonnance était posée sur la table, elle l'avait déjà bien des fois lue.

Elle était debout près du lit de son fils, lorsque derrière elle la porte s'ouvrit. Elle ne bougea pas, mais ses mains qui tenaient une compresse se mirent à trembler, et elle eut le sentiment très net que Jacques était derrière elle. Elle posa sur le front la compresse glacée, arrangea les boucles blondes, puis elle entendit qu'on s'approchait, et tout à coup deux bras entourèrent sa taille et une bouche fraîche déposa des baisers sur les mains qui venaient de mettre la compresse; Simone était là. Colette se pencha vers la petite fille, l'embrassa avec tendresse en murmurant le nom que Jean lui donnait toujours, Sisi, ma petite Sisi, et la fillette répondit en pleurant :

— Maman, maman, c'est bien toi ?

Derrière elles la porte se referma doucement, Colette se retourna, il n'y avait plus personne...

Alors, de sa voix douce, Simone expliqua :

— Papa a trop de chagrin, il ne peut plus entrer ici, mais toi... vous... maman... tu guériras Jean.

Colette murmura : « Le Bon Dieu, ma chérie ! » Et Simone se blottit dans les jupes de la jeune femme, et toutes les deux fixant le petit malade, elles restèrent là, priant sans s'en douter.

Et la nuit vint... Colette obtint que Simone allât se coucher, elle avait dit : « Une petite fille ne doit

jamais désobéir à sa maman, » et Simone, résignée, avait quitté la chambre.

En embrassant Colette elle demanda :

— Tu es guérie pour toujours, maman ?

Et Colette répondit sans hésiter :

— Oui, pour toujours...

A neuf heures le médecin arriva, Jacques l'accompagnait. Il salua sa femme très correctement, la présenta au docteur, puis le médecin se pencha sur le lit de l'enfant et ni Colette, ni Jacques ne pensèrent plus à autre chose... La fièvre était très forte, aucune amélioration; il fallait donner ce bain sinapisé que le docteur, appelé en consultation, conseillait.

La baignoire fut apportée. Un peu maladroite, Colette déshabilla le petit malade, puis, aidée par le médecin, elle plongea l'enfant dans l'eau presque froide... Le bébé se réveilla, se mit à crier, à se débattre; de ses grands yeux clairs, si pareils à ceux de sa maman, de grosses larmes coulèrent, Colette en avait l'âme déchirée, elle n'aurait jamais cru que des cris d'enfant fussent si douloureux à entendre. Mais ces cris-là la faisaient tressaillir toute; ces cris-là rendaient son cœur haletant et, à genoux près de cette baignoire, les sentiments maternels qui font de la femme un être respectable entre tous naissaient en elle. Elle était mère absolument, complètement; que lui importaient ses rancunes, son orgueil froissé, qu'était-ce que tout cela ? Pour elle, maintenant, rien ne comptait plus : son fils, sa guérison, elle était prête à tout pour l'obtenir de Celui qui, seulement, pouvait le guérir.

Et pendant que Jean criait, pendant que son petit corps se couvrait de taches rouges, Colette fit un vœu. Si son fils guérissait, elle pardonnerait, elle croyait encore avoir quelque chose à pardonner, et pour toujours elle adopterait Simone, cette enfant d'une autre.

Roulé dans une couverture de laine, le bébé fut remis dans son lit, puis le docteur s'en alla. Si l'enfant transpirait, si la réaction se faisait bien, il fallait espérer.

Le docteur reconduit, Jacques revint dans la chambre, Miss fut congédiée, et les deux époux restèrent seuls.

Assise près du lit, Colette ne quittait pas des yeux le petit malade; Jacques prit une chaise et se mit de l'autre côté. Et lente, une heure passa, heure pendant laquelle ni Colette, ni Jacques ne se parlè-

rent, ni ne se regardèrent... Vers minuit, Jean, dont le souffle court semblait marquer les secondes, parut se réveiller; il ouvrit ses paupières, regarda tout autour de lui. Le visage de sa maman, qu'il ne reconnut pas (cinq mois pour un bébé de deux ans, c'est très long), l'effraya; il fit la moue et se mit à pleurer; mais Colette parla, Colette chanta, et le petit garçon se rendormit... Alors le sommeil parut différent, le souffle devint plus lent, ses petites mains qu'il tenait toujours fermées se rouvrirent, et son visage changea, ses lèvres se rapprochèrent, il sembla ne plus respirer. Colette eut peur, elle se dressa près du lit, et se tourna vers Jacques... mais lui non plus ne savait rien... Il balbutia... ne sachant ce qu'il disait :

— Je crois qu'il n'est pas bien...

Alors, il se pencha sur le lit, épia le souffle du bébé... ce souffle qui déjà lui semblait lointain et prit la petite main ouverte, pour chercher le pouls.

Il poussa un cri sourd, se redressa et un éclair de joie illumina son visage que Colette ne quittait pas des yeux.

— La réaction, dit-il d'une voix rauque, il faut espérer...

Colette n'eut pas la force de répondre, elle tomba à genoux, et sur ses mains qui se croisaient pour une prière des larmes reconnaissantes coulèrent.

Et la nuit passa... nuit silencieuse et longue, les deux époux ne se parlèrent pas. Le silence, le bruit de la mer, tout les troublait; l'un près de l'autre, séparés par ce lit où était leur enfant, ils avaient des pensées nouvelles. Ils comprenaient que le divorce, toutes ces lois faites par les hommes, ne pouvaient les désunir; le lien qui les tenait attachés l'un à l'autre, c'était leur enfant et ce lien-là seul Dieu pouvait le rompre, mais ils espéraient que Dieu ne le voudrait pas.

Vers le matin Jean se réveilla; il eut encore un peu peur de cette dame qu'il ne connaissait pas, mais accepta la timbale d'eau qu'elle lui offrait, et comme un grand garçon qui se sent mieux, voulut boire seul. Il était très faible, ses petites mains furent maladroitement, et la timbale faillit inonder le lit, mais maman attentive empêcha le désastre.

Quand le jour fut venu, Jacques quitta la chambre; en passant devant sa femme, il eut pitié de ce visage défait qui trahissait la fatigue du long voyage et les angoisses de la nuit.

— Colette, lui dit-il d'une voix qu'il s'efforça de

rendre douce, voulez-vous aller vous reposer, pendant que je resterai ici.

— Non, fit-elle, j'attends le docteur, et puis, ajouta-t-elle en regardant tout autour d'elle après, si tout va bien... je partirai... Je suis descendue au Grand-Hôtel... Loute m'attend... elle doit être inquiète.

Jacques s'inclina et sortit.

Dès que son mari eut quitté la chambre, Colette regretta sa réponse... Pourquoi avait-elle parlé de départ, elle n'en avait nullement l'idée... Mais voilà, son orgueil lui avait encore fait commettre une sottise. A huit heures, Simone arriva, elle savait par son papa que Jean allait mieux, maintenant il fallait penser à maman. Et les petits bras se nouèrent autour du cou de Colette, et d'une voix douce lui dit :

— Maman, il faut déjeuner... tu n'as pas faim... cela ne fait rien, forcez-vous un peu, Jean n'est pas guéri, nous avons besoin de toi.

Simone mêlait le vous et le tu, elle voulait être tendre, elle voulait garder cette maman qui lui était revenue, mais il ne fallait pas lui manquer de respect et puis elle se souvenait du passé, elle était encore craintive... Gentille, avec des gestes de petite femme raisonnable, elle servit Colette, s'inquiétant de la voir si pâle et si défaite.

Dans la matinée, le docteur vint et confirma le pronostic des parents; la fièvre était tombée, le bébé avait faim, la terrible maladie qu'on craignait s'éloignait, mais il fallait encore prendre bien des précautions. Une alimentation très surveillée pendant des jours et des jours, puis, dès que le petit malade serait assez bien, il faudrait l'emmenner à la campagne, loin de la mer, mauvaise pour un enfant si nerveux. Il s'en alla non sans avoir recommandé à Jacques de faire reposer Mme Ternot qui semblait bien lasse.

Après le départ du médecin, Jacques insista pour que Colette quittât la chambre.

— Vous êtes fatiguée, dit-il, je vous assure qu'il est raisonnable que vous alliez vous reposer.

Simone tenait la main de Colette, la jeune femme balbutia :

— Mais il faudrait prévenir l'auto... Vous êtes loin du Grand-Hôtel.

Prévenir l'auto... le Grand-Hôtel... Simone ne comprit pas, mais elle eut peur.

— Maman, fit-elle, venez dans ma chambre... mon

lit est très grand... vous verrez la mer, c'est la plus belle pièce de la maison.

Colette regarda Jacques dont le visage restait impassible; elle attendait un mot, ses yeux imploraient, mais Jacques ne parla pas. Alors la jeune femme se redressa, elle quitta la main de Simone, et marcha vers la porte, bien décidée à aller se reposer au Grand-Hôtel, puisque son mari ne voulait pas condescendre à lui dire une parole aimable... Mais, près de la porte il y avait le lit de Jean. Très pâle; le bébé souriait à ceux qui l'entouraient, il appelait papa, Sisi, Nounou; puis, comme Colette s'approchait de lui pour l'embrasser avant de partir, Jean fixa sur elle ses yeux clairs, il n'avait plus peur de cette dame qu'il avait vue toute la nuit, il la regardait longuement ayant l'air de chercher.

Tout à coup ses petits bras se tendirent, ses lèvres s'entr'ouvrirent, et tout bas, hésitant encore, n'étant pas bien certain, il prononça : « Maman... maman. »

Colette s'arrêta, saisit les barreaux de fer du petit lit, embrassa Jean pour cacher son émotion; puis, craignant de pleurer devant son mari, elle prit Simone par la main et lui dit tout bas :

— Conduis-moi à ta chambre.

## XVII

Huit jours après la nuit terrible, Jean était en pleine convalescence; il recommençait à manger, on le levait plusieurs heures chaque après-midi, dans peu de temps il pourrait partir. Colette était toujours là, ne quittant pas son fils, surveillant elle-même ses repas... ayant peur pour lui de la moindre chose... La nourrice n'avait pas été remplacée. Un soir, Jacques parla d'écrire à un bureau de placement, d'aller voir à Saint-Malo si quelque Bretonne serait libre, mais Colette avait répondu que pour le moment la nourrice était inutile, Miss suffisait pour les deux enfants... Jacques n'avait plus rien demandé... Et les jours avaient passé, rétablissant le petit malade; maintenant il fallait prendre une décision, le médecin conseillait la campagne, mais ni Jacques ni Colette n'osaient parler du départ... La campagne! Jacques avait un château en Lorraine

où l'enfant serait bien, Colette rêvait de l'emmener au Vieux-Moulin, dans cette Normandie où l'automne est si beau.

Un jour, après le déjeuner, pendant que Jean dormait, Simone partit se promener avec Miss. Depuis son arrivée, Colette s'était toujours arrangée pour ne pas rester seule avec son mari; les premiers temps elle ne quittait pas la chambre de Jean, prenant ses repas dans une pièce contiguë, et depuis que le bébé allait mieux, lorsqu'elle venait à la salle à manger, elle amenait toujours Simone avec elle, et c'était la petite fille qui faisait tous les frais de la conversation. Jacques parlait à Colette, il avait à sa table une invitée et il s'en souvenait.

Simone partie, seuls, les deux époux se trouvèrent gênés.

Pour se donner une contenance, Colette s'approcha de la grande baie qui ouvrait sur la mer, et, appuyée contre un montant de la fenêtre, elle regarda l'horizon. Le ciel était gris, la mer de même couleur, dans le lointain les bateaux passaient comme des ombres, leurs voiles les enveloppaient de rêves... Colette était triste infiniment...

Jacques s'approcha de la baie et, s'appuyant de l'autre côté de la fenêtre, faisant face à la jeune femme, il dit :

— L'automne est tout proche, aujourd'hui il fait presque froid.

L'automne! Colette comprit que son mari allait parler de départ.

— Oui, fit-elle, la mer est triste, cette plage sans soleil fait frissonner.

— Il est temps de partir, reprit Jacques, et comme Colette détournait la tête et ne répondait pas, il ajouta :

— Jean peut voyager. Le docteur, que j'ai rencontré ce matin, m'a dit que pour lui nous n'avions plus rien à craindre.

— Oui, Jean peut voyager.

Colette était émue, Jacques avait dit nous, Jacques pensait donc que Colette ne s'en irait plus.

— Alors, fit-il, il faudrait fixer aujourd'hui la date du départ... On m'attend à Paris, je voudrais voir... les enfants installés... avant... avant de les quitter...

— Où voulez-vous les installer? demanda Colette.

La jeune femme tremblait, mais comme elle voulait cacher son émotion, son ton, malgré elle, fut cassant, alors Jacques répondit sèchement :

— Mais en Lorraine, où voulez-vous qu'ils aillent?

L'air est excellent et les enfants heureusement ne craignent pas de s'y ennuyer.

Cette réponse, qui rappelait les discussions, agaça la jeune femme ; elle quitta la fenêtre, alla s'asseoir dans un fauteuil, et s'écria :

— Il n'y a pas que la Lorraine en France, et dans une autre province l'air y est tout aussi bon.

— Peut-être, mais comme j'ai là-bas une maison toute prête, je trouve inutile d'en louer une autre.

Jacques parlait en maître et paraissait décidé à ne pas céder.

— Mais, reprit Colette avec un peu d'impatience, en Normandie mes parents ont une maison très bien installée et Jean y serait fort bien pour achever sa convalescence.

M. Ternot se méprit sur la pensée de Colette, il crut que la jeune femme voulait emmener Jean seul.

— C'est possible, reprit-il d'un ton cassant, mais je n'ai pas qu'un enfant, et je ne permettrai jamais qu'on les sépare.

Le ton, plus encore que les paroles, blessa la jeune femme, elle répondit sans réfléchir :

— La loi vous y forcera peut-être un jour !

Jacques se tourna brusquement vers Colette, il la regarda, puis quitta la pièce sans lui dire un mot.

Et Colette resta seule, désolée de ce qu'elle venait de répondre. Le divorce ! cette pensée lui était devenue si lointaine, qu'elle s'étonna d'en avoir parlé.

Blessée par le ton de Jacques, peu habituée à s'entendre parler ainsi, elle n'avait pu se dominer ; n'ayant jamais été contrariée elle ne savait pas prendre sur elle, et avait crié n'importe quoi. Et voilà que ce n'importe quoi, ces mots dits au hasard augmentaient le malentendu, agrandissaient le fossé qui séparait les deux époux... Et pourtant Colette savait bien maintenant qu'elle ne pourrait plus vivre loin de son fils... A présent elle aurait toujours peur que quelque maladie ne s'abattit sur son enfant. Et puis... et puis pendant les heures qu'elle avait passées seule dans la chambre du petit malade, elle avait beaucoup réfléchi... Lorsque la mort a frôlé un berceau, elle laisse autour de ce nid qu'on a craint de voir vide, des pensées graves, des pensées qui s'imprègnent dans les cerveaux les plus légers...

Plusieurs fois par jour Jacques venait dans la chambre de Jean. Colette reconnaissait son pas dans le couloir, il avait une façon à lui d'ouvrir la porte. Elle affectait de ne pas le regarder, mais elle

le voyait tout de même ; quand il se penchait au-dessus du petit lit, elle admirait les cheveux épais et brillants et le teint mat et le front large... Lorsqu'il se redressait, elle le trouvait grand et mince et bien proportionné. Elle se rappelait les cheveux rares de M. de Grandjac, son teint de blond fatigué, un peu couperosé aux pommettes, et son commencement d'embonpoint que toutes les gymnastiques suédoises n'arrivaient pas à faire disparaître.

Malgré elle Colette faisait des comparaisons et pensait qu'elle avait été folle de songer à M. de Grandjac comme successeur de Jacques Terno.

Non, Jacques Terno n'était pas de ceux qu'on remplace. Alors elle avait conclu qu'elle était revenue pour toujours. Maintenant elle était certaine d'aimer Simone, qui avait été bonne pour son enfant... Et voilà qu'aujourd'hui son orgueil indomptable lui avait fait reparler d'une chose qu'elle ne voulait pas. Et Jacques très fâché s'en était allé, et Colette comprenait maintenant que Jacques était un mari difficile à reconquérir.

Le ciel était gris et triste... Colette sentit que ses yeux s'emplissaient de larmes. L'horizon, elle voulait le croire, en était la cause puisque Jean allait mieux.

Dans ce salon de villa louée, elle se sentait perdue, dans cette maison personne ne l'aimait. Elle pensa à ses parents, à leur affection dont elle ne s'était jamais souciée jusqu'ici, elle se rappela leur tendresse, leur bonté, leur faiblesse... eux, au moins, l'aimaient. Lorsqu'elle était en colère et qu'elle leur disait des choses peu gentilles, ils pardonnaient tout de suite, un baiser et tout était oublié.

Avec Jacques, ce mari sévère, ce n'était plus pareil, un baiser n'effacerait rien. Un baiser... Colette rougit, un baiser ! Ils n'en avaient pas échangé le plus petit depuis son arrivée... Il faut s'aimer pour penser à s'embrasser et Jacques n'aimait plus Colette. Une poignée de main correcte, matin et soir, bonjour, bonsoir... et c'était tout... Et il y avait eu des jours, des heures, où Colette désirait être étreinte par des bras aimants ; elle eût voulu qu'on lui murmurât des paroles réconfortantes, elle eût voulu qu'on lui affirmât la guérison de Jean. Mais Jacques, même pendant la nuit angoissante, n'avait pas eu un geste de tendresse. il avait souffert seul, et sa douleur ne l'avait pas rendu pitoyable.

Aujourd'hui, Colette comprenait qu'au foyer, qu'elle avait déserté, l'amour s'était enfui... Alors... qu'al-

lait-elle faire?... divorcer, puisque Jacques le voulait... Elle finissait par conclure que c'était le désir de son mari.

Une porte s'ouvrant brusquement fit tressaillir Colette; dans le salon, Loute, en costume de voyage, apparut.

— Bonjour, madame, dit-elle en serrant la main de son amie, je viens te dire au revoir; ton bonhomme est guéri, te voilà tranquille, les oiseaux s'envolent.

Colette avança un fauteuil et ferma la fenêtre, puis pour répondre quelque chose demanda :

— Et où allez-vous ?

— Nous partons directement pour Rémy, en Seine-et-Marne, la chasse appelle mon père, et j'adore le château de ma tante. Il y a des ombrages épatants, des bois uniques et, pour rêver au clair de lune, une petite rivière, ma chère, qui vous murmure des choses folles et adorables.

— Tu deviens romanesque, fit Colette en souriant.

— Mais oui, la vieillesse vous apporte des idées nouvelles. A seize ans je raillais les émois des jeunes cœurs, à vingt-cinq ans je regrette de ne pas les avoir éprouvés. Que dirais-je, quand j'aurai des cheveux blancs.

— Tu diras des folies comme tu en as toujours dit.

— Oui, hélas ! je n'ai fait qu'en dire, j'avais l'air d'une toquée, mais cette toquée était raisonnable, je ne me console pas de cela.

— Qu'aurais-tu donc voulu faire ?

— Tout ce que je n'ai pas fait.

— Mais encore ? insista la jeune femme.

Se rapprochant de son amie, d'une voix presque triste, Loute répondit :

— Dans notre monde, ce que nous appelons folie est dans un autre sagesse. Si, très jeune, je m'étais éprise d'un homme sans fortune, si j'avais voulu l'épouser, mes parents, mes amis eussent tout fait pour me détourner de ce projet, ils m'auraient affirmé qu'il n'y a pas de bonheur possible sans argent, et élevée comme je l'ai été, je les eusse crus... Alors, toute jeune fille, dès que je trouvais un homme à qui j'avais l'air de plaire, la toquée que je paraissais être s'inquiétait adroitement de sa fortune; elle était médiocre, elle ne pouvait m'assurer le luxe dans lequel je vivais, j'avais bien vite fait de décourager cet homme qui trouvait ma laideur sympathique. Le résultat est que je suis devenue une vieille fille, et que dans la vie je m'ennuie à mourir. Vois-tu,

les voyages, la musique, les expositions, les conférences ne remplacent pas un mari et des enfants. On va, on vient, on rit, on a l'air de s'amuser, mais on a dans le cœur un vide que rien ne comble, qui s'agrandit tous les jours, et qui finit par faire souffrir plus que tu ne peux l'imaginer... Ma petite Colette, j'aurais voulu ne jamais connaître cette souffrance.

Etonnée, Mme Ternot regardait son amie; l'idée que Loute pût être malheureuse ne lui était jamais venue; Loute, la gaieté, la raillerie, Loute « l'amuseuse » devenue triste, cela paraissait ridicule. Autrefois Colette se fût moquée, son égoïsme eût trouvé Loute ennuyeuse; compatissante maintenant, elle l'écoutait.

— Loute, fit-elle, à vingt-cinq ans, on n'est pas une vieille fille, tu te marieras peut-être plus tôt que tu ne le crois.

— Je me marierai, c'est très problématique... Ce luxe qui m'entoure effraie les prétendants... et puis en vieillissant je n'embellis pas, et mon esprit qui pouvait plaire, auquel on reconnaissait un certain charme, devient méchant. J'en veux à tout le monde, et surtout à mes parents. Je leur reproche mon éducation, et je me dis qu'élevée sévèrement et plus simplement, j'eus été meilleure. Colette, j'ai raté ma vie.

— Ne dis pas cela, tu es jeune encore, tu dois vouloir être heureuse. Ne cherche plus la fortune, Loute, elle n'apporte pas toujours le bonheur. Regarde Jeanne de Lionard, crois-tu que son mari ne la fait pas souffrir ?

— Alors, reprit Loute très timidement en s'approchant de son amie, si je retrouvais mon amoureux de l'an passé, tu sais, celui qui est parti tenter fortune au Canada, tu me conseillerais de l'écouter ?

Colette sourit.

— S'il est au Canada, cela me semble assez difficile.

— Sois sérieuse, reprit Loute, en ce moment nous discutons en riant mon avenir.. Mon amoureux va revenir passer quinze jours en France, je le retrouverai chez ma tante.

— Ah ! et que comptes-tu lui dire ?

Loute réfléchit, puis après quelques secondes de silence, joyeuse, elle s'écria :

— Que l'an passé j'étais folle, et que maintenant je suis très raisonnable.

— Après ?

— Après, eh bien, que, s'il veut toujours, je suis

prête à m'expatrier. C'est un vrai roman, tu vois, amour, mariage, départ, tout à fait comme dans les livres pour jeunes filles... Eh bien, Colette, tu ne me félicites pas ?

— Si, reprit la jeune femme, mais j'ai peur pour toi.

— Tu as peur de quoi ? Je suis certaine de mon amour, j'ai lutté un an contre lui, il est le plus fort et j'en suis très heureuse. Est-ce que tu crois que je peux encore changer ?

— Non, fit Colette.

— Alors... voyons, explique-toi, dit Loute un peu inquiète.

— J'ai tort, répondit la jeune femme en hésitant, j'en suis certaine, mais vois-tu... les cœurs des hommes sont si différents des nôtres... ils oublient vite, quelques mois suffisent pour cela. Un an, c'est très long... Si ton amoureux te revenait avec un cœur changé, si tu offrais ta vie à quelqu'un qui n'en voudrait plus, tu aurais beaucoup de chagrin...

Les deux amies se regardèrent tristement, Loute comprenait ce que Colette ne voulait pas dire, elle devinait que Colette avait retrouvé un mari qui n'aimait plus.

— Si cela était, si tu devinais juste, reprit-elle, tant pis pour moi, j'aurais fait mon malheur l'an passé et je mériterais cette punition. Mais vois-tu, Colette, j'espère malgré tout. Il va me retrouver très différente de ce que j'étais, il m'aimait, je veux s'il m'a oubliée le reconquérir, les souvenirs sont des choses qui ne meurent qu'avec vous et nous en avons quelques-uns de jolis. L'orgueil, en amour, est une bêtise, il ne faut pas être orgueilleuse quand on aime... Je lui demanderai pardon s'il le faut de mes railleries de l'an passé et, comme il est bon, il pardonnera.

Colette se leva brusquement.

— Loute, fit-elle nerveuse, en effet, tu es très différente, mes compliments, tu as une âme nouvelle que je découvre et cela m'amuse énormément... Mais quelles influences subis-tu, qui donc t'a changée ainsi ?

— Je vais te répondre une chose ridicule, et dont tu vas rire.

— Dis tout de même.

— C'est l'amour, ma petite Colette, l'amour m'a transformée. Tu vois, le roman continue, tu me trouves stupide, j'en suis certaine, et tu as très envie de te moquer de ton amie qui prétendait faire sa vie à

elle seule, sans l'encombrer de sentiments inutiles et démodés.

— L'amour, murmura Colette lentement, — puis elle ajouta railleuse : — En effet, je ne te reconnais plus. L'amour, mais Loute, c'est un rêve pour jeunes filles, un mari vous aime quelques semaines, quelques mois et c'est fini... crois-en mon expérience.

C'était presque un aveu, Loute osa questionner. Elle prit la main de son amie qui tremblait un peu, et demanda :

— Jacques ne t'aime donc plus ?

— Non, fit Colette en s'éloignant, il y a longtemps que cette histoire-là est terminée et ni l'un ni l'autre nous n'avons le désir de nous en souvenir.

— Ni l'un, ni l'autre, reprit Loute, en es-tu bien certaine, Colette ?

— Mais oui, et puis vois-tu, je suis un peu comme toi, j'ai manqué ma vie...

— A notre âge, tu me le disais tout à l'heure, on peut la refaire.

— Avec qui ? fit Colette tristement.

— Mais avec Jacques, reprit Loute, Jacques est ton mari, le père de ton petit Jean, il t'a aimée beaucoup, il t'aime encore, j'en suis sûre, il n'y a entre vous qu'une suite de malentendus. Colette, ne sois pas orgueilleuse, humilie-toi si cela est nécessaire, prononce les paroles que sa dignité d'homme attend.

— Jamais.

— C'est toi qui as été la coupable, tu es partie... rappelle-toi. Tu ne voudrais pas, j'en suis sûre, que ce fut Jacques qui te demandât pardon d'une faute que tu as commise ?

Colette eut un sourire, mais ses yeux s'emplirent de larmes.

— Pourtant, il doit prononcer certaines paroles, jamais je ne reconnaitrai mes torts, tu sais, maman ne m'a pas habituée à cela. A la maison, c'était ridicule, mais j'avais toujours raison.

Loute eut un soupir.

— Ah ! Colette, nous avons été bien mal élevées !

— Peut-être, mais ne me parle plus de toutes ces choses tristes. Avant ton arrivée, Loute, j'ai pleuré sans raison, c'est ridicule, je t'en prie, raconte-moi des folies, amuse-moi, fais-moi rire.

— Je ne sais plus... et puis il faut que je m'en aille, nous partons à quatre heures.

— Alors, au revoir, tu m'écriras si ton roman s'achève bien et si le bel amoureux t'enlève.

— Je t'écrirai, fit Loute en embrassant son amie, mais où faudra-t-il adresser ma missive ?

— Je ne sais pas encore, Jacques veut emmener les enfants en Lorraine, moi je voudrais les avoir au Vieux-Moulin, je ne céderai pas, Jean ne me quittera plus.

— Et Simone ?

— Je voudrais la garder aussi, elle est bonne, et puis Jean l'adore.

— Pauvre petite, te rappelles-tu qu'autrefois je t'appelais le point noir. J'étais bête.

— Ne t'accuse pas de bêtise, tu serais injuste, dis plutôt que nous étions deux enfants gâtés qui croyaient que tout le monde plierait devant nous.

Loute dressa ses poings et, de sa voix de gavroche, s'écria :

— Et c'est nous qui plions ! J'enrage, car je devine que cela continuera.

Un baiser à son amie, un mot de tendresse, puis Loute s'en alla.

La pluie commençait à tomber, le salon était triste, Colette pensa que Jean devait être réveillé. Près du bébé, insupportable comme tous les petits convalescents, Colette ne s'ennuyait jamais, et lorsque l'heure du dîner arriva, elle était tranquille et apaisée comme après une journée bien remplie.

Le soir de ce même jour, à table, Colette arriva en retard, cela l'ennuyait de revoir Jacques. Sa méchante phrase de l'après-midi les séparait davantage. Elle avait pensé invoquer une migraine, afin de retarder toute explication, mais demain il faudrait prendre une décision, alors mieux valait en finir tout de suite.

Le dîner se passa bien ; Jacques parla du mauvais temps, de la nécessité de quitter au plus vite la plage qui devenait froide et humide.

En entendant ces paroles, Simone regarda Colette puis son père, et un peu inquiète, demanda :

— Où allons-nous aller, papa ?

Et comme Jacques ne répondait pas tout de suite, la petite fille saisit la main de Colette et, la serrant bien fort entre les siennes, elle ajouta de plus en plus inquiète :

— Maman, dis-moi où nous allons ?

Colette regarda son mari qui fixait Simone et une phrase de Loute lui revint à la mémoire : « Il n'y a pas d'orgueil quand on aime, » et comme elle aimait Jean et Simone, pour eux, rien que pour eux,

en se penchant vers la petite fille elle répondit :

— Je voudrais vous emmener tous les deux au Vieux-Moulin, mais je ne sais pas si ton papa le permettra...

Pour dissimuler son émotion, Colette déposa un baiser sur les boucles blondes de la fillette, alors Simone se tourna vers son père qui, silencieux, regardait sa fille et elle dit de sa voix douce :

— Tu permets, papa ?

Et Jacques fut faible ; Jacques, en entendant cette prière d'enfant, en voyant ce visage qui rayonnait, n'eut pas le courage de se montrer sévère ; Simone adorait Colette, et Colette semblait maintenant vouloir l'aimer, il ne se reconnut pas le droit de les séparer.

— Je permets, petite fille, répondit-il.

Le domestique avait fini le service, Simone sauta de sa chaise et vint se suspendre au cou de son père.

— Tu es gentil, papa, nous serons sages, nous n'ennuierons personne, nous t'aimons bien, tu sais.

— Mais tu es ravie de me quitter, fit Jacques un peu tristement.

— Tu viendras nous voir...

— J'ai des affaires... les vacances sont finies...

— Eh bien, conclut Simone qui ne voulait pas s'attrister, nous irons te voir et puis, quand Jean sera guéri, nous reviendrons tous.

Jacques se leva, chaque soir il allait faire un tour sur la plage. Après avoir embrassé encore une fois sa fille, correct, il s'approcha de Colette.

Celle-ci le regarda bien en face, et tout en lui tendant la main, dit d'une voix claire :

— Merci, Jacques, je suis contente d'emmener mes enfants au Vieux-Moulin.

Jacques s'inclina sans répondre, mais pendant qu'il s'en allait dans la nuit sombre, tout en marchant sur la digue où la mer venait se briser, il n'entendait pas le refrain monotone de l'eau, il entendait seulement la voix claire de Colette qui disait : « Je suis contente d'emmener « mes » enfants. » Et Jacques était moins triste que d'habitude et Jacques... pour Simone, était presque heureux.

## XVIII

Au Vieux-Moulin, Jean, installé depuis quinze jours, y était insupportable. De cette maladie qui avait failli l'emporter il ne lui restait rien, du matin au soir, il criait, chantait, ne se reposait qu'à l'heure des repas, trottant dans les grandes pièces du vieux château, gambadant dans les allées du parc, s'arrêtant, extasié, devant les poussins, cueillant les fleurs les plus belles, se moquant des épines, des chutes et des observations. Miss, préposée à sa garde, souvent n'en pouvait plus, et quelquefois M. Darny venait chercher son petit-fils pour faire une promenade, mais la promenade presque toujours finissait mal. Jean voulait courir, grand-père ne voulait pas, et le bonhomme se fâchait. Colette arrivait, Colette punissait, au grand scandale de Mme Darny. Un enfant de deux ans, ne comprend pas encore, mais Colette avait arrêté tout blâme sur les lèvres de sa mère en lui disant d'une voix grave : « Je serai une maman très sévère, les enfants trop gâtés ne sont pas heureux et font du mal sans s'en douter. »

Et Mme Darny n'avait plus rien dit.

Simone ne quittait guère Colette; cette petite fille, qui n'avait pas encore neuf ans avait pour la jeune femme des tendresses exquis. Sa petite âme d'enfant ne savait pas ce qui séparait ses parents mais elle avait compris qu'il y avait quelque chose, et que ce quelque chose faisait parfois pleurer maman.

Tous les deux jours régulièrement, Colette le voulait ainsi, Simone écrivait à son père; les premiers temps, elle montrait à la jeune femme les lettres qu'elle envoyait, puis elle ne les montra plus et un jour elle osa dire à son papa que quand il lui écrivait, il fallait mettre un petit mot pour sa maman qui était si gentille pour elle.

Avec impatience, Simone attendit la réponse. Elle vint, mais elle apporta à la petite fille une déception. Jacques disait qu'il était heureux des bonnes nouvelles, et qu'il embrassait tendrement ses deux enfants. En post-scriptum il ajoutait : « Que Simone devait être bien sage, afin de ne pas ennuyer sa maman qui se donnait beaucoup de peine pour elle. »

Colette lut la lettre, le post-scriptum la fit sourire, mais cela ne suffisait pas à Simone, elle voulait que sa maman redevint gaie, gaie, comme autrefois.

L'automne était beau et chaud, l'automne permettait les longues promenades dans le parc, Colette en faisait chaque jour avec les enfants. Elle les conduisait à la ferme, passait avec un certain orgueil près de la poule et des poussins, regardait, méprisante, les animaux et leurs petits s'ébattre dans la prairie et trouvait un grand plaisir à faire admirer à la jardinière la taille de son fils. Jean était plus grand, plus fort que les bébés de son âge et Colette aimait à l'entendre dire.

Apprenant le retour de Mme Ternot, M. de Grandjac, espérant encore, s'était précipité pour lui faire visite. D'abord Colette n'avait pas voulu le recevoir, mais, après avoir réfléchi, elle était descendue avec ses deux enfants. M. de Grandjac avait souri et, pour cacher son dépit, s'était penché vers Jean; mais, ce jour-là le petit garçon, n'étant pas de bonne humeur, avait refusé de dire bonjour à ce monsieur qu'il ne connaissait pas. Une scène s'en était suivie, et Jean, grondé, avait pleuré. Colette, laissant sa mère avec M. de Grandjac, avait dû emmener le bébé qui refusait de se taire. Le prétendant était parti, furieux, comprenant que Colette lui échappait. Les enfants gardent une femme mieux qu'un mari, M. de Grandjac, flirteur attitré des belles madames, consolateur des épouses déçues, le savait mieux que nul autre. Il avait eu déjà bien des échecs dans sa carrière amoureuse, mais celui-là lui était particulièrement pénible; à son âge, des mois perdus en une cour inutile, représentaient des années. Chaque matin, lorsqu'il se regardait dans la glace, il s'apercevait que bientôt il ne pourrait plus dissimuler ses quarante ans et les ravages qu'une vie de fête avait produits dans tout son organisme. Alors qu'il se croyait si près du but, tout était à recommencer, il fallait chercher autre part.

Et il en voulait à la jeune femme de ces mois perdus, de la maison louée, de tout cet été passé à subir les caprices de Colette. Il eût aimé se venger, mais la vengeance c'était encore perdre du temps, et il fallait bien vite se remettre en campagne. Le lendemain il partait pour Biarritz, retrouver un jeune ménage ami qui passait pour ne pas bien s'entendre.

Et les jours s'enfuirent, septembre s'achevait, les après-midi étaient encore chauds et beaux, le soleil semblait prodiguer ses rayons aux feuilles et aux

fleurs qui allaient bientôt mourir. La nature recueillie attendait, l'hiver guettait, prêt à endormir la campagne... Les soirées étaient longues, Colette les passait avec ses parents et Simone, dans le grand salon du château; autour de la cheminée où un feu brûlait, elle lisait ou travaillait, silencieuse la plupart du temps. A quoi pensait-elle, pourquoi avait-elle parfois si triste visage. Mme Darny s'inquiétait, mais elle n'osait questionner, l'absence de Jacques lui prouvait que les deux époux ne s'étaient pas réconciliés, et elle en voulait à son gendre de son incroyable rancune. Son amour maternel, aveugle jusqu'au bout, qualifiait le départ de Colette, l'abandon du foyer, de légèreté, regrettée par la jeune femme; sa conduite d'à présent le prouvait... Pourquoi Jacques ne venait-il pas voir sa femme et ses enfants, pourquoi restait-il à Paris, pourquoi Colette ne parlait-elle pas de départ?

Un soir, Mme Darny demanda à Colette quand elle comptait rentrer, M. Darny, ayant dès les premiers jours d'octobre, des conseils d'administration à présider, ce serait bien fatigant pour lui de revenir tous les soirs à Gaillon.

Colette lisait; cette question la troubla et, après une hésitation de quelques secondes, elle répondit :

— Maman, dis-moi quand tu désires partir, et je m'arrangerai...

— Mais... reprit Mme Darny embarrassée, consulte ton mari d'abord, rien ne presse...

— Maman, fit Colette avec impatience, il faut toujours nous en aller; fixons une date, dès ce soir...

— Eh bien, disons la fin de la semaine prochaine, veux-tu?

— C'est entendu.

Colette reprit son livre, elle tourna les pages, mais elle ne savait plus ce qu'elle lisait. La fin de la semaine, c'était tout proche, il fallait prévenir Jacques du départ de ses enfants. Elle, qu'allait-elle faire?

Rentrer chez elle, c'était son désir, mais son orgueil ne pouvait pas céder ainsi. Elle voulait que Jacques lui demandât de revenir, sa dignité de femme, croyait-elle, la forçait à exiger cette démarche... Mais lui, la ferait-il?...

Elle avait peur qu'il refusât... et pourtant il aurait dû deviner avec quelle joie elle accepterait de reprendre sa place au foyer déserté. Ses enfants, elle ne saurait plus s'en passer, et lorsqu'elle était sincère, elle s'avouait que son mari lui manquait aussi;

maintenant que Jacques ne l'aimait plus elle s'était mise à l'aimer avec un cœur qui, dépouillé de son égoïsme, savait aimer tout comme les autres. Ah! pourquoi ne voulait-il pas faire une toute petite concession, elle était prête, elle, à en faire de si grandes!

Simone, rentrant de Gaillon, interrompit les réflexions de Colette; la petite fille avait été chercher les lettres à la poste, il y en avait une pour tout le monde.

Grand-père, grand-mère, maman, et elle en avait une de son papa.

Chacun se rapprocha de la lampe; M. Darny alluma sa pipe pour lire les ennuyeux papiers d'affaires. Mme Darny regarda les cartes postales qu'une amie lui envoyait et Colette décacheta lentement l'enveloppe que Simone venait de lui donner. Elle avait reconnu l'écriture de Loute, et Loute était si loin de sa pensée. Elle lut, sans aucune curiosité :

« Ma chérie,

« Tout est fini. J'ai retrouvé mon amoureux fidèle, et toujours charmant, et sans hésitation je lui ai demandé sa main. Il me l'a accordée avec un sourire et me voilà fiancée. Dans six semaines nous serons mariés et quelques jours après nous nous embarquerons. C'est fou, mes parents sont atterrés, mais je suis heureuse. Je plaque avec un bonheur sans pareil les thés, les tangos, les expositions et les conférences, enfin tout ce qui remplissait si mal ma vie, et je suis contente de penser que dans le pays tout neuf où nous allons habiter, mon âme, que les salons de Paris ont faite si vieille, va rajeunir.

« Ma petite Colette le vide de mon cœur est rempli et je souhaite qu'il en soit de même pour toi. Je veux croire que ma lettre te trouvera aussi heureuse que je suis. Etre aimée, Colette, c'est très bon, mais aimer c'est encore meilleur. Ton amie a découvert cette vérité qui, je crois, est aussi vieille que le monde.

« Je t'embrasse ainsi que ton bonhomme.

« LOUTE. »

Colette posa la lettre sur la table, puis elle la reprit et la relut. Loute fiancée, cela ne l'étonnait pas; après ses confidences elle attendait cette nouvelle, mais ce qui la surprenait, c'était une petite phrase que son amie avait écrite : « Etre aimée, c'est très bon, mais aimer c'est encore meilleur... »

Aimer... comme ce mot pour Colette avait maintenant de l'importance. Aimer... c'est se dévouer, c'est vivre pour un être... Aimer... c'est tout comprendre... tout permettre... tout pardonner... Aimer, comme ce mot remplissait une vie, que toute chose à côté semblait futile, Colette avait quitté son mari, son enfant, pour ne pas partir à la campagne!... A cette époque-là, il y avait seulement quelques mois de cela, elle n'aimait personne qu'elle-même, maintenant elle aimait Jean, Simone, ses parents et peut-être son mari, mais elle ne voulait pas se l'avouer.

Une petite main qui se posait sur les siennes, des boucles blondes tout près de ses lèvres, une voix douce rappelèrent à Colette que Simone était là.

— Maman, je vais écrire à papa, tu permets?

— Mais oui, ma petite fille.

Simone se rapprocha encore et, mettant ses deux petits bras autour du cou de la jeune femme, elle murmura :

— Faut-il te laisser un peu de place dans ma lettre?

Colette rougit et, toute troublée par cette question d'enfant, elle dit :

— Mais... mais... pourquoi faire?

Alors tout bas, si bas que Colette devina les mots plus qu'elle ne les entendit, Simone répondit :

— Si tu écrivais à papa de venir nous voir... je suis bien sûre qu'il viendrait... il y a longtemps que nous ne l'avons pas vu...

Colette repoussa la petite fille, elle eut un geste brusque qui effraya l'enfant.

— Maman... maman, je t'ai fâchée, fit-elle les yeux pleins de larmes.

— Mais non... mais non... et puis, ajouta-t-elle avec effort, si cela te fait plaisir... j'écrirai.

Simone donna un baiser et partit, Colette reprit son livre. Pour les enfants, pour eux seulement, elle demanderait à Jacques de venir dimanche.

Le dimanche suivant, Colette et Simone allèrent à la messe de bonne heure. Papa n'avait pas répondu, on ne savait pas s'il allait venir, mais la fillette et la jeune femme l'espéraient. Elles partirent à l'église. Tout était gris, et la campagne semblait revêtue d'un voile de deuil; Colette et Simone frissonnèrent. Dans l'église, où les fidèles étaient rares toutes deux prièrent. Colette le fit avec ferveur,

demandant à Dieu de protéger son enfant et de lui ramener son mari. Simone lisait avec attention les prières de la messe et ajoutait à chaque fin de page : « Jésus, je serai bien sage, mais envoyez-nous papa. »

L'office terminé, en sortant de l'église sombre, elles trouvèrent un ciel éblouissant, le brouillard s'était dissipé, il n'en restait qu'un peu sur le haut des collines. Colette et Simone furent heureuses de ce beau temps.

Rentrées au château, elles allèrent voir Jean. Miss reçut l'ordre de lui mettre une de ses plus jolies robes, ce qu'elle déplora ; Colette voulut elle-même coiffer les cheveux rebelles qui frisaient dans tous les sens. Quand M. Jean fut prêt, il était éblouissant, lui-même se regarda dans la glace et daigna sourire à son image.

Après le déjeuner, Colette et Simone l'emmenèrent se promener dans le parc et, sans se rien dire, se dirigèrent vers la vieille allée de tilleuls qui conduisait à la grille d'entrée.

Cette allée, que Colette aimait infiniment, était bordée de chaque côté par des arbres centenaires dont les branches se rejoignaient tout en haut, formant une voûte verte et sombre ; Colette appelait cette allée l'allée de la prière, et elle s'imaginait qu'autrefois, quand tout Gaillon appartenait au cardinal d'Amboise, maints prélats y étaient venus lire leurs bréviaires. Arrivés près de la grande prairie qui faisait face à la grille, Colette proposa de s'asseoir sous un pommier ; Jean pourrait s'amuser à cueillir des fleurs. D'abord le petit garçon refusa net, il voulait aller à la ferme et tapait du pied pour faire céder maman et Sisi ; mais un papillon parut et l'enfant courut après.

Colette et Simone attendirent, guettant chaque auto qui passait sur la route.

Onze heures sonnèrent à l'église. Colette se leva, elle en avait assez d'attendre et Jean, le papillon disparu, réclamait impérieusement les poussins... Simone implora quelques minutes encore, pour faire prendre patience au petit garçon ; elle lui dit que papa allait arriver bientôt, et qu'il ne serait pas content si Jean n'était pas là.

Papa ! Le bébé daigna se souvenir, il parla de voiture, dit des choses incompréhensibles, mais il fallait que papa vint vite...

Une corne d'auto se fit entendre.

— Voilà, dit-il en levant son petit doigt et en tirant la jupe de sa mère.

Et l'enfant eut raison, l'auto s'arrêta devant la grille, que la concierge ouvrit précipitamment et Colette reconnut son mari.

Elle s'avança, tenant Jean par la main. Jacques descendit de voiture, et Colette eut pour lui un sourire de bienvenue qui le fit hésiter, il ne savait plus comment aborder sa femme. Mais Jean était là. Jean criait, Jean voulait embrasser papa, et les baisers de Jacques allèrent à son fils. Il baisa passionnément les yeux clairs, les joues roses, les cheveux d'or, puis il pensa à Simone qui, sérieuse et grave, se tenait tout près de Colette, ne comprenant pas pourquoi papa d'abord n'embrassait pas maman. Elle reçut les baisers de son père en petite fille bien sage et répondit à ses questions avec une retenue qui étonna Colette, puis Jean s'empara de la main de son père pour le conduire voir les bêtes. Ils quittèrent la prairie; dans l'allée, Jacques se trouva près de Colette, et comme Jean daignait se taire, il lui demanda de ses nouvelles et si les enfants étaient sages. Colette, en détournant un peu la tête, répondit qu'elle allait bien et que les enfants étaient très gentils.

Il y eut un silence, puis Jacques le trouvant pénible regarda autour de lui; à droite il y avait des bois touffus et verts, des allées tapissées de mousses; à gauche, de grands champs et, les dominant, le château qui se profilait nettement sur un ciel sans nuage.

— C'est joli, fit-il, et je comprends, Colette, que vous vous y plaisiez.

— Oui, j'aime beaucoup cette propriété, aussi j'espère que mes parents vont l'acheter...

Jacques, ne trouvant plus rien à dire, se pencha vers son fils. Il était ému, troublé; Colette lui semblait si différente qu'il avait peur que son ancien amour ne fût pas bien mort et que cet amour renaissant le fit souffrir encore... Il avait aimé Colette passionnément, il avait tant souffert de lui découvrir une vilaine âme, qu'il craignait tout ce qui lui rappelait sa souffrance. Le départ de la jeune femme avait cruellement meurtri son cœur d'homme épris. Le retour dans la maison vide, les larmes de Simone, c'était des douleurs qu'il ne voulait pas oublier. Si Colette désirait revenir, il ne l'en empêcherait pas, pour les enfants cela valait mieux, mais il était bien décidé à ne jamais se souvenir qu'il l'avait aimée. Son amour était mort pour toujours, sa volonté le voulait ainsi. Et avec énergie il chassa cette émotion qui l'avait troublé.

Jean accaparait son père, il voulait lui faire voir ce qu'il aimait. M. Ternoit dut aller à la ferme et s'arrêter devant tous les animaux.

Le déjeuner se passa bien; aimables, M. et Mme Darny causèrent avec leur gendre de mille choses et de rien, puis comme il faisait très beau, le café fut servi dehors sous les sapins.

Mais, au bout de peu de temps, M. Darny, attendu par l'architecte, dut s'en aller; la fermière vint chercher Mme Darny, et les enfants partirent avec leur grand'mère; Jacques et Colette restèrent seuls.

Ce tête-à-tête auquel elle ne pouvait se dérober contraria la jeune femme, mais elle le savait nécessaire, il fallait bien parler de l'avenir. Assise dans un large fauteuil d'osier, les yeux fixant les bois, elle attendit. Jacques se recueillait, cette journée de septembre si lumineusement claire était douce à vivre. Le jardin avec ses fleurs écloses avait des grâces tendres et des sourires charmants. Dans ce parc, sous ces ombrages, flottait une atmosphère de tendresse. Jacques se sentait bon, il lui semblait impossible de prononcer de méchantes paroles. Son âme était claire, il la sentait allégée d'un poids très lourd, il était prêt à pardonner.

— Colette, fit-il d'une voix douce, vous m'avez écrit que vous seriez heureuse de me voir, car nous avons des choses graves à discuter ensemble; voulez-vous me dire ces choses?

La jeune femme baissa la tête, et ses yeux fixant les mille petits brins d'herbe qu'elle avait à ses pieds, elle répondit :

— Mais... vous les devinez, je pense.

Jacques se tourna vers Colette, afin de voir son visage, mais il n'aperçut que la nuque blanche.

— Peut-être... mais je crains de me tromper, je préfère que vous me les disiez vous-même.

Colette hésita, elle crut comprendre que Jacques cherchait à l'humilier et voulait jouir de son triomphe. Il attendait des paroles repentantes, eh bien! elle ne les dirait pas.

Relevant la tête, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre sèche, elle reprit :

— C'est au sujet des enfants, mes parents vont rentrer la semaine prochaine. Jean est tout à fait remis, Simone doit reprendre ses cours... alors... alors...

Là, elle s'arrêta, ne sachant comment achever sa phrase.

— Alors? questionna Jacques.

— Eh bien ! fit Colette en détournant la tête, il faudrait fixer aujourd'hui leur retour.

Jacques mit son fauteuil en face de celui de sa femme, il voulait voir ce visage qui se dérobaît. Sous ses yeux sombres qui la fixaient, cherchant à deviner sa pensée, Colette rougit.

— Leur retour... reprit M. Ternot d'une voix grave, coïncidera-t-il avec le vôtre, Colette ?

Fâchée de ne pouvoir dissimuler son trouble, la jeune femme répondit très vite :

— Mais je ne sais... cela dépend de vous, Jacques...

— De moi, fit-il tristement, vous vous trompez.

— Pourtant... dit Colette à voix basse, si vous ne désirez pas ce retour... je ne veux pas vous imposer ma présence.

Jacques ne regarda plus le joli visage, il avait espéré un mot de tendresse, un mot de regret, et sa dernière phrase lui semblait une phrase de coquette. Il était un peu injuste et ne pensait pas que la jeune femme, très émue, parlait sans réfléchir.

— Les enfants désirent ce retour, fit-il en se levant, nous, nous ne devons penser qu'à eux.

Colette espérait une tout autre réponse ; déçue, elle se leva et comme les deux époux ne savaient plus que se dire, puisque la question importante était réglée, elle demanda avec un sourire de femme du monde :

— Voulez-vous, pour passer le temps, faire l'inévitable tour du propriétaire. Il est joli et vaut la peine d'être fait.

Jacques acquiesça d'un signe de tête et les deux époux, quittant les sapins, se dirigèrent vers les bois.

Là, les branches épaisses rendaient les chemins sombres, quelques petits rayons de soleil passaient à travers la futaie et faisaient sur l'herbe ou sur la mousse des taches claires et gaies.

La forêt, les bois, quand il fait beau, sont entourés d'une atmosphère pure, saine, heureuse. Jacques et Colette s'en aperçurent et, comme le chemin qu'ils suivaient était étroit, ils se rapprochèrent l'un de l'autre. Et, malgré lui, les yeux de Jacques se tournèrent vers Colette, et il admira le fin profil de la jeune femme. Elle était toujours jolie, même plus jolie qu'autrefois, mais sa beauté était différente ; les lèvres n'avaient plus ce sourire orgueilleux qui leur allait si bien. Ils marchèrent longtemps sans parler, mais ce silence les rapprochait plus que n'importe

quelle parole. Ils écoutaient la chanson des bois, les appels des oiseaux, les cris des insectes et le bourdonnement grave des abeilles, qui butinaient sur toutes les fleurs. Ils se laissaient griser par la brise douce et parfumée, ils étaient jeunes, ils devenaient bons, et sans savoir quelle main chercha l'autre, leurs doigts se joignirent et restèrent unis. Et ils continuèrent leur promenade, n'osant encore parler, ayant peur de l'importance des mots, ayant peur de faire fuir ce sentiment divin qui les accompagnait et qui leur faisait trouver les bois du Vieux-Moulin si beaux !

L'amour était là, il renaissait chez Jacques plus fort qu'autrefois ; depuis plusieurs mois, il s'était glissé dans le cœur de Colette, et aujourd'hui il se révélait maître absolu. La jeune femme se sentait prête à dire les paroles de repentir que son mari avait le droit d'exiger.

Au haut d'une allée que Jacques avait prise sans savoir où elle allait, ils trouvèrent l'étang, et Colette voulut s'arrêter.

— Asseyons-nous, dit-elle d'une voix qui tremblait, je suis lasse...

Un arbre tombé était un banc solide, ils se mirent tout près l'un de l'autre... puis le bras de Jacques entourait la taille de Colette et la jeune femme appuya sa tête sur l'épaule de son mari.

— Vous m'aimez encore, Jacques ? murmura-t-elle.

Et lui, bien vite, répondit :

— Je vous aime toujours.

Craintive, elle demanda :

— Vous n'aurez plus jamais vos yeux sévères, vous me sourirez comme autrefois ?

— Je vous aimerai davantage...

— Moi, fit-elle en hésitant, je vous promets...

Simone...

— Ne promettez rien... j'ai deviné que maintenant vous aviez pour ma fille un peu d'affection.

Et en rougissant beaucoup, Colette dit très bas, avec ferveur :

— Je l'adore... parce que... parce que...

— Achevez, dit Jacques en se penchant vers le joli visage.

— Parce qu'elle est votre fille, avoua Colette, et que son papa m'est devenu très cher.

Un baiser long et tendre fut la récompense de cet aveu. Alors Colette, très aimante, désira s'humilier, elle ajouta :

— Jacques, il faut pardonner, il faut oublier que vous aviez épousé une enfant gâtée qui ne savait obéir qu'à ses caprices.

— J'ai pardonné, j'ai oublié... ne parlons plus de cela; pensons au bonheur qui nous attend; Colette, maintenant nous allons être très heureux.

La jeune femme releva la tête, et, avec une énergie qui fit sourire son mari, elle s'écria :

— Oui, je crois que l'avenir sera beau... mais, Jacques, il faut que nous ayons beaucoup d'enfants. Une fille unique est toujours mal élevée, — et, riieuse, elle ajouta : — Colette Darny en fut un exemple que personne ne doit suivre.

— Et Loute ? dit Jacques en riant.

Colette devint grave.

— Ne touchez plus à Loute, Loute épouse par amour un homme sans fortune, et elle s'expatrie avec lui, Loute est la plus grande de nous toutes.

Ensemble, ils quittèrent l'arbre où ils s'étaient reposés, s'approchèrent de l'étang et regardèrent le peuplier aux feuilles d'argent que la moindre brise agitait. L'heure s'avancait, le ciel devenait rose, blond, éblouissant comme une aurore de printemps.

Bien serrés l'un contre l'autre, Jacques et Colette regardèrent ce soleil couchant et doucement ils se dirigèrent du côté du château. Il leur semblait qu'ils allaient vers une vie radieuse, l'avenir était clair, ils marchaient avec des rêves et des espoirs; une allégresse inattendue et si belle qu'ils en étaient étourdis, pénétrait leurs cœurs et leurs âmes, leur amour se spiritualisait, ils étaient prêts l'un pour l'autre à se dévouer jusqu'à la mort. Avant d'entrer dans la maison, Jacques et Colette se retournèrent pour regarder une fois encore les bois que l'automne teintait de tous les ors, ces bois dont ils avaient écouté la chanson. Chanson adorable et tendre, chanson pure qui avait ouvert leurs cœurs à toutes les joies humaines, chanson qu'ils voulaient ne jamais oublier.

FIN

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames*

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour trapps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

## L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,  
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album, 5 francs ; franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages  
:: :: :: qui font la grâce du home :: :: ::

Prix de l'Album : 3 francs ; franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 75.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F<sup>co</sup> poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

Les cinq Albums d'Ouvrages de Dames (n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5) sont envoyés franco contre mandat-poste de 25 fr. Etranger, 30 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte)  
à M. Orsoni, 7, rue Lemaître, PARIS (XIV<sup>e</sup>)



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller  
des jeunes filles  
et des maîtresses de maison.  
"Elégance" et "Economie"  
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses  
primes.

Ses romans sont célèbres pour  
leur haute qualité,  
ainsi que sa rédaction, sa mode,  
ses courriers.

Abonnement d'un an : 12 fr. - Etranger : 18 fr.

Six mois : 7 fr. - Etranger : 10 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, Paris - 14<sup>e</sup>

Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)